GASTON JOSEPH
ÉLÈVE BREVETÉ DE L'ÉCOLE COLONIALE
LICENCIÉ ÈS-SCIENCES
ADMINISTRATEUR DES COLONIES

La Côte d'Ivoire

LE PAYS — LES HABITANTS

~~~~~  
Préface de M. le Gouverneur Général ANGOULVANT  
~~~~~

Avec 10 figures, cartes, diagrammes, 53 reproductions photographiques et une carte hors texte

PARIS
ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, rue Victor-Cousin, 11

—
1917

TOUS DROITS RÉSERVÉS

- 1 carte dépliant ;
- 24 planches h-t. (comportant 53 illustrations phototypiques) ;
- 10 figures dans le texte (cartes & diagrammes).

Bon travail de synthèse, très bien documenté.

La Côte d'Ivoire

LE PAYS — LES HABITANTS

ST
645.27
383
1917
RFA

GASTON JOSEPH
ÉLÈVE BREVETÉ DE L'ÉCOLE COLONIALE
LICENCIÉ ÈS-SCIENCES
ADMINISTRATEUR DES COLONIES

La Côte d'Ivoire

LE PAYS — LES HABITANTS

~~~~~  
Préface de M. le Gouverneur Général ANGOULVANT  
~~~~~

Avec 10 figures, cartes, diagrammes, 53 reproductions photographiques et une carte hors texte

PARIS
ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, rue Victor-Cousin, 11

—
1917

TOUS DROITS RÉSERVÉS

A MONSIEUR G. ANGOULVANT

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

GOUVERNEUR GÉNÉRAL

ANCIEN LIEUTENANT-GOUVERNEUR DE LA CÔTE D'IVOIRE

Témoignage de mon respectueux dévouement.

PRÉFACE

Dans mon ouvrage sur la *Pacification de la Côte d'Ivoire* je formulais l'espoir que, parmi mes collaborateurs, certains voudraient bien consacrer à ce pays, si intéressant à tant de titres, les rares loisirs que leur laissent leurs fonctions, pour compléter et surtout coordonner et réviser, les connaissances acquises, mais éparses dans une foule de publications.

L'histoire du passé a été minutieusement exposée dans une notice établie par mon éminent prédécesseur et qu'il a insérée dans son livre *Dix ans à la Côte d'Ivoire*. Et pour ces quinze dernières années, on peut se reporter à ma *Pacification*.

Mais aucun ouvrage d'ensemble n'existe sur la géographie physique et humaine, sur l'organisation des voies de communication, sur la situation administrative et financière, sur le développement commercial, agricole et industriel, sur l'œuvre sociale.

La lacune est aujourd'hui comblée en ce qui concerne la géographie physique et humaine, grâce à M. G. Joseph, Administrateur des Colonies, dont je suis très heureux de présenter le travail au public.

M. G. Joseph était particulièrement qualifié pour entreprendre un pareil ouvrage. Ce n'est pas seulement un Administrateur brillant, d'une rare maturité d'esprit, de jugement sûr et droit, aux connaissances étendues ; il a fait de fortes études scientifiques que l'exil colonial n'a pas interrompues. Depuis son arrivée à la Côte d'Ivoire, il avait recueilli maintes observations, mis au point diverses questions, et ses études firent l'objet d'un grand nombre de publications dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* toujours si hospitalier aux jeunes écrivains coloniaux et dans celui de la *Société d'Anthropologie de Paris*.

Le but que s'est proposé, cette fois, M. G. Joseph c'est, comme il le dit lui-même « de coordonner les indications recueillies jusqu'à présent sur la Colonie, de sauver de l'oubli d'utiles renseignements géographiques, contenus dans les rapports et les monographies régionales, d'en faire un travail d'ensemble résumant nos connaissances actuelles sur le pays et ses habitants ». Ce but il l'a parfaitement rempli.

Son livre est à la fois précis et complet sans rien d'oiseux ni d'inutile. Il ne contient pas une affirmation qui n'ait été contrôlée. M. Joseph a apporté la rigueur d'investigation d'une méthode scientifique qui faisait défaut à bien de ses devanciers. Son style est sobre et clair et lorsqu'il traite de sujets qui prêtent davantage à la fantaisie telle la géographie urbaine, il devient, sans effort, élégant et enjoué, plein de couleur et de puissance descriptive.

Il expose en premier lieu la géographie physique (météorologie, hydrographie, orographie, faune, végétation, répartition de la population) ; il traite ensuite du pays et de ses

habitants (peuples, ethnographie descriptive, préhistoire, milieu indigène) ; enfin dans une série de monographies, vivantes et documentées, il nous décrit les principales villes de la Colonie, et cette dernière partie de son livre ne sera pas la moins goûtée du lecteur.

Je souhaite que l'exemple de M. G. Joseph soit suivi. Il n'a pas seulement accru ses titres scientifiques et d'écrivain, il a rendu à tous ceux qui s'intéressent à notre colonie, et même à ceux qui l'administrent ou l'habitent, le service inappréciable de mettre à leur disposition, un ouvrage, où ils trouveront de suite les renseignements qu'ils n'auraient pu obtenir sans même être assurés de leur exactitude qu'au prix de recherches longues et rebutantes, dans des publications éparses, aux exemplaires parfois disparus de la circulation. Nous devons le remercier de l'effort qu'il a fourni à cette occasion, en dehors d'une tâche quotidienne cependant très lourde ; et je me fais avec plaisir l'interprète des coloniaux vis-à-vis d'un collaborateur si digne de l'estime et de l'affection que je lui porte.

G. ANGOULVANT.

PREMIÈRE PARTIE

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRALITÉS

La Côte d'Ivoire couvre une superficie de 312.000 kilomètres carrés. Elle présente sur le Golfe de Guinée une côte de près de 550 kilomètres de développement, s'enfonce dans l'intérieur jusqu'à 630 kilomètres, et se trouve limitée à l'Ouest par la frontière du Libéria et de la Guinée Française, au Nord par le Haut-Sénégal-Niger, à l'Est par la colonie britannique de la Gold-Coast. Son exploration, entreprise il y a un peu plus d'un quart de siècle, est maintenant à peu près achevée ; mais l'étude détaillée du pays, de sa géographie, de ses ressources reste un vaste champ ouvert aux investigations. Si le pays a été sillonné en tous sens d'une multitude d'itinéraires, il convient de noter cependant que ces itinéraires sont pour la plupart des levés expédiés n'ayant qu'une valeur topographique relative, basés sur la connaissance d'un nombre de points géographiques malheureusement encore fort restreints. Le nivellement du pays est entièrement à faire, et ce sera un travail de longue haleine d'autant plus difficile à mener à bien qu'il faudra l'effectuer dans

une contrée couverte par la forêt dense sur près du tiers de sa superficie. Quant à l'étude géologique de la Côte d'Ivoire, ce n'est qu'en ces dernières années qu'elle a été sérieusement amorcée. Elle laisse présager, à en juger par la variété et la particularité des types de roches recueillies, d'intéressantes découvertes pour l'avenir. Les travaux importants de M. Henry Hubert sur cette question comme ceux de M. A. Chevalier sur les végétaux et principalement les essences forestières ont déjà alimenté le domaine scientifique d'une précieuse documentation.

Le but que nous nous proposons est uniquement de coordonner les indications recueillies jusqu'à présent sur la colonie, de sauver de l'oubli d'utiles renseignements géographiques contenus dans les rapports et les monographies régionales, d'en faire un travail d'ensemble résumant nos connaissances actuelles sur le pays et ses habitants.

CHAPITRE II

MÉTÉOROLOGIE

De septembre 1910 à la fin de l'année 1912, nous avons établi une station météorologique à Bingerville (1). La climatologie de ce point (2) nous a paru intéressante à étudier parce qu'il est le chef-lieu administratif de la colonie et qu'il est situé dans une zone favorable au développement de deux végétaux de grand rapport : le palmier à huile et le cacaoyer. Les observations recueillies à Bingerville et celles enregistrées par le Service de Santé dans les stations officielles de Grand-Bassam, Koroko et Toumodi permettront de fixer quelques points de la climatologie de la Côte d'Ivoire.

Voici tout d'abord la position (3) des stations dont il sera question :

(1) Je remercie respectueusement M. Angot, directeur du Bureau Central de Météorologie de France d'avoir bien voulu mettre gracieusement à ma disposition une série d'instruments, et, à mon retour en France, les renseignements fournis par les diverses stations officielles de la colonie.

(2) Bingerville est un plateau latéritique de 90 mètres d'altitude situé à une dizaine de kilomètres du Golfe de Guinée et surplombant la lagune Ebrié.

(3) J'emprunte ces données aux tables de l'annuaire du Bureau Central.

Nom de la station	Longitude	Latitude	Altitude	Zone
Grand-Bassam	6°5 W	5°24 N	6 mètres	Littoral sableux
Bingerville.	»	5°3 N	70 —	Lagunaire sylvestre.
Toumodi	7°21 W	6°33 N	150 —	Savane.
Koroko.	7°48 W	9°17 N	350 —	Savane éclaircie

La température

Des indications vraiment utiles sur cette question devraient porter sur les résultats de plusieurs années d'observations. Les renseignements que nous possédons jusqu'à présent n'ont trait malheureusement qu'à une année ou à deux années successives. Mieux vaut ne pas tenir compte de certaines données inexactes en apparence ou provenant d'observations dont la valeur n'a pu être contrôlée.

A l'examen du graphique des moyennes mensuelles des maxima et minima pour les stations de Bassam, Bingerville

Fig. 1. — Variation annuelle des températures en 1911.

et Koroko (année 1911), on constate que, malgré la distance considérable séparant les deux premiers points de Koroko et

la diversité géographique de ces trois stations, les courbes annuelles ont subi à peu près les mêmes fluctuations.

La température s'abaisse assez régulièrement de février à août avec une période de stagnation en mars et avril ; elle se relève ensuite jusqu'au mois de février où elle atteint son maximum, avec parfois cependant un léger fléchissement en janvier par suite du rafraîchissement de l'atmosphère par l'harmattan.

D'après le tableau suivant, la température annuelle moyenne a été :

à Grand-Bassam	26,5
à Bingerville.	24,9
à Koroko.	23,8

Tableau des moyennes mensuelles de l'année 1911

	Bassam	Bingerville	Koroko
Janvier	27.5	25.5	23.3
Février	28.5	27.4	26.6
Mars	27.6	26.3	25.8
Avril	27.9	26.3	25.7
Mai.	26.3	25.5	24.3
Juin	26.4	24.2	23.5
Juillet.	25.	23.7	22.3
Août	24.3	22.5	21.4
Septembre . . .	25.2	23.5	22.1
Octobre	25.5	24.6	23.7
Novembre . . .	26.7	25.8	24.3
Décembre . . .	27.4	26.	23.7

Toutefois, malgré ce rapprochement des moyennes annuelles des trois stations et l'analogie de leurs fluctuations mensuelles, il y a lieu d'enregistrer de grosses différences dans le mode de variation des températures de vingt-quatre heures.

A Bassam et à Bingerville, c'est-à-dire dans les régions maritime et sylvestre, les variations quotidiennes de température sont insignifiantes ; le plus souvent de 3° elles atteignent très rarement 8°. A Koroko, l'écart des températures extrêmes du jour est fort appréciable de 15° à 17° souvent.

Les deux premières stations appartiennent en effet à des régions très humides tandis que le poste de Koroko se trouve en pleine savane découverte et aussi à une latitude beaucoup plus élevée.

L'amplitude des températures extrêmes de l'année qui a été de 16°2 à Bingerville a atteint 23° à Koroko.

Remarquons, en outre, que le mois où les pluies tombent avec le plus d'intensité correspond dans le Nord de la colonie au mois d'août où la moyenne de température est la plus faible de l'année.

En haute Côte, les nuits sont fraîches et plus supportables que dans le Sud. La température minimum oscille de 17° à 23° tandis que la température maximum varie de 25° à 38° (1)

(1) Observation faite en 1914 à Bondoukou. La température moyenne de l'année en ce point situé à l'orée de la forêt, sensiblement au 8° de latitude Nord, a été de 26°8.

*Tableau des moyennes mensuelles des maxima et minima
(année 1911)*

	Bassam		Bingerville		Koroko	
	maxima	minima	maxima	minima	maxima	minima
Janvier	29.8	25.3	29.4	22.	29.6	17.1
Février	31.4	25.6	30.6	23.8	33.	20.2
Mars	31.2	24.3	29.4	23.2	31.4	20.2
Avril	32.3	23.6	29.7	23.3	31.6	19.8
Mai.	30.5	22.1	28.4	22.7	29.2	19.4
Juin	29.8	23.3	25.9	22.6	27.8	19.3
Juillet.	28.5	21.5	25.2	22.2	27.4	17.3
Août	27.9	20.8	23.9	21.	25.7	17.1
Septembre	28.7	21.8	25	22.1	27.1	17.1
Octobre	29.3	21.9	26.4	22.9	29.2	18.2
Novembre	30.6	22.9	28.3	23.6	30.7	17.9
Décembre	31.5	23.3	28.5	23.5	30.4	17.

A Bingerville, le minimum de température a été observé au mois de janvier : 17°5, le maximum au mois de février : 33°7. A Koroko, le thermomètre s'est abaissé à 13° au mois de décembre. Malgré cela, l'écart extrême entre les températures moyennes mensuelles est faible dans la colonie :

Grand-Bassam	4°2
Bingerville	4°9
Koroko	5°2

A Bingerville, le mois le plus chaud est février. Les mois de janvier et surtout de novembre, lourds et orageux, sont les plus pénibles. Juillet, août et septembre sont les plus agréables.

Dans la partie méridionale de la colonie la fraîcheur est vivement ressentie des Européens quand la température moyenne du jour est de 23°.

Pluies

Dans les régions maritimes et sylvestres les chutes d'eau proviennent soit des tornades, soit plus communément de la condensation des nuages amenés par la mousson du Sud-Ouest qui souffle avec régularité presque toute l'année. La tornade est caractérisée par l'apparition d'un gros nuage noir s'avancant rapidement, précédé d'un vent violent et déversant à son passage des quantités d'eau considérables en peu de temps. Fréquentes au mois de novembre et au début de la saison des pluies, les tornades viennent le plus souvent, à Bingerville, de l'Est et du Nord-Est accompagnées de perturbations électriques.

Le mois de juin est dans la basse Côte le plus pluvieux de l'année. En juin 1911, il est tombé à Bingerville du 13 à 7 heures du matin au 15 à la même heure : 241 mm. 2 et seulement du 14 à 7 heures au 15 à 7 heures : 191 mm. 2. Au cours de ce mois, il a été enregistré 18 jours de pluie avec 646 mm. 1 d'eau ; en juin 1912 : 24 jours de pluie avec 578 mm. 4 d'eau.

Les chutes minima ont été observées en décembre 1911

avec 5 mm. 1 et 3 jours de pluie, et en janvier 1912 avec 5 mm. 9 et 2 jours de pluie.

La distribution annuelle des pluies à la Côte d'Ivoire semble, avec la documentation actuelle, pouvoir être évaluée de la manière suivante :

- a) région maritime : 2 m. 50 à 3 m. 25.
- b) région lagunaire et sylvestre : 2 mètres à 2 m. 50.
- c) région des savanes : 1 m. 50 à 1 m. 80.

Le tableau des moyennes annuelles des pluies donne en effet les indications suivantes :

Années	Bassam		Bingerville		Koroko	
	mm.	jours	mm.	jours	mm.	jours
1908	2.081.9	150	»	»	»	»
1909	2.502.9	169	»	»	1.862	122
1910	2.504.9	108	»	»	1.577	103
1911	3.001.3	102	2.231	127	»	»

Il est vrai qu'il n'a été enregistré à Bingerville pendant l'année 1912 qu'un total de 1.359 mm. 3 avec 127 jours pluvieux ; mais c'est là un fait absolument exceptionnel car la sécheresse s'est fait sentir avec une intensité égale dans toute l'étendue de la colonie nuisant beaucoup aux cultures.

Le tableau suivant donne les renseignements pluviométriques que nous avons recueillis à Bingerville d'octobre 1910 à décembre 1912.

	1910		1911		1912	
	mm.	jours	mm.	jours	mm.	jours
Janvier	»	»	64.1	6	5.9	2
Février	»	»	44.4	12	65.3	26
Mars	»	»	303	19	72.7	6
Avril	»	»	114.9	13	111	5
Mai	»	»	480.3	21	155.4	14
Juin	»	»	646.1	18	578.4	24
Juillet	»	»	128.5	18	176.9	17
Août	»	»	57.5	20	16.3	6
Septembre	»	»	44.9	16	10.2	5
Octobre	73.2	20	273.2	20	50.9	15
Novembre	176.3	20	69.1	8	89.9	20
Décembre	17.4	5	5.1	3	26.4	7

Contrairement à ce qu'il a été possible d'observer au sujet des températures, les chutes d'eau ne suivent pas les mêmes fluctuations mensuelles dans les diverses stations de la colonie. L'année pluviométrique moyenne peut être représentée par la division suivante à Bingerville et à Bassam.

Janvier-février : très peu pluvieux.

Mars-avril : peu pluvieux.

Mai-juin : très pluvieux.

Juillet : assez pluvieux.

Août-septembre : peu pluvieux.

Octobre-novembre : pluvieux.

Décembre : très peu pluvieux.

A Koroko, les graphiques montrent que la saison des grandes précipitations pluviométriques a lieu en juillet, août et septembre, c'est-à-dire à une époque où, dans la zone méridionale, les chutes d'eau sont peu considérables. Et c'est ce qui explique la particularité de régime des impor-

Graphiques des pluies pour les années 1910 et 1911.

Fig. 2. — Pluies 1910

Fig. 3. — Pluies 1911

tants cours d'eau qui prennent leur source entre les 9°5 et 10°5 de latitude Nord pour aller se jeter dans le Golfe de

Guinée, lesquels subissent deux fortes crues annuelles provenant l'une de la grande saison des pluies du Sud, l'autre de la grande saison des pluies de la partie septentrionale de la Côte d'Ivoire. Au-dessus du 8° de latitude Nord, l'année peut être ainsi divisée :

Janvier-février : secs.

Mars, avril, mai, juin ; peu pluvieux.

Juillet, août, septembre : très pluvieux.

Octobre : assez pluvieux.

Novembre, décembre : très peu pluvieux.

Il est intéressant de noter la différence considérable des chutes d'eau à Bassam et à Bingerville séparés d'une distance de 22 kil. 5 seulement à vol d'oiseau, mais situés le premier au bord de l'Océan, le second sur une éminence surplombant une lagune. Alors qu'en 1911 à Bassam il est tombé 3.001 mm. 3 d'eau il en est tombé 2.231 mm. à Bingerville, soit une différence très appréciable de 770 mm. 3. Mais tandis que la même année à Bassam le nombre des jours de pluie a été de 102 il s'est élevé à 127 à Bingerville.

Ces renseignements sur les deux principaux facteurs du climat (température et pluie) étant donnés, il convient d'examiner la division saisonnière de l'année laquelle, il faut bien le dire, ne peut être définie avec une exactitude bien rigoureuse.

A) *Basse Côte*

1° Du 1^{er} décembre au 13 mai, grande saison sèche caractérisée par une moyenne de température supérieure à 25°,

chaude, orageuse mais peu pluvieuse, pénible pour l'Européen.

2° Du 15 mai au 15 juillet, grande saison des pluies caractérisée par un abaissement constant de la température moyenne (1).

3° Du 15 juillet au 1^{er} octobre, petite saison sèche, la plus agréable pour l'Européen, la plus fraîche de l'année et pendant laquelle la moyenne de la température s'abaisse au-dessous de 23°.

4° Du 1^{er} octobre au 1^{er} décembre, petite saison des pluies, très pénible pour l'Européen surtout en novembre, marquée par l'accroissement de la température moyenne.

*B) Partie septentrionale de la colonie comprise au-delà
du 8° de latitude Nord*

1° Du 1^{er} novembre au 15 mars, la température nocturne est basse, la température du jour est très chaude ; les chutes d'eau sont insignifiantes. C'est la saison la plus saine pour l'Européen.

2° Du 15 mars au 15 mai, petite saison des pluies, la température nocturne commence à s'abaisser ; les pluies proviennent surtout de tornades. C'est la saison la plus difficilement supportée par l'Européen.

3° Du 15 mai au 15 juillet, petite saison de transition, assez peu pluvieuse et pendant laquelle la moyenne de la température s'abaisse.

(1) En réalité les grandes pluies ont lieu durant un mois et demi occupant entièrement le mois de Juin.

4° Du 15 juillet au 1^{er} novembre, grande saison des pluies. La moyenne de la température continue à s'abaisser jusqu'en août pour se relever assez brusquement ensuite (1).

Dans la partie centrale de la Côte d'Ivoire, au Baoulé, il y aurait une grande saison sèche de décembre à avril, malsaine pour l'Européen, une grande saison des pluies d'avril à juillet, une petite saison sèche et chaude de juillet à septembre, enfin une petite saison des pluies en septembre et octobre (2).

Nébulosité

Dans la basse côte et la région sylvestre, le ciel est constamment chargé de nuages, parfois entièrement couvert ; très rarement il est d'une pureté absolue et prend cette teinte indigo qui lui est commune sous les tropiques. A Bingerville, pendant le mois de janvier, quand souffle l'harmattan, la nébulosité atteint son minimum avec une moyenne de 4,6.

Etat du ciel (année 1911)

	Grand-Bassam	Bingerville
	—	—
Janvier . . .	4,7	4,6
Février . . .	2,9	6,1
Mars	5	6

(1) Ces renseignements correspondent assez exactement à ceux donnés par M. le Lieutenant Bourgoin dans la monographie du Cercle de Séguéla (*La Côte d'Ivoire*, 1906).

(2) Monographie du Baoulé (*La Côte d'Ivoire*, 1906).

Avril	5,5	5,4
Mai.	7,3	7,5
Juin	6,7	7,8
Juillet. . . .	7,4	7,7
Août	7,8	8,1
Septembre . .	6,7	8,5
Octobre . . .	6	8,2
Novembre . .	6	5,7
Décembre. . .	5,4	6

Dans les parties centrale et septentrionale de la Côte d'Ivoire (savanes), le ciel se maintient clair jusqu'à deux heures de l'après-midi pendant les six mois de grande et petite saisons sèches; sa limpidité est troublée le soir par de légers nuages.

Certaines brumes spéciales de la haute côte, s'observant notamment dans la région de Bondoukou, ne seraient en réalité constituées que par d'innombrables parcelles microscopiques de mica en suspension dans l'atmosphère qu'on peut recueillir aisément sur une plaque de gélatine mouillée (1).

Humidité atmosphérique

L'humidité atmosphérique est considérable dans la partie méridionale de la Côte d'Ivoire. A Bingerville, l'hygromètre se maintient généralement au-dessus de 90 entre 10 heures du soir et 7 heures du matin pour descendre à 80 et 70 entre 11 heures du matin et 2 heures de l'après-midi, mais il s'abaisse rarement à 65, tandis qu'il monte fréquemment

(1) *Mission scientifique au Soudan*, Henry Hubert.

jusqu'à 98 et atteindrait parfois le point de saturation (1). Toutefois, le 28 janvier 1911, l'hygromètre marquait un minimum de 51. Cet état de saturation de l'atmosphère qui contribue à rendre si pénible le séjour de l'Européen dans le pays, est cependant propice au développement de certaines plantes utiles à l'industrie tels que le palmier à huile, et le cacaoyer dont l'introduction dans la colonie remonte à quelques années.

Les observations faites à Bingerville du mois de novembre 1910 au mois d'octobre 1911 ont donné les résultats ci-après :

	7 heures	13 heures	18 heures	moyenne
Novembre 1910 .	91.8	75.6	84.6	84
Décembre . . .	93	74.8	82.9	83.5
Janvier 1911 . .	95	75	85	85
Février. . . .	94	70	86	83.3
Mars	95	76.3	88	86.4
Avril	95	73	87.4	85.1
Mai	93	79	88	86.6
Juin.	93	87	91	90.3
Juillet	93	88	94	91.6
Août	95	89	92	92
Septembre. . .	94	89	93	92
Octobre. . . .	94	88.8	93	91.9

L'humidité relative moyenne de l'année est à Bingerville de 87, à Bassam de 84.4, à Toumodi de 75, à Koroko de 68. La moyenne mensuelle de l'humidité relative, à 14 heures de l'après-midi, a été de 44 à Toumodi en janvier 1910.

(1) D'après les indications de l'enregistreur Richard que m'a communiquées M. l'Inspecteur d'agriculture Bervas.

Pressions barométriques

La courbe des pressions donnée par l'enregistreur est une sinusoïde d'une régularité telle qu'elle pourrait indiquer l'heure. Les minima sont observés à 6 heures du matin et à 6 heures du soir ; les maxima à 10 heures du matin et à 10 heures du soir.

Les basses pressions s'observent en décembre et janvier ; les hautes pressions en juin, juillet et août. Le tableau suivant indique la pression barométrique mensuelle corrigée à 0 et notée à Bingerville (1) sur le baromètre Tonnelot à large cuvette n° 373.

	7 heures	13 heures	18 heures
	—	—	—
Octobre 1910	755.5	754.7	754
Novembre	54.8	54	53.6
Décembre	54.3	53.3	52.9
Janvier 1911	54.2	53.4	53.6
Février	54.2	53.6	53.3
Mars.	54	53.6	53.5
Avril.	54.6	53.9	53.9
Mai	54.6	54.3	54.3
Juin	57.9	57	56.3
Juillet	57.8	57.4	56.8
Août.	56.8	56.5	55.6
Septembre.	56.7	55.9	55.1
Octobre.	56.5	55.3	54.8

(1) Altitude 70 mètres, cg = 4 mm. 93.

Les vents

A la mousson du S.-W. qui souffle régulièrement durant presque toute l'année dans la basse côte se substitue, pendant quelques jours du mois de janvier, l'harmattan froid et sec du N.-S. lequel abaisse brusquement l'état hygrométrique de l'atmosphère au point que les feuilles de papier s'enroulent. La force des vents est en général assez faible sauf entre 2 heures et 3 heures de l'après-midi, quand la brise de mer s'ajoute à la mousson du S.-W. que rafraîchit le courant marin contre-équatorial du Golfe de Guinée.

Dans le Sud du Baoulé, à Toumodi, les vents d'Ouest et du Sud-Ouest sont encore dominants. A Man, Séguéla, Dabakala, Korhogo et Bondoukou les vents sont de direction identique, sauf en saison sèche où souffle l'harmattan et pendant les tornades. En haute côte l'harmattan sévit parfois très violent et sans arrêt pendant des périodes de quatre à huit jours. Les indigènes l'appellent « vent du mil ».

Phénomènes divers

Les perturbations atmosphériques sont souvent marquées par des *phénomènes électriques* intenses. C'est ainsi qu'au mois de mars 1911, il a été possible de compter, durant toute une soirée, une succession de vingt éclairs en moyenne par minute.

A Lahou, en décembre 1908, la foudre est tombée comme

attirée par la barre une fois sur le phare, deux autres fois sur le mât de pavillon d'une maison de commerce qui se trouvait à une quarantaine de mètres de la vague déferlante.

La *brume* et le *brouillard* apparaissent assez denses au moment de l'harmattan et pendant la saison fraîche et sèche.

Le *halo lunaire* est très commun en avril.

Les chauve-souris (roussettes) réapparaissent vers le 15 juillet (1). Elles sortent des îles lagunaires vers six heures du soir se dirigeant vers la forêt à la recherche des fruits mûrs notamment des ficus. Leurs vols restent nombreux pendant les mois d'août, septembre, octobre et novembre, mais commencent à se faire rares à partir du mois de décembre.

Les moustiques se multiplient surtout au cours des mois lourds et orageux, par exemple en novembre.

Des volées d'innombrables papillons entraînés par le vent du S.-W. ont été notées au mois de mai 1911.

La maturité des manguiers (arbre importé) a lieu aux mois d'avril, de novembre et décembre ; la maturité des goyaviers en septembre et octobre (1). Les herbes qui ont toute leur hauteur au mois de juillet sont brûlées en septembre et en janvier dans les savanes du Sud ; elles sont développées dans le Nord en novembre et brûlées en décembre et janvier.

(1) Bingerville.

CHAPITRE III

HYDROGRAPHIE

La mer. Le littoral

Tout le long de la Côte, qui se développe sur près de 550 kilomètres, se produit sans répit le phénomène de la *barre* (1) commun en beaucoup de points du littoral africain.

Ainsi que l'indiquent les courbes bathymétriques des cartes marines, le plateau africain s'incline doucement dans le Golfe de Guinée si bien qu'à 12 milles au large, en face *Lahou*, on observe par exemple que les fonds ne sont encore que de 200 mètres pour passer brusquement à cette distance à 600 et 900 mètres marquant la terminaison du plateau. Les eaux de fond provenant du large heurtent cette falaise sous-marine, leurs molécules s'ajoutent aux molécules de surface et entraînées dans le même mouvement, forment avec la houle du Sud un rouleau qui vient se briser et déferler avec fracas sur la Côte : c'est la barre (2). Les rouleaux qui se

(1) Les fortes barres se manifestent aux mois de mai, juin et juillet.

(2) La longueur des lames diminue, leur hauteur s'accroît et comme leur force vive est relativement peu diminuée par les frottements sur

Fig. 1. — La plage de Grand-Bassam.

Fig. 2. — Baleinière de mer servant au transbordement.

Fig. 3. — La barre à Grand-Bassam.

suivent ainsi jettent sur le littoral de grosses masses du sable apporté par les rivières dans l'Océan et entraîné le long du littoral par le courant contre-équatorial d'Ouest dont la vitesse moyenne atteint deux nœuds à l'heure. Le flux et le reflux se manifestent presque insensiblement. A certaines périodes de l'année, la barre ronge le littoral sableux sur quelques mètres mais les actions de retrait et d'apport se compensent pour ainsi dire à travers les temps.

Du large, la côte apparaît basse et monotone : une frange blanche marquée par la barre déferlante, puis une mince bande de sable et au-delà, fermant l'horizon, un sombre rideau de végétation caractérisent le littoral. Sur la côte Ouest apparaissent des collines et quelques pitons tel que celui du *San-Pédro* d'une altitude de 60 mètres ; sur la côte Est s'estompent, par beau temps, les éminences qui bordent le Nord des lagunes.

Le littoral sableux qui sépare les lagunes de la mer à partir de Fresco jusqu'à la Côte d'Or britannique est sensiblement rectiligne, dessinant cependant un angle obtus à la hauteur de Petit-Bassam au lieu dit « trou sans fond ».

Il est d'une largeur variable : réduit parfois, et c'est le cas pour *Fresco*, à une cinquantaine de mètres, balayé par les fortes barres, il atteint jusqu'à 6 kilomètres ailleurs et comprend alors une succession de dunes sableuses fixées par une végétation où se remarque notamment un petit palmier dattier (*phœnix spinosa*). En avant de cette brousse et jusqu'à quelques mètres de la barre, croissent des plantes ram-

les fonds qui précèdent la plage, elle brise avec violence au contact de l'estran en produisant ce qu'on a improprement parlé appelé la barre (Ingénieur des Ponts et Chaussées Aron).

pantes, en majorité des papilionacées, qui fixent elles aussi les sables, et enfin, sur toute la Côte se rencontrent des bouquets de cocotiers dont les peuplements seront utilement développés en vue de l'exploitation du coprah. Le cordon littoral au lieu d'être rectiligne comme du côté de la mer (1) présente sur la rive lagunaire une série de rentrants, de petites baies que la marée, qui se fait sentir en lagune par les rares embouchures des grands cours d'eau, contribue à combler de dépôts de vase et de sable. C'est la zone propre au palétuvier représenté par deux variétés : le palétuvier rouge à racines émergeant de l'eau en brosse et le palétuvier commun à racines aériennes en arceaux. A proximité des lagunes, les indigènes ont creusé dans les sables une ligne de puits où la nappe aquifère tantôt douce tantôt légèrement saumâtre se trouve à une profondeur de 2 à 5 mètres reposant sur une couche d'argile grise. Les replis des dunes forment ça et là de petits étangs.

De Fresco à la frontière libérienne, la côte change d'aspect par l'apparition de roches et de mouvements de terrain. A l'Est de *Sassandra*, des collines boisées terminent le plateau intérieur en falaises vers la mer. De grosses accumulations de roches se rencontrent. A travers ces accidents du sol débouchent quantité de petites vallées qui, s'ouvrant vers l'Océan, ont formé d'étroites plages sableuses où sont construites les agglomérations côtières. Les petits cours d'eau qui suivent ces vallées vont prendre leur source à une faible distance dans l'intérieur. La plupart sont des ruisseaux sans

(1) Il convient de signaler que l'estran n'est pas remanié sensiblement aux fonds dépassant cinq mètres, sauf aux barres très mauvaises.

importance dont la longueur ne dépasse pas 10 à 20 kilomètres. Le volume d'eau qu'ils roulent est tellement insignifiant que leur embouchure est généralement obstruée des sables apportés par la barre, ne s'ouvrant que de temps en temps en saison des pluies pendant quelques jours, jusqu'à ce que les dépressions côtières formées en véritables étangs se soient vidées.

Le même phénomène se retrouve jusqu'à *Tabou*. Ces arroyos sont si nombreux qu'à l'Est de Sassandra on peut en compter jusqu'à vingt sur une distance de 35 kilomètres venant s'anéantir dans ces poches d'eau. Cela donne à l'ensemble du réseau hydrographique côtier une allure spéciale que rend fort bien la carte Pobéguin au 1/500.000 de cette région.

Cette partie du littoral paraît rectiligne dans l'ensemble mais est, dans le détail, fréquemment accidentée de criques, de promontoires rocheux, de récifs contre lesquels viennent se briser les lames et qui émergent à une certaine distance en mer. Nombre de vapeurs se sont échoués sur ces roches, et c'est sur un récif de cette nature, non repéré par les cartes marines, qu'en 1913, à proximité de Tabou, se perdit le cargo « Amiral Exelmans » de la Compagnie des Chargeurs Réunis. Les dunes sableuses de la côte Ouest sont semblables à celles du littoral entre mer et lagune de la côte Est ; elles aboutissent même parfois à de petites poches d'eau que les indigènes utilisent pour se déplacer en pirogue.

Les lagunes

Si imprécise était encore il y a une quarantaine d'années la connaissance de l'hydrographie de la Côte d'Ivoire que

l'amiral Fleuriot de Langle écrivait sur cette question : « D'après toutes les recherches que j'ai faites, la rivière de Grand-Bassam, celles connues sous le nom de rio Fresco, Saint-André, Biribi, Cavally, seraient les déversoirs d'une lagune intérieure recevant toutes les eaux qui s'écoulent des Monts de Kong. Les Grébos nomment cette lagune Glé ; ils affirment que ses eaux sont profondes, qu'elle a quatre milles de largeur et que les naturels la parcourent depuis le Lahou jusqu'au-dessus du Biribi et du Cavally (1). »

L'exploration du pays a permis de prouver l'inexistence de ce grand réservoir comme des Monts de Kong. Elle a peu à peu révélé en ces vingt-cinq dernières années le détail de la topographie du réseau lagunaire et du système fluvial de la Côte d'Ivoire que nous allons essayer de décrire.

Les lagunes occupent une superficie de 2.400 kilomètres carrés. Elles constituent une voie navigable de premier ordre étant sur presque toute leur étendue navigables pour les chaloupes calant un mètre.

A l'origine, le cordon littoral sableux n'existait pas. Le Golfe de Guinée baignait la côte nord des lagunes, rocheuse, très échancrée, et formant un vaste arc de cercle de Fresco à *Half-Assinie*. Des récifs coralligènes se sont formés (2) en avant de cette côte primitive, et ont servi de substratum aux sables plaqués par l'action combinée de la barre et du courant d'Ouest, donnant naissance à la bande

(1) Tour du monde du 2^e semestre 1873 (Croisière à la Côte d'Afrique en 1868).

(2) Nous avons trouvé, en 1909, des calcaires coralligènes à polypiers dans la lagune de Lahou (Le littoral et les lagunes de la Côte d'Ivoire, Gaston Joseph. *Bulletin de l'Afrique Française*, juin 1910).

Fig. 4. — Vapeur sur la lagune Ebrié.

Fig. 5. — Le cordon littoral (rive lagunaire).

Fig. 6. — Rive de l'île Lauzoa (lagune de Lahou).

littorale et à une lagune unique. Mais les apports détritiques des rivières se jetant dans cette mer intérieure ont formé à l'Est des embouchures des grands cours d'eau des comblements plus ou moins étendus divisant la lagune primitive en quatre : la lagune Aby séparée de la lagune Ebrié par le comblement de l'Akapless dû aux apports de la Comoé ; la lagune de Lahou séparée de la lagune Ebrié par le comblement de *Crafy* dû aux apports de la Bandama ; la lagune de Fresco avec le comblement d'*Ebbounou* dû en partie aux apports de la rivière Daguiré. Les zones de comblement sont désertiques. Couvert d'une végétation semi-aquatique où dominant le palétuvier, divers carex, le calamus et le raphia, le sol marécageux de ces régions où subsistent quelques nappes d'eau est désigné par l'onomatopée « poto-poto ».

La lagune *Aby* à l'Est s'enfonce à 35 kilomètres dans les terres ; la houle s'y fait parfois fortement sentir au point qu'il est dangereux pour les piroguiers de s'y aventurer. Le rivage marécageux au Nord-Ouest, forme un arc de cercle à l'Est et présente une falaise de 60 mètres de haut, en partie calcaire. La lagune *Ebrié* s'étend sur 100 kilomètres environ ; c'est la plus importante de la colonie tant par son étendue que par l'activité commerciale qui se manifeste sur ses rives où se trouvent les principales agglomérations de la Côte d'Ivoire (*Bassam, Bingerville, Abidjan, Dabou*, etc...). L'abandon de *Petit-Bassam* où l'on a vainement tenté de construire un port a amené l'étude d'un projet d'avant-port (1) à l'embouchure de la Comoé et d'un port en eau profonde à Abidjan pour permettre le passage en lagune de cargos de fort

(1) *Bulletin de l'Afrique Française* (mars 1913).

tonnage (1). La lagune de Lahou longue de 50 kilomètres comprend deux branches séparées par la presqu'île Brignan. Des travaux sont actuellement entrepris pour réaliser la jonction des trois lagunes précitées à travers les comblements qui les séparent et où subsistent des chenaux peut-être possibles à déblayer et à aménager sans trop grandes dépenses. Au point de vue géologique, les lagunes sont évidemment en voie de comblement. Une bonne moitié de la lagune primitive est déjà envahie et son comblement progressif est facile à observer à *Craïy* par la vase en suspens sur plusieurs kilomètres. Mais le travail de comblement est fort lent par le fait que la marée entraîne dans l'Océan une grosse partie des éléments détritiques amenés par les rivières. D'ailleurs, la formation du littoral sableux et conséquemment des lagunes paraît fort lointaine, à examiner les roches (calcaires à polypier) qui ont contribué à cette formation.

Des îles et des presqu'îles encombrent ces petites mers intérieures : les unes sont entièrement constituées par du sable et de la vase formant le delta à l'embouchure d'une rivière, les autres sont rocheuses, entièrement latéritiques (*Lauzoa*).

Cours d'eau

En saison des pluies, les principales artères fluviales sont enflées démesurément par les apports d'innombrables affluents qui, sur une carte à grande échelle, figurent un réseau très serré de veines et de capillaires. Mais la plupart de ces tributaires restent marqués, en saison sèche (2), par

(1) Il existe des fonds de 17 mètres en face d'Abidjan.

(2) « Les cours d'eau issus des sources constantes sont fort rares, la

la trace d'un ravinement profond du sol, par des filets d'eau, des marigots et par un mince rideau de végétation dans les régions de savane.

Parmi les cours d'eau allant à la côte, il convient de distinguer ceux qui ont leurs sources dans le Soudan méridional entre le 9°5 et le 10°5 de latitude Nord, en y comprenant le Cavally, des rivières lagunaires et côtières de moindre importance qui naissent dans la zone sylvestre.

Les quatre bassins de la Comoé, de la Bandama, de la Sassandra et du Cavally divisent hydrographiquement la colonie. Le second s'épanouit largement au Nord et au Centre ; toutefois le débit du fleuve est un peu moins considérable que celui de la Comoé et surtout de la Sassandra. Ces grandes rivières ont un cours de 500 à 800 kilomètres, et, si leur direction générale est N.-S., on peut cependant remarquer leur tendance à prendre une direction normale aux ondulations N.-E. 30° du sol de la colonie. Pareille tendance peut être observée dans le cours de la Sassandra entre son embouchure et Soubré, dans le cours de la Bandama entre son confluent avec la Marahoué et Tiassalé, dans le cours de la Comoé à la latitude de Bondoukou, mais nous verrons que cette direction est aussi parfois nettement parallèle à ces ondulations du terrain. Il convient de noter en outre que les grandes rivières (Bandama, Comoé, Volta, etc.) coulent de leur source vers le Nord-Est, puis prennent leur

plupart proviennent de sources temporaires dues aux infiltrations des eaux de pluies tombant sur les montagnes dénudées et coulant en cascade dans des ravins qui prennent, à quelques jours d'intervalle, l'aspect d'un torrent impétueux ou celui d'une gorge sèche. » Delafosse dans la monographie du cercle de Korhogo (*La Côte d'Ivoire* 1906. Crété, éd.).

direction générale vers le Sud après avoir décrit une courbe plus ou moins vaste.

Les grandes rivières lagunaires (Bandama et Comoé) ont un cours inférieur sensiblement à l'état de sénilité, tandis que celui de la Sassandra, nullement en équilibre, est encombré de seuils rocheux à peu de distance de la mer où la rivière débouche directement.

Bassin de la Bandama. — La Bandama dont on peut très approximativement évaluer le cours à 800 kilomètres est formée dans la région de Koroko par deux rivières principales mentionnées sur les cartes sous les noms de Bandama blanche et Bandama rouge. La plus importante, la Bandama blanche prend sa source à 50 kilomètres environ à l'Ouest de Korhogo, se dirige vers le Nord, traverse la route reliant ce poste à Boundiali sous le nom de Kiaha, décrit une vaste courbe vers l'Est pour prendre définitivement la direction du Sud à 10 kilomètres au Nord-Est du village de Sinématiali. Nous l'avons traversée, en fin janvier, entre Ferkessédougou et Sinématiali sur la route de Kong à Koroko. En ce mois de grande sécheresse, la rivière était guéable, présentait un lit sinueux large d'environ 30 mètres et encombré de roches. Le lit majeur marqué par des berges de 5 à 6 mètres de haut environ paraissait avoir 50 à 60 mètres. A la hauteur de l'ancien poste de la Bandama, le cours d'eau avait le même aspect, coulant entre des rives plus escarpées et couvertes d'un rideau de végétation. La région environnante est une plaine à savanes éclaircies où les indigènes entretiennent de vastes plantations d'ignames, de mil et de maïs.

Vers l'Est du village de *Darakolondougou* s'aperçoivent à l'horizon une série de petites montagnes qui bordent la

Fig. 7. — La Bandama aux basses eaux à Zambakro.

Fig. 8. — Barrage rocheux sur la Bandama.

rivière dont la largeur, en hivernage, atteint deux cents mètres à la hauteur de Marabadiassa. La Bandama blanche reçoit à droite la *Sélémougou*, le *Bou*, l'*Oué* et le *Béré* avec qui elle forme au Sud d'*Andonié* des marécages étendus et impénétrables pendant la saison des pluies (1). Elle coule ensuite dans la région de transition séparant la savane de la forêt et traverse un pays où les zones herbeuses alternent avec les bouquets de bois.

Pendant les basses eaux, au mois de mars, nous avons visité la rivière à hauteur de Bocabo, à plus de 300 kilomètres au Sud de Koroko. Large de 120 à 160 mètres, avec des rives argileuses escarpées et hautes de 7 à 8 mètres, elle présente dans cette partie de son cours moyen un aspect nouveau. Tantôt elle file dans un chenal rocheux très étroit, tantôt elle s'étale dans un bief en un vaste lac où émergent des bancs de sable et de cailloux roulés. Avant de recevoir son affluent de droite la Bandama rouge ou Marahoué, elle traverse deux massifs l'*Akoué* sur la rive gauche, le *Yaouré* sur la rive droite. Son cours est coupé dans ce trajet de nombreuses bandes de schiste qui constituent des barrages dangereux parfois difficilement accessibles aux pirogues. Les montagnes riveraines lui envoient de nombreux ruisseaux torrentiels pendant la saison des pluies. Sur le flanc du Kokoyakro-Bocca (2) (rive gauche), nous avons remarqué la formation d'un placer aurifère exploité par les indigènes du pays, et qui n'est autre qu'un ancien lac provisoire formé au moment où la Bandama avait à se creuser un lit d'équi-

(1) Lieutenant Schiffer.

(2) Bocca signifie montagne en agni.

libre à travers un seuil puissant. Dans ce lac sont venues se déverser les eaux des hauteurs environnantes qui ont déposé en couches visiblement inclinées des alluvions diverses. Il s'est formé en dernier lieu un delta torrentiel typique facile à suivre jusque dans le lit même du cours d'eau où il est marqué sur chacune de ses rives par des accumulations de fragments de schiste.

La Marahoué est formée de nombreuses petites rivières dont la plupart prennent leur source à quelques kilomètres seulement à l'Est de la rivière Bagoé, affluent du Bani. Une bonne partie de ses eaux viennent du massif de *Nahoutou* et du *Yani*, tributaire de la rive droite qui passe près de Séguéla. La ligne de partage des eaux de la Marahoué (Bandama rouge) et de la Bandama (blanche) est déterminée par un vaste plateau ferrugineux d'altitude moyenne de 60 mètres. « La Marahoué guéable en saison sèche à peu près partout où aboutissent des routes devient en hivernage un véritable fleuve de 100 à 150 mètres de large. Sa profondeur varie de 12 à 15 mètres ; elle atteint 20 mètres au dire des indigènes (1) et s'étale dans une vallée d'inondation d'un kilomètre. »

A Zambakro, plus au Sud, la Bandama est encombrée d'amoncellements granito-gneissiques barrant la rivière dans la direction S.-S.-O.-N.-N.-E. Les schistes réapparaissent au contact du granite laminé (orthogneiss) près d'Aouadia, dans le voisinage du massif de Kokumbo. A proximité de Kumikro, le cours d'eau n'a guère plus de 20 mètres cubes de débit à l'étiage alors que la Seine roule à Paris plus

(1) Lieutenant Schiffer (1901).

Fig. 9. — La Bandama près de Bocabo.

Fig. 10. — Le Nzi aux environs de Dimbokro.

de 60 mètres cubes aux basses eaux. Un peu au Nord de Tiassalé, la Bandama reçoit son plus gros affluent le N'Zi qui prend naissance dans les collines situées en pays Pallaka au N.-O. de Kong et dont l'aspect à hauteur de Samba (route de Kong à Korhogo) est celui d'un ruisseau sans importance. Déjà large et encaissé à hauteur de Fétékro (route de Bouaké à Dabakala) où des montagnes schisteuses le bordent sur la rive gauche, le N'Zi entre ensuite en pays *Agba*. « Son lit, parfois coupé de seuils rocheux, a une largeur de 40 à 60 mètres et est encaissé de 5 à 6 mètres. Aux hautes eaux, l'inondation s'étend sur 15 à 1.800 mètres à travers la savane basse qui le borde en beaucoup d'endroits, ce qui explique l'absence de villages au voisinage immédiat de la rivière ; les rivières secondaires ne sont plus que ça et là des poches d'eau, et c'est grâce à l'humidité atmosphérique que la région est cependant propre aux cultures vivrières indigènes » (1). Il reçoit sur sa rive droite le Kan à quelques kilomètres au Sud de Dimbokro.

La ligne de partage des eaux du N'Zi, de la Comoé et de l'Agnéby est constituée par une ride de terrain peu élevée, mais d'où surgissent des dômes isolés d'une hauteur de 200 à 250 mètres au-dessus du niveau de la mer.

« A 10 kilomètres de *Thiassalé*, en face du petit village de Tabouatié, la Bandama d'un bond se précipite du haut des roches qui barrent le fleuve. Il se brise sur les rocs entassés au pied de la chute, rebondit, s'éparpille en écume, retombe, s'enroule en tourbillons d'eau neigeuse, se rue à travers le lit parsemé d'écueils. Plus bas, à 2 kilomètres de

(1) Commandant Betsellère (R. 25 mai 1905).

Thiassalé, le courant, au moment de s'apaiser, reprend une nouvelle vitesse ; des rapides sont formés par une ligne d'îlots et de récifs parallèles à la rive droite, et ne laissent qu'un étroit chenal à l'écoulement du torrent (1). »

Mais les barrages deviennent rares plus au Sud. Le dernier rapide formant une ligne rocheuse de 50 mètres de large se trouve à Broubrou, point terminus de la navigation à vapeur sur le fleuve. Là commence le cours inférieur caractérisé par des méandres moins brusques, des berges moins abruptes, une plaine d'inondation plus large. La haute forêt est surtout marquée sur les deux rives par des fromagers formant une succession ininterrompue de gigantesques colonnades grises. Les villages indigènes sont établis sur les éminences des concavités constituées par des schistes à sérécité très altérés présentant un feuilletage tout à fait typique à Tamabo et à Kanango. Des îles, des pointements de roche, quelques bancs de sable se rencontrent encore ça et là dans le lit de la rivière. Les derniers rocs schisteux émergent à Dombo à 25 kilomètres environ de la côte. Ensuite, le fleuve entre dans une région essentiellement latéritique, contourne les collines de *Nandibo* et de *Dzida* (40 mètres), coule dans une vaste plaine formée sur la rive droite par la presqu'île de la Bandama provenant en partie des apports lagunaires et présentant une savane herbeuse à rôniers. La rivière s'élargit, atteint 800 mètres, se divise en deux branches (2) par suite de la présence d'un delta à son entrée en lagune (3).

(1) Baratier.

(2) Pobéguin. *Notes sur les lagunes de Lahou, de Fresco et les rivières Bandama et Yokoboué* (B. Société de Géographie, 1897-1898).

(3) A une époque encore récente, la Bandama, alors appelée fleuve

Elle traverse celle-ci et s'ouvre dans le cordon littoral, pour se jeter dans le Golfe de Guinée, une embouchure de 450 mètres en moyenne, mais variable d'année en année et suivant les saisons.

En somme, la Bandama est caractérisée par un cours supérieur encaissé dans une vaste plaine, un cours moyen en escalier avec des biefs plus ou moins étendus, enfin un cours inférieur dénotant un lit en équilibre dans une plaine d'inondation assez basse.

Les eaux de la Bandama grossissent vers la fin du mois d'avril jusqu'au mois de mai, puis la rivière garde une hauteur moyenne jusqu'à la fin du mois de septembre. Les crues du Soudan, auxquelles s'ajoutent les chutes d'eau de la petite saison des pluies du Sud, enflent la rivière jusqu'en fin novembre. Les eaux baissent rapidement à partir du mois de décembre, et la Bandama atteint son niveau d'étiage en janvier pour demeurer ainsi jusqu'en avril (1).

Les chaloupes calant de 1 m. à 1 m. 10 peuvent remonter le cours d'eau jusqu'à *Broubrou* à 70 kilomètres environ du littoral; certaines ont pu atteindre *Tiassalé* aux crues, mais aux basses eaux elles ne dépassent pas *Ahuacré*. Le cours inférieur de la rivière est en outre utilisé à l'évacuation des billes d'acajou provenant des chantiers forestiers des deux rives. Enfin quantité de biefs des cours moyen et supérieur de la Bandama sont navigables pour les pirogues.

Bassin de la Comoé. — La Comoé est formée à la limite de la Côte d'Ivoire et du Haut-Sénégal-Niger par la réunion

Lahou, aurait été divisée en trois bras, séparés par des îles boisées, à son arrivée en lagune (Elisée Reclus, 1887).

(1) Eysséric.

de la Léraba ou Comoé occidentale et de la Comonoba ou Baoulé ou Comoé orientale qui prennent toutes les deux leur source dans le pays Tagoua (cerce de Bobo-Dioulasso). Longue de 750 kilomètres environ, la presque totalité de son bassin est en Côte d'Ivoire. Son cours supérieur jusqu'à Gansé traverse une région à peu près désertique. Il n'est alimenté que par des tributaires sans importance à droite le *Koulouboko*, le *Tabourouko*, le *Kinkené*, le *Segbono* ; à gauche l'*Iringou*, le *Kongo*. Ces affluents dont les rives ne sont marquées que par des galeries boisées peu épaisses sont à sec une partie de l'année laissant de distance en distance des points d'eau et des marécages. Dans son cours moyen, la Comoé ne reçoit sur la rive droite aucun affluent de quelque importance notamment en pays Mango où l'eau est si rare en certains mois que les indigènes vont la puiser dans la rivière à 10 et 15 kilomètres de leurs agglomérations. Le cours d'eau est alimenté sur sa rive gauche par la *Nenguéré* assez encaissée, la *Baya* grossie de l'*Yfo* qui lui apportent les eaux descendues de quantité de ruisseaux des petits massifs de direction N.-N.-E. et traversant le cercle de Bondoukou.

Signalons ensuite le *Bétué*, mais surtout le *Manzan* de l'Indénié grossi de l'Apronpron, en raison de la possibilité de le remonter en pirogue sur plusieurs kilomètres, en raison aussi de la prospection aurifère entreprise, il y a une douzaine d'années, dans sa vallée par diverses Sociétés européennes guidées par les travaux indigènes.

Si le lit de la Comoé présente sensiblement le même aspect que celui de la Bandama dans ses différents cours, le bassin de la rivière est cependant beaucoup plus rétréci

Fig. 11. — Le poste d'Alépé et la Comoé.

Fig. 12. — Le Cavally à Fété.

étant donné le peu de développement de ses tributaires de droite et leur extrême rareté sur la rive gauche.

A *Groumania* comme à *Akakoumoékro* la Comoé ne paraît pas avoir plus de cent mètres de large avec des berges hautes de 8 à 10 mètres. Aux hautes eaux, le Capitaine Delacou fit en pirogue et en moins de trois jours la reconnaissance du fleuve de Groumania à Attakrou. L'Administrateur Tellier parvint à se rendre ensuite d'Attakrou à Bettié. Ces raids représentent en totalité 150 kilomètres de parcours ininterrompu (1).

Le lit de la Comoé n'en est pas moins semé d'écueils, mais c'est surtout entre Daboassué et Malamalasso qu'il est impraticable par suite d'une succession de chutes, de barrages, de couloirs sur une distance de 40 kilomètres. Ce n'est qu'à partir de *Petit Alépé*, quand la Comoé a reçu le Tossan, que la navigation par chaloupe à faible tirant d'eau peut avoir lieu. De ce point jusqu'à Bassam, soit sur 60 kilomètres, le cours inférieur de la Comoé rappelle beaucoup la Bandama. Il est alimenté par les eaux de la Ono qui est navigable pour les petits vapeurs et de la lagune Mpouna par laquelle on a essayé d'aller en chaloupe jusqu'à Assinie.

Les enseignes de vaisseau Delevoye et Bally furent chargés en 1903 d'étudier les améliorations à apporter à la navigabilité de la Comoé. Leur conclusion fut que la navigation à vapeur d'*Alépé* à *Bettié* n'aurait quelques chances de pouvoir s'effectuer qu'au prix de travaux hors de proportion avec les résultats à obtenir (2).

(1) On a noté qu'à 100 kilomètres de son embouchure le débit du fleuve ne dépassait pas 10 mètres cubes à l'étiage (janvier 1908).

(2) *Rapport d'ensemble sur la situation générale de la Côte d'Ivoire en 1903.*

Ajoutons que le régime du cours d'eau est semblable à celui de la Bandama. Les crues sont de 8 à 10 mètres avec une vitesse de courant de 14 à 15 kilomètres à l'heure au débouché vers l'Océan et la mer est parfois jaunie par le limon en suspens jusqu'à 8 kilomètres de la Côte (1).

Au cours des temps la Comoé s'est ouvert une embouchure en différents points faibles du cordon littoral. Trois anciennes voies d'accès du fleuve dans la mer sont connues à l'ouest de Bassam, l'une à deux kilomètres, les autres aux environs d'Azuretti.

Bassin de la Volta. — Au N.-E. de la Côte d'Ivoire, la Volta noire forme la frontière entre la colonie et la Côte d'Or britannique. A ce titre, elle mérite une mention. Venue des environs de *Bobo-Dioulasso*, de *Sifarasso*, elle peut être parcourue en pirogue du 11° de latitude Nord jusqu'à *Tantama*, cependant que de ce point à *Gioumbalé* son cours soit assez difficile. Mais au Sud, au delà de *Vankoro* surtout les amoncellements rocheux sont tels sur plusieurs kilomètres parfois que la rivière est impraticable à la petite batellerie (2).

Le *Goulda*, qui traverse la partie septentrionale des Monts *Kinnta*, le *Coladio* et le *Zorhola* sont ses tributaires de la rive droite en Côte d'Ivoire. Secs une partie de l'année, ils montrent dans leur lit des schistes micacés, des quartzites et des diabases révélant une constitution géologique différente de celle des abords nettement orthogneissiques de la Comoé à l'Ouest.

Bassin de la Sassandra (3). — La Sassandra prend sa

(1) Elisée Reclus. *Nouvelle géographie universelle*, t. XII, 1887.

(2) Lieutenant Chaudron. *Les Etats de Bouna*.

(3) Je remercie particulièrement M. l'Administrateur Terrasson de

source sous le nom de FéréDougouba en Guinée Française dans la région de Beyla. Elle coule d'abord vers l'Est passe à 12 kilomètres de Touba où elle a de 40 à 50 mètres de large avec des berges escarpées de 3 à 4 mètres de hauteur. En prenant la direction du Sud, elle reçoit un affluent important la Boa qui prend sa source au Sud de Kouroukoto-Sokourala, reçoit les eaux des petites collines du Barala, puis grossie du Sien et du Tien-Ba venus de la région d'Odienné roule un volume considérable aux hautes eaux dans un lit profond et encaissé. A 20 kilomètres au N.-E. de Semien, la Sassandra reçoit le *Bafing* descendu de la région de Beyla et grossi de la *Nié* qui lui apporte les eaux des montagnes du pays Dan au N.-E. de Danané. A la hauteur de Semien, le fleuve est à 230 mètres d'altitude (1). La pente moyenne de l'ensemble de son cours alors distant de 450 kilomètres du Golfe de Guinée, est donc de 0,005 par mètre. Sur sa rive droite, la Sassandra reçoit le *Zô* sur lequel le Capitaine Giroux put recueillir en juillet et août 1910 d'utiles renseignements. Cette jolie rivière de 40 mètres de large environ est calme, profonde, mais malheureusement parsemée de roches. Cet officier a pu la remonter en pirogue de son confluent avec la Sassandra jusqu'à Dougrou. Elle est accessible beaucoup plus haut, des Neyaux étant installés à deux jours en amont de ce village à *Zaguié*. Le *Zô* et son tributaire le *Kô* prennent leur source dans le massif montagneux des Dans qu'ils traversent du Nord au Sud dans des vallées

Fougères des précieuses indications qu'il a bien voulu me fournir notamment sur les régions du N.-O. de la Côte d'Ivoire.

(3) Capitaine Laurent.

étroites dominées par des pitons de 800 à 1.000 mètres d'altitude.

Le Capitaine Giroux put également remonter la Sassandra jusqu'à Nouepoudou, Kouzié et Niablé, et constater que ce cours d'eau forme entre l'île *Badié* et le *rapide Balay* un bief de 80 kilomètres qui est une voie navigable de premier ordre où les chaloupes pourraient circuler toute l'année.

Le *rapide Balay* porté sur les premières cartes de la Sassandra comme infranchissable n'est en réalité dangereux que pendant les mois de septembre et d'octobre au cours desquels les pirogues sont halées sur une piste latérale (1). De l'île *Baday* à Mamadimboco et à Soubré, la Sassandra présente un lit barré de roches et de rapides dont les plus importants sont ceux de *Tapé*, de *Vré* et les chutes de *Nahoua*.

En 1910, le Capitaine Bourgoïn étudia la *Lobo* affluent de gauche de la Sassandra au point de vue de sa navigabilité par pirogue. De *Guidéko*, cet officier pénétra dans la *Lobo* par le bras sud large de 70 mètres mais encombré de bancs de sable. Par suite de son faible courant, la rivière se prête parfaitement au passage des pirogues. Elle coule entre des berges de six à huit mètres de haut, décrit autour de collines peu élevées des méandres à la convexité desquels se rencontrent des bancs de sable. En ces points de la rivière, sa profondeur ne dépasse pas 20 à 30 centimètres en saison sèche. Mais dans les biefs on trouve des fonds de 8 mètres, et à 15 kilomètres d'Issia, point où parvint le Capitaine Bourgoïn, le *bief de Mabogué* présente encore des fonds de

(1) *Journal Officiel* de la Côte d'Ivoire, année 1910, pages 451 et 470.

7 mètres pour une rivière large de 40 mètres. Avec les bancs de sable, les seuls obstacles rencontrés sont des arbres abattus dans le lit de la rivière, mais aux hautes eaux les pirogues passent sans aucune gêne au-dessus de ces obstacles.

Le dernier affluent de la Sassandra à signaler est la *Davo* qu'elle reçoit sur sa rive gauche à une faible distance de son embouchure et qui est navigable en pirogue sur une petite partie de son cours entre les rapides de *Kokolocpozo* et *Gohienboko*. La *Davo* descend du Nord de Gagnoa.

Entre *Soubré* et son embouchure, c'est-à-dire sur une distance de 150 kilomètres, la Sassandra encombrée d'îles sableuses et rocheuses, divisée en quantité de bras est obstruée par vingt-deux rapides constituant plutôt des ruptures de pente que des barrières de roches. Le cours d'eau après avoir traversé des biefs de deux à trois kilomètres tombe, en effet, brusquement à un étage inférieur pour s'étaler dans un dédale de roches (1). Malgré ce lit tourmenté, dont la largeur varie de 100 à 500 mètres dans le cours inférieur, les Neyaux de la Côte, qui forment une race éprouvée de payeurs adroits à franchir les rapides, remontent le fleuve depuis son embouchure, constituée par un delta large de six kilomètres, se heurtant au premier barrage rocheux à dix kilomètres du littoral à Graouloubé.

La Sassandra atteint son niveau d'étiage en janvier et février. Elle subit en juillet une légère crue consécutive à la saison des pluies de la basse Côte, et en septembre jusqu'en fin octobre une grande crue consécutive aux pluies du

(1) Administrateur Boudet.

Soudan. Elle garde sa hauteur normale pendant les autres mois de l'année (1). Aux hautes eaux, les transports en pirogue sont interrompus.

Bassin du Cavally. — Le Cavally prend sa source sur le versant Nord du *Mont Nimba* sous le nom de *Diougou* ; il coule ensuite Nord-Sud sous le nom de *Youbou* et, pendant une soixantaine de kilomètres, prend la direction S.-S.-O. du petit massif de *Sahon* pour reprendre enfin sa direction primitive vers le Sud. Son bassin est peu épanoui, ses tributaires, sauf le *Davo* sur la rive droite, sont de peu d'importance. En aval des rapides s'étendant entre *Fété* et *Tiboto*, le Cavally entre dans son cours inférieur encore marqué de roches et de bancs de sable mais surtout très encaissé. Très sinueux, c'est alors une fort belle rivière offrant les mêmes caractéristiques que la Bandama et la Comoé, avec un lit dont la largeur varie de 150 à 250 mètres, et alimentée de façon intermittente des eaux de quelques arroyos. Ses rives offrent la particularité d'avoir été en grande partie déboisées et d'être occupées par les rizières et les plantations de cacaoyer des villages assez nombreux de chaque côté. A proximité de la mer, peu après le village de *Prolo* le Cavally s'étale largement sur environ trois kilomètres avec trois îles au milieu de son lit. Il se jette à la mer par une estuaire, et son embouchure assez étroite est formée du côté Ouest par une pointe sableuse, du côté Est, à *Bléron*, par une pointe rocheuse. Il est navigable pour les chaloupes jusqu'à *Tiboto* à 70 kilomètres de la côte au moment des crues et seulement

(1) La Sassandra. *Supplément du Bulletin de l'Afrique Française*, novembre 1901. Administrateur G. Thomann.

jusqu'à Taté en temps ordinaire. Ces crues ont lieu en mai et juin puis en septembre et novembre atteignant de treize à quinze mètres.

A la suite des missions Blondiaux et Hostains-d'Ollonne, on supposait que la *Nuon* était un affluent du Cavally. Les reconnaissances faites par l'administrateur Joulia en 1906 et 1908 et par le Lieutenant Laurent permirent de différencier nettement la *Nuon* qui, selon toutes probabilités est le fleuve portant le nom de fleuve *Saint Jean* dont l'embouchure est sur la côte libérienne (1).

Les grands cours d'eau de la Côte d'Ivoire sont donc loin d'avoir atteint leur état d'équilibre. A l'exception de leur cours inférieur, ils sont peu utilisables pour la navigation. Malgré l'ampleur apparente du réseau fluvial sur une carte, la colonie est en somme mal arrosée par suite de la rareté des sources pérennes et par suite aussi de l'intermittence du débit des rivières en rapport intime avec le ruissellement ou mieux avec l'intensité des pluies.

*
* *

Rivières secondaires. — Ces cours d'eau dont les plus importants ont une centaine de kilomètres prennent leur source dans la zone sylvestre.

Ils sont encore moins praticables que les cours d'eau précédemment décrits. Tout juste peut-on signaler comme accessibles aux chaloupes à quelques kilomètres de leur embouchure en lagune la *Bia* qu'il est possible de remonter jusqu'à

(1) Administrateur Joulia. *Deux missions dans le Haut-Cavally (Reconnaissements coloniaux et documents du Comité de l'Afrique Française, année 1909, pages 113 à 125 et 136 à 146).*

Aboisso où commencent les premiers amoncellements rocheux, et le *Boubo* praticable jusqu'à *Ekradon* sur 20 kilomètres environ grâce à des travaux d'entretien constants et onéreux. Les rivières qui débouchent en lagune ont, au surplus, l'inconvénient de présenter à leur embouchure un delta et un arc de cercle de hauts fonds sableux. Extrêmement sinueuses, leurs berges sont inondées une partie de l'année ; ce fait occasionne l'écroulement de la végétation des rives à travers les cours d'eau, et il est fréquent, en les remontant en pirogue, de se trouver en face d'une véritable muraille de lianes et de branches entraînées dans la chute d'un gros arbre. Le lit lui-même, ainsi qu'il nous a été donné de le constater dans le cours moyen du *Yokoboué* ou *Gó* est souvent envahi par une végétation d'arbres semi-aquatiques (*calamus*, *raphia*, etc.). Ces rivières ont deux crues annuelles consécutives aux deux saisons des pluies.

Citons encore l'*Agnéby* qui débouche dans la lagune Ebrié et peut être remontée en pirogue jusqu'à Agboville, mais dont le lit est obstrué d'arbres ; le *San-Pédro*, la *Nono* et la *Dodo* dont l'embouchure n'est jamais ou que très rarement encombrée complètement par les sables. Le *Tabou* qu'il est possible de remonter en baleinière sur une dizaine de kilomètres et la *Niounourou* ont la particularité de serrer le littoral de très près avant de déboucher dans le Golfe de Guinée. Le lit du *Tabou* parallèle à la côte n'est séparé de la mer que par une seule dune sableuse n'ayant guère plus de 50 mètres de large.

Enfin, au N.-O. de la Côte d'Ivoire prennent leur source et coulent sur un parcours assez grand des rivières appartenant au bassin du Niger, ayant de 40 à 60 mètres de large

et un débit assez important : le *Gouahala* ou *Gouala*, navigable pour les pirogues une partie de l'année, le *Bagoué*, le *Bafing*, le *Boulé*.

Testacés

Mollusques marins. — Peu de coquilles sont rejetées par la barre sur le littoral. Les plus fréquentes sont les donax, les porcelaines, les fuseaux, les seiches. Egalement *arca senelis pecten exoticus* LK.

Echinodermes. — Parmi les *échinodermes*, les astéries sont rares et toujours petites. Plus rares encore sont les *échinidies* représentées par le genre *rotula*. Il est très difficile en raison de leur fragilité de s'en procurer intactes. La barre broie la plupart. *Rotula* se rencontre sur toute la Côte Ouest d'Afrique, mais diffère par le nombre de ses dentelures et son corps plus ou moins plat.

Mollusques lagunaires. — L'huitre des palétuviers et *Melania auritamüller* sont excessivement abondants dans toutes les lagunes où se rencontrent aussi *dreissensia*, *corbula*, *cyprea*, *tympatomos fucus*.

Dans un conglomérat coquillier récent recueilli dans la lagune d'Assinie, près d'Eboïnda, la présence de *Melania tuberculata* Müll. est à signaler.

Coquilles fluviatiles. — A remarquer dans la Bandama (Ahouem) la présence de *galatea radiata* (1).

(1) G. Joseph. *Le littoral et les lagunes de la Côte d'Ivoire* (Supplément du Bulletin du Comité de l'Afrique Française. Année 1911).

CHAPITRE IV

I. — OROGRAPHIE

Les influences météoriques, agissantes dans les pays tropicaux au point souvent d'altérer et d'ameublir le terrain « jusqu'à une profondeur telle qu'il devient la plupart du temps impossible d'apercevoir les roches en place » (1), ont avec l'érosion donné ce relief mou et usé qui, sauf au Nord-Ouest, caractérise le sol de la Côte d'Ivoire.

Les mouvements de terrain du Nord-Ouest sont la terminaison vers l'Est du bourrelet montagneux traversant la Guinée, le Sierra-Leone et le Libéria. Au Nord du 7°3 de latitude, ce soulèvement atteint des altitudes dépassant 1.000 mètres, et son point culminant paraît être le Momy (1.500 mètres) sur la rive gauche du Cavally. Il s'épanouit à travers le Toura en massifs, en dômes et en pics atteignant 1.000 mètres et se termine par des groupements de dômes plus ou moins importants au Nord dans la région Touba-Odienné-Boundiali (massif de Mahoudougou entre les vallées de la FéréDougouba et du Bafing, massifs de Dinkélé, du

(1) *Leçons de géographie physique*. A. de Lapparent, page 45.

Napong, etc.), à l'Est, à travers l'Ouorodougou dans le Ngalakadougou et jusque dans la région de Mankono. Ces montagnes d'érosion sont surtout constituées par des granites et des schistes cristallins.

Ailleurs, très fréquents dans la colonie et d'une consti-

Fig. 4. — Côte d'Ivoire. — Carte des grandes lignes du relief.

tution analogue, se rencontrent des dômes isolés, groupés ou soudés. Citons la chaîne de Grabo de direction O.-S.-O.-E.-

N.-E. traversée par la rivière Cavally formée de micaschiste, de pegmatite et d'orthogneiss, la chaîne S.-O.-N.-E. de Béréby dans le cercle du Bas-Cavally, les massifs de Kouta et de Dougako dans le cercle de Lahou, le massif de Kinnta dans le district de Bouna, la ride montagneuse constituant dans ce même district la ligne de partage des eaux de la Volta et de la Comoé. Mais ces accidents sont insignifiants par rapport à ceux du N.-O., leur hauteur de commandement ne dépasse pas 200 à 250 mètres.

La chaîne centrale du Baoulé formée surtout de roches sédimentaires métamorphiques comprend une succession de petits massifs isolés les uns des autres et auxquels il y a lieu de rattacher les massifs du Sia (cercle de l'Ouorodougou), de l'Akoué et du Yaouré près du confluent de la Marahoué et de la Bandama.

La chaîne de Bondoukou, de même formation que la précédente, s'amorce non loin de la rive gauche de la Comoé et comprend, elle aussi, une succession de petits massifs jusqu'à la frontière séparant la Côte d'Ivoire de la Gold-Coast.

Ces deux dernières chaînes ne présentent guère de hauteurs de commandement dépassant 300 mètres.

II. — FORMES DU TERRAIN

Un profil en long, suivant le cours de la Bandama et se prolongeant du Golfe de Guinée vers l'intérieur, donnerait les indications suivantes sur le relief général de la Côte d'Ivoire. A 12 milles au large, les fonds, en face Lahou, passent brusquement de 900 à 200 mètres déterminant l'amorce du continent africain. Au Nord de la lagune, le sol se dresse

Fig. 13. — Vue prise du Tandarabakro (pays Akoué).

Fig. 14. — Ondulations du massif Yaouré.

à une cote variant entre 30 et 80 mètres pour prendre la forme d'un plateau corrodé et affecté par des plissements nombreux. A ce plateau succède, à partir du 6°3 de latitude environ et en s'élevant franchement vers le Nord, une pénéplaine accidentée par des mouvements locaux et par une succession d'ondulations qui seront étudiées plus loin. Le schéma du profil de la mer à Bouaké joint à cette étude, montre, à partir de la lagune, deux grands bourrelets du sol, puis l'accession au plateau africain par une pénéplaine à forte rampe entre les 6°3 et 8° de latitude Nord qui s'adoucit ensuite jusqu'aux limites septentrionales de la colonie. Cette accession est évaluée à un mètre en moyenne par kilomètre entre Abidjan et Bouaké.

Autant la morphologie du terrain est aisée à discerner

Fig. 5. — Profil de la Côte d'Ivoire de la mer à Bouaké.

dans la zone des savanes, autant son étude devient difficile dans la zone sylvestre par suite du défaut d'horizon et de l'importance des terrains de décomposition. Les formes du terrain seront seules étudiées, à l'exception des accidents de l'Ouest constitués par les massifs du Nimba et du Touradou-

gou (1) qui ont été visités et décrits par M. A. Chevalier. Les formes de terrain présentent à la Côte d'Ivoire quatre caractères principaux :

1° Des plateaux ridés avec alternance de collines et de dépressions marécageux dans la partie méridionale de la colonie.

2° Des ondulations plus ou moins larges moutonnant la pénéplaine sur toute son étendue.

3° Des dômes, éminences isolées ou groupées, s'élevant brutalement au-dessus de la plaine du nord et du centre.

4° Des massifs isolés se traduisant dans la pénéplaine par des soulèvements à formes généralement adoucies rappelant l'aspect des collines de Normandie sans en avoir la constitution.

La mollesse des ondulations, l'étendue et l'épaisseur du revêtement de roche décomposée montrent l'influence de l'action chimique et de l'érosion sur le relief de la colonie. L'action du ruissellement dans le travail d'aplanissement du relief est non moins intense là où le sol est imperméable. Malgré la puissance prodigieuse de la végétation dans la zone sylvestre proprement dite, l'humus recouvre le sol d'une couche très faible dont l'absence semble devoir être attribuée à la fois à l'action des termites et au ruissellement. La première se manifeste de façon caractéristique à en juger par le nombre des termitières à forme de champignon

(1) Le Touradougou est un massif très déchiqueté dont les hauteurs émergent au-dessus des vallées en pics et pitons difficilement accessibles, atteignant 800 mètres d'altitude (Lieutenant Ripert, 1909). Le massif du Mont Nimba qui aurait des altitudes de 1.600 à 1.700 mètres est constitué par des schistes reposant sur des gneiss.

(grises) ou ruiniformes (couleur de brique ou grises) qui se rencontrent en forêt et en savane. Mais les chutes d'eau diluviennes contribuent aussi pour une large part à nettoyer le sol des débris végétaux entraînés dans les dépressions des plis de terrain et vers les ruisseaux pour, de là, être transportés par les grandes rivières dans les lagunes ou directement dans la mer.

La vue d'un massif ou d'un dôme donne au voyageur accoutumé à la monotonie du pays l'impression d'un mouvement orographique considérable. Mais, en réalité, et à part l'exception citée plus haut des massifs situés à l'Ouest au-dessus du 7° de latitude Nord, les hauteurs de commandement des accidents du sol dépassent très rarement l'altitude de 250 mètres. L'étude des types de terrain montrera d'ailleurs que le relief de la colonie est très usé et remanié.

Ondulations méridionales. — De la frontière libérienne à Fresco, la Côte Ouest est formée par une succession de hauteurs n'atteignant guère plus de 60 mètres (San-Pédro) et présentant souvent la roche cristalline sous ses divers aspects d'altération (falaise de Sassandra).

La Côte Nord des lagunes est constituée par une ondulation de terrain semblable, mais diffère néanmoins du précédent par l'absence complète de la roche cristalline intacte. Les éminences en bordure des lagunes atteignent jusqu'à 100 mètres. Elles sont l'amorce d'un plateau assez ondulé, caractérisé par une forêt éclaircie et de petites savanes (Adjamé, Dabou, Ahouati dans le Yokoboué).

Le plateau d'Adjamé, large de 6 à 12 kilomètres, surplombe de 90 à 100 mètres au Sud la lagune Ebrié, au Nord la lagune Potou vers laquelle il se termine en une falaise

abrupte d'où la vue s'étend sur un pays bas, se relevant doucement à 30 kilomètres au Nord vers Grand-Alépé.

La latérite, les bancs d'argile, les grès violets à éléments quartzeux variant de la grosseur d'un pois à celle d'un œuf, les grès blancs à éléments fins et colorés de bandes violettes (Aghien) sont les seules roches qu'il soit possible de trouver dans le plissement nord-lagunaire.

Quelques îlots de même formation se rencontrent en lagune. Telle est l'île de Lauzoa, à l'Ouest de la lagune de Lahou, qui présente à ses périphéries deux éminences latéritiques et gréseuses de 30 mètres d'altitude.

Il convient de signaler dans cette première ride côtière d'épaisseur variable (25 à 70 kilomètres), en dehors des éminences acquérant communément la forme de plateau, la présence de synclinaux marécageux étendus, inhabités et couverts d'une inextricable végétation semi-aquatique.

Le revêtement de terrain décomposé et ferrugineux reste très épais dans toute la région forestière. L'examen des tranchées du rail, jusqu'à l'amorce de la savane à Tiémélékro (km. 162), permet de s'en rendre compte. Toutefois, dans certains déblais on devine fort bien la présence de schistes sériciteux ou micacés réduits par l'altération. La roche cristalline apparaît elle-même en certains endroits, à 15 ou 20 kilomètres de la Côte Nord des lagunes (à 20 kilomètres de l'embouchure de la Bandama, à quelques kilomètres en aval d'Alépé dans le lit de la Comoé, à hauteur d'Aboisso dans la rivière Bia). Mais alors que les schistes (sériciteux ou à cassure violacée) se rencontrent de préférence dans les vallées et le lit des rivières (schistes de Brahéri dans la rivière Boubo relevés à 70°) le granite-gneissique perce le

revêtement argileux du sol pour apparaître sous forme de gros blocs ou pour constituer des petits massifs (Goboa à 40 kilomètres au Nord de Lahou) d'une altitude de 70 à 100 mètres au-dessus du niveau de la mer ou encore des bosses de 30 à 50 mètres (Petit Alépé). La direction des affleurements gneissiques comme celle du feuilletage des schistes à sérécite de la Bandama est S.-S.-O. N.-N.-E. 120°. Cet éparpillement des schistes et du granite-gneissique au milieu des terrains de décomposition rend impossible, en l'état actuel des choses, tout essai de synthèse tectonique dans la région forestière.

Les ondulations du nord des lagunes se retrouvent derrière la côte Ouest. La succession des mouvements du sol serait en effet la suivante au Bas-Cavally :

1° de la côte, sur une profondeur de 20 à 25 kilomètres, un plateau ridé de 50 à 60 mètres en moyenne ;

2° une zone de 20 à 25 kilomètres formant un vaste synclinal marécageux ;

3° un plissement de collines aux pentes rudes ;

4° de nombreux dômes prenant l'aspect d'une petite chaîne dans la région de Grabo alignés suivant la direction S.-S.-O.-N.-N.-E.

Les rides de la partie orientale de la basse Côte d'Ivoire sont beaucoup plus accentuées qu'au centre entre la Comoé et la Bandama où le relief est en général assez mou. Le long de la frontière de la Gold-Coast et notamment à l'Est d'Aboisso on rencontre, dans un terrain difficile une succession de collines atteignant jusqu'à 60 et 80 mètres d'altitude.

Aspect de la plaine. — La formation aréneuse de surface

prédomine en place de la formation latéritique et argileuse. Cette vaste plaine, qui occupe une partie de la zone centrale et toute la partie septentrionale de la colonie, est doucement ridée dans la direction 30° N.-E. L'amplitude des rides varie suivant les régions de même que la texture de la roche constitutive. Cette roche est classée parmi les schistes cristallins sous le nom d'orthogneiss (1); elle est considérée comme un granite plus ou moins laminé par des phénomènes de pression. Sa texture change au point qu'elle apparaît tantôt comme un gneiss franc en raison du rubannement typique de ses éléments sériés, tantôt comme un granite tant la confusion des éléments paraît grande à l'œil nu.

Le sol présente en surface un revêtement d'arène sableuse, puis en profondeur, la roche dans ses diverses phases de décomposition. Extrêmement poreux, il absorbe l'humidité atmosphérique. Lorsque les sources manquent, les indigènes creusent des puits et parviennent souvent à trouver la nappe aquifère à des distances assez faibles. Quant au revêtement argileux, graviéreux et ferrugineux, on ne le retrouve plus guère que sur les éminences. Aux abords des massifs et sur les moindres éminences on rencontre enfin soit des blocs ferrugineux en boules ou cubes de 0,50 de diamètre ou de côté jonchant le sol le long d'allées de direction S.-O.-N.-E.-30° et renfermant de gros morceaux de quartz, soit les restes d'un épanchement polissé d'aspect latéritique (2). Cet épanchement pourrait être une coulée « porphyrique » qui aurait couvert le pays en partie et que l'érosion fait peu à

(1) *Etat actuel de nos connaissances sur la géologie de l'Afrique Occidentale*, par Henry Hubert, 1911. E. Larose, éditeur.

(2) Baoulé Sud (Yaouré, Akoué, Kokumbo).

peu disparaître. Il se peut aussi qu'il soit simplement le produit de décomposition des roches du sous-sol. La première hypothèse mériterait d'être vérifiée, car il a déjà été reconnu que les traces d'une coulée d'andésite (roche micro-litique basique) recouvrent le sol de certaines régions du Baoulé (Nzaa).

La roche intacte formant les ondulations de la plaine se présente le plus souvent sous forme de chaos, de boules, d'amoncellements pierreux, de larges dalles, de calottes et enfin de dômes.

Les Dômes. — De constitution généralement granito-gneissique, ils sont les accidents de terrain les plus communs à la Côte d'Ivoire. Facilement discernables en savane où ils s'élèvent au-dessus de la plaine à des hauteurs de commandement ne dépassant guère 150 mètres, ils forment comme des verrues sur les rides régulières du sol. Ils se rencontrent souvent par deux (montagnes de Gboli et de Ouossou dans le Baoulé, dômes du Lato sur la route de Dabakala à Kong), et forment quelquefois un groupement, une petite chaîne, tels sont les dômes des environs de Koroko.

Les dômes sont signalés, en même temps que l'insignifiance du relief d'alentour immédiat, dans les cercles de Bondoukou, Kong, Koroko et d'Odienné où ils prennent l'aspect de massifs, dans le cercle de l'Ouorodougou où ils présentent des masses « d'un kilomètre ou deux de pourtour, de 100 à 200 mètres de haut, qui paraissent surgir du sol dans un immense chaos sans qu'aucun lien apparent avec les mouvements du sol explique leur présence » (1) tels sont le Bahoué (250 mètres), le pic de Niaonlenko (150 mètres),

(1) Lieutenant Ripert.

le Nguéré qui domine le pays Lô, le Kanghirikio (250 mètres). Ils émergent dans le N'Zi-Comoé d'un plateau faiblement ondulé sur une ligne S.-S.-O.-N.-N.-E. (Bouza-Bocca, Obré-suéboua dans la région d'Afféré), dans le Haut-Sassandra (dôme d'Issia), etc.

Petits massifs (types visités : Yaouré, Akoué, Bondoukou). — Ces petits massifs se dressent au milieu de la plaine à une altitude de commandement de 50 à 250 mètres. Ils présentent une succession de hauteurs plutôt boisées au Kokumbo, ayant l'apparence de vergers dans l'Akoué, surtout herbeuses au Nzaa, avec quelques pitons chauves, mais surtout herbeuses et boisées dans le Yaouré. Leur étude offre d'autant plus d'intérêt, au point de vue géographique, que certains font l'objet de recherches minières, et que tous portent les traces de l'exploitation de l'or par les indigènes.

Le faible escarpement des flancs des montagnes, l'adoucissement des faites, la présence en surface de la roche constitutive sous forme de gros blocs épars et souvent altérés sont les indices indéniables de la disparition du relief primitif. Les filons de quartz qui traversent l'épaisse couche de décomposition proviennent sans doute de la désagrégation des filons originels et de leur roche encaissante. Ils se sont reconstitués en filons couchés, lenticulaires, morcelés avec de multiples apophyses ce qui expliquerait la difficulté de retrouver dans le sol les têtes des filons primitifs non touchés par la décomposition.

Le massif de Kokumbo se détache sur la rive gauche de la Bandama un peu au Sud du parallèle de Toumodi. Escarpé vers le Nord, il s'infléchit doucement vers le S.-O. coupé par de petites vallées. Le point culminant, à

Fig. 15. — Le massif Akoué.

Fig. 16. — Le massif de Kokumbo.

500 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, se trouve dans la partie N.-E. du massif. Les schistes métamorphiques qui le constituent avec les diabases et des rhyolites présentent des degrés d'altération différents et se rencontrent jusqu'à la Bandama (Aouadia et Kumikro) qu'ils traversent. Le contact des schistes et des gneiss s'observe sur la rive gauche de la Bandama non loin d'Aouadia.

Au N.-E. du massif, on trouve une série de montagnes de constitution identique parmi lesquelles le Nzaa-Bocca de 60 mètres d'altitude au-dessus de la plaine environnante. La roche encaissante des filons de quartz minéralisés d'or et de pyrite (ce dernier minerai se rencontrant surtout au-dessus du niveau hydrostatique) paraît être constituée par des schistes amphiboliques qui ont donné en surface des roches vertes par altération.

Le massif de l'Akoué forme sur la rive gauche de la Bandama, entre Bocabo au Nord et Tombokro au Sud, une sorte de lentille dont la convexité est à l'Est. Le point culminant du soulèvement paraît être au Tandabakro-Bocca (450 mètres au-dessus du niveau de la mer).

Le massif du Yaouré forme sur la rive droite de la Bandama un arc de cercle dont la concavité est N.-O. Les versants presque à pic sur la plaine à l'Est, à l'Ouest et au Sud sont plus adoucis vers le Nord. Les hautes altitudes sont dans la partie occidentale du massif et ne paraissent pas dépasser celles du Tandabakro.

Dans les parties de ces massifs que nous avons pu visiter, la roche verte (diabase altérée ou quartzite amphibolique) se rencontre avec le quartz à l'exclusion de l'orthogneiss. Mais on retrouve dans ces mouvements de terrain les boules et l'en-

duit ferrugineux peu épais dont il a été question plus haut.

Les indigènes exploitent non seulement l'or alluvionnaire dans les vallées (puits de 1 m. 50 à 3 mètres de fond dans le Yaouré entre Pombo et Bazi), mais aussi et surtout l'or des gîtes de dépôts détritiques et de dépôts lacustres (*Akoué* : Kossou et Nzaa ; *Yaouré* : Angovia, Bopri, Alaou, Tanou, Akou-Yanou et Koronou). La succession des couches dans les puits du placer de Nzaa (*Akoué*) est la suivante :

- 1° Terre végétale.
- 2° Gravier et sable très ferrugineux ;
- 3° Terre aurifère jaunâtre ;
- 3° Terre aurifère blanche ;
- 5° Bed-rock.

Dans la partie méridionale du cercle de Bondoukou, aux environs du village de Koon, s'amorce une chaîne formant une succession de petits massifs que l'on suit constamment par la route d'Akakoumoékrou à Bondoukou. Ils s'allongent dans la direction N.-N.-E. suivant les lignes principales Zanzan-Sikassiko-Assafouni-Tambi d'une part, Sapia-Kos-sindawa-Inzimala de l'autre, avec des hauteurs de commandement n'excédant pas 150 mètres.

Ils sont comme leurs alentours, comme aussi presque tout le N'Zi-Comoé et l'Indénié constitués par des roches sédimentaires métamorphiques (quartzite, schiste rosé, schiste micacé avec des diabases très altérées). Cette dernière roche forme des épanchements tabulaires dont l'un est visible de Bondoukou vers l'Ouest. Le massif de Zanzan au sud de Bondoukou présente une brèche où la roche est formée de galets de diabase, de schiste cristallin et de quartzite dans un ciment siliceux. Cette chaîne disparaît au N.-E., mais les

Fig. 48. — Affleurements d'orthogneiss
(route de Dabakala à Kong).

Cliché Sté d'Anthropologie de Paris

Fig. 47. — Puits aurifères sur le Kokumbo.

roches qui la constituent se retrouvent dans le lit des rivières tributaires de la Volta noire (Zorhola, Coladio, Nimbé) et dans celui de la rivière Binta qui traverse les monts Kinnta formés d'un énorme chaos de roches éruptives granitiques et syénitiques en abondance ainsi que de schistes cristallins. Ce sont ces schistes qui dominent à l'ouest, au centre et au N.-O. du cercle de Bondoukou surtout au Nord de la route de Groumania.

Aux abords des petits massifs se rencontrent parfois des buttes latéritiques affectant dans la région de Korhogo une forme tabulaire allongée qui les font ressembler de loin à de petits fortins.

Si les schistes cristallins couvrent une bonne partie de la colonie, on peut toutefois constater la fréquence des roches sédimentaires métamorphiques qui dominent dans tout l'est et une partie du centre de la colonie. Le tracé sur une carte des travaux aurifères indigènes montrerait assez bien la répartition des terrains de cette nature. On les rencontre dans le Sanwi (cercle d'Assinie), chez les Attiés (cercle de l'Agnéby), dans l'Alangoua où la roche verte est recouverte d'une couche détritique de plusieurs mètres d'épaisseur (cercle de l'Indénié), chez les Ouellés, les Faafoués et les Akoués (cercle du N'Zi-Comoé), le long du N'Zi (cercle du Baoulé), chez les Yaourés (cercle des Gourous).

Nomenclature des roches rencontrées

Calcaires

La seule formation calcaire encore connue est située sur la rive S.-E. de la lagune Aby. Elle comprend des calcaires

bitumeux à fossiles écrasés et minuscules dont l'âge n'a pu être déterminé et des conglomérats coquilliers d'âge récent.

En 1909, nous avons trouvé dans la lagune de Lahou, recouverts d'oxyde ferrugineux, des blocs d'un calcaire gris et compact présentant une décalcification très nette, des traces de fossiles de dimension moyenne et des empreintes de polypiers, ce qui nous a conduit à supposer qu'ils avaient été détachés par les vagues de gros temps de récifs barrières coralligènes (1) devant constituer le substratum du cordon littoral sableux séparant les lagunes de la mer.

En 1912, à Alépé, sur la rive droite du cours inférieur de la Comoé où la roche affleurante est l'orthogneiss, nous avons recueilli des morceaux d'un calcaire gris peu consistant, portant des traces de fossiles, nous n'avons pu connaître la provenance de ces roches assurément transportées là.

Il serait du plus grand intérêt de poursuivre les recherches sur ces formations en raison de la rareté des calcaires

(1) Au sujet de l'existence de formations coralligènes, il est intéressant de reproduire ce que dit Robertson dans ses *Notes on africa*, publiées en 1819, du commerce de graines fossiles pratiqué jadis par les gens du Bas-Cavally. J'emprunte la note suivante à l'appendice du livre de M. le Gouverneur Clozel : *Dix ans à la Côte d'Ivoire*.

« Presque toute la population mâle est employée à faire des chapelets composés de grains d'une substance fossile du fond de la mer qui ressemble au corail, mais qui n'en a pas la couleur. Tous les habitants des contrées environnantes payent fort cher ces chapelets qui passent pour protéger contre les sortilèges. Les plongeurs qui recueillent cette substance se munissent d'un instrument de fer pour creuser la couche de terre qui la recouvre au fond de la mer. Chose curieuse, tous nos renseignements récents se taisent à ce sujet. Il semblerait que depuis 80 ans le souvenir même de cette substance et du commerce auquel elle donnait lieu se soit perdu dans le pays. »

signalés jusqu'à ce jour dans cette partie de la Côte Occidentale d'Afrique.

Sable siliceux et terre de barre (littoral)
Grès très ferrugineux à gros éléments de quartz
Formations diverses

Latérite.

Latérite avec hématite à irisations jaunes trouvée dans les collines du nord de Lahou et ayant donné 64 0/0 de fer à l'analyse.

Bauxite pisolithique commune dans les régions de sources.

Roches sédimentaires métamorphisées

Schistes micacés et schistes à séricite plus ou moins altérés, formant les rives du cours inférieur de la Bandama jusqu'à Tiassalé.

Schistes amphiboliques fréquents dans les massifs étudiés.

Des échantillons de quartzite ont été prélevés à Angovia (Yaouré) et dans les environs de Nzaakro. Des phylades ont été recueillies sur la rive gauche du N'Zi (route de Bouaké à Dabakala).

Les quartzites sont fréquentes dans tous les petits massifs.

Quartzite à amphibole avec tendance à la schistosité des éléments quartzeux (rivière Coladio, cercle de Bondoukou).

Schistes provenant de l'altération des diabases.

Schistes cristallins

Ils sont représentés par l'orthogneiss — appelé aussi dans cette étude : granite pressé. — Antérieure aux roches sédimentaires métamorphisées, c'est la roche la plus répandue dans la colonie.

Roches éruptives anciennes

a) *Acides*. — Ce sont des épanchements ou des intrusions de granite, de pegmatite (Bouaké et Grabo), d'aplite (Nandibo, cours inférieur de la Bandama), dont l'origine est antérieure aux roches sédimentaires métamorphisées.

La syénite à ægyrine avec magnétite légèrement titanifère se rencontre à la surface du sol en gros blocs arrondis comme les orthogneiss (route Sorhobangho-Bouna : Monts Kinnta).

b) *Basiques*. — Nous avons reconnu entre les villages de Saouérékro et de Diamalabo (district de Yamoussoukrou), à proximité du massif Akoué, un filon de diorite affectant en surface la forme de boules semblables aux chaos de schiste cristallin. La roche présente de gros éléments de hornblende dans un feldspath contenant quelques éléments de quartz.

Eléments silicatés des roches

Dans les micaschistes et les pegmatites de la chaîne de Grabo abondent un grenat sans grande valeur (trapézoèdre),

une tourmaline ferro-magnésienne et une tourmaline man-ganésienne (rubellite).

Seismes

M. Henry Hubert a recueilli sur les tremblements de terre en Afrique Occidentale d'intéressants renseignements qu'il a publiés (1). Donnons l'énumération, d'après cet auteur, des mouvements sismiques relevés en Côte d'Ivoire.

Vers 1877, un tremblement de terre assez violent fut ressenti des habitants de la zone occupée entre Bafya (cercle d'Assinie) et Bondoukou. Des toitures furent déplacées, des individus renversés, des murs ébranlés. Le séisme aurait été ressenti sur une aire de 300 kilomètres environ.

Un mouvement du sol a été signalé dans la région de Gregbeu-Baïbou dans le cercle du Haut-Sassandra vers 1889.

En 1908, un tremblement de terre, qui provoqua la chute d'arbres, fut ressenti dans l'Ouest de la Côte d'Ivoire, notamment entre Touba, Man et Danané.

En 1910, un mouvement sismique faible fut signalé à Bingerville.

(1) *La Géographie*, t. XXX, 1914-1915, pp. 359 à 364. Henry Hubert.

CHAPITRE V

LA FAUNE

La faune est extrêmement riche et variée en Côte d'Ivoire. Sa répartition est beaucoup plus fonction du climat que de la nature du sol. A de rares exceptions près, toutes les espèces de la forêt se trouvent dans les savanes septentrionales où, en outre, apparaît une partie de la faune soudanienne. Le lion, le chacal, la grande hyène tachetée, le léporidé, le charognard (vautour), l'ibis rose et noir, le marabout, etc., ont leur habitat au Nord du 8° de latitude de même que le petit éléphant rouge (sama-oulé) à dents courtes.

Pendant toute la période de sécheresse, les galeries forestières, qui indiquent dans le Nord les lits des rivières, sont le refuge de la faune en quête de points d'eau. Elles sont aussi la demeure de prédilection des mouches tsé-tsé qui affectionnent les endroits humides où l'état hygrométrique se maintient au minimum de 70. Il semble qu'en savane certaines espèces vivent en bandes ou en troupes plus nombreux que dans la forêt (éléphants, antilopes, buffles, etc.). Nous nous bornons à donner ci-après une nomenclature des principales espèces de la Côte d'Ivoire.

Mammifères. — 1° *Famille des singes.* — Elle est largement représentée dans la Colonie par :

Le chimpanzé commun dans la région forestière (*Simia*).

Le colobe (*colobus polycomus*) à long poil noir et luisant, à queue blanche et à barbiche blanche. Il atteint plus d'un mètre et près de deux avec sa queue.

Le *colobus fuliginosus* au long poil roux.

Le cynocéphale (*Papio Sphinx*) habite surtout la savane dans les endroits rocheux.

Le capucin ou singe diane (*Cercopithecus Diana*) dont la fourrure épaisse grise et blanche, barrée de rouge sur le dos, est fort recherchée.

Le singe pleureur (*Cercopithecus patus*).

Le singe gris (*Cercopithecus callitrichus*). Il s'apprivoise facilement. Dans les villages de Soko et de Zanzan (cerce de Bondoukou) il vit avec les habitants sans être jamais inquiété.

Le singe vert (*Cercopithecus Rufo-viridis*).

Le singe des palétuviers (*Colobus cristatus*).

Le « pain à cacheter » ainsi appelé parce qu'il a sur le nez une tache blanche (*Cercopithecus stampflii*).

2° **Ordre des carnivores.** — *Famille des Félidés.* — La panthère existe dans toute la colonie jusque sur le littoral, la plus dangereuse serait celle à robe foncée.

Le chat tigre, le chat gris rayé noir.

Le lion sans crinière se tient dans les régions désertiques du Nord, au Lato, au Kinkenné, dans le Sud de Kong, dans la région de Bouna (Monts Kinnta), entre Kong et Bouna, au Nord du cercle de l'Ouorodougou, dans les parties inhabitées au Sud et au Nord du cercle de Kong, dans le massif

du Noholou du cercle d'Odienné. A l'exception d'un spécimen tué près du poste de Bouna et dont nous avons vu la peau café au lait très clair, nous n'avons jamais entendu parler depuis plus de huit ans d'une chasse au lion dans la colonie.

Famille des hyénidés. — La hyène tachetée dont on entend très fréquemment le soir le cri lugubre autour des villages du Nord.

Famille des canidés. — Le chacal en bandes dans les régions désertiques et pierreuses (district de Bouna).

Le blaireau, la fouine, etc.

Famille des mustéridés. — La loutre.

Famille des viverridés. — La genette, la civette, *nandinia binotata* dont la fourrure est fort jolie et qui s'apprivoise très bien.

3^o Ordre des cheiroptères. — La petite chauve-souris insectivore, la roussette frugivore atteignant une grande envergure.

4^o Ordre des rongeurs. — Le léporidé ou lièvre des savanes, diverses variétés d'écureuils, plus connus sous le nom de rats palmistes et des écureuils volants ; l'aulacode ou faux-agouti dont la chair est très appréciée ; quantités de variétés de rats ; un rongeur pourvu de membranes lui permettant de planer d'arbre en arbre (1), deux variétés de porc épic dont l'une atteint 25 et 30 kilos.

5^o Ordre des édentés. — Le pangolin, l'oryctérope.

6^o Ordre des pachydermes. — L'hippopotame fréquent

(1) *Anomalurus pelii* Temm. Il porte des écailles sur la face interne de la queue.

Fig. 19 — Le daman d'arbre (*procavia dorsalis*).

Fig. 20. — Echinidies (genre *Rotula*).

dans tous les cours d'eau de quelque importance et le petit hippopotame du Libéria.

Le phacochère, le cochon de brousse et le cochon domestique à poil noir, noir et blanc ou légèrement fauve.

7^o Ordre des Ruminants. — La biche cochon (Cephalope de Maxwell).

La grande bubale (*bubalis major*) au poil brun roux et aux cornes en forme de lyre.

L'évocère (*hippotragus Koba*).

Le koba (*cobus onctus*) entièrement fauve.

L'élan de Derby (*tanotragus derbyanus*).

L'antilope à taches blanches (*Tragelaphus soriptus*).

La grosse antilope à raies blanches (*Tragelaphus Niger*).

L'antilope bœuf à cornes tordues et une quantité d'autres variétés parmi lesquelles l'antilope des marigots dont la hauteur est de vingt-cinq à trente centimètres (*Ant. spinigera* du genre *Nanotragus*).

Le chevrotain aquatique.

Le buffle (*bubalis Pimulus*) au poil noir très peu fourni est signalé dans toutes les savanes. Ses cornes sont moins développées que celle du grand buffle du centre africain mais aussi rassemblées sur le front par un rouleau cartilagineux.

Un buffle de petite taille et à robe fauve (*bos brachyceros*).

8^o Ordre des Proboscidiens. — Le grand éléphant d'Afrique se trouve dans toute la colonie non loin même du littoral. Le sama-oulé ou petit éléphant rouge fréquente les savanes à arbre de karité du Nord.

9^o Ordre des Sirénidés. — Le lamantin abonde en lagune et aux embouchures des cours d'eau.

10^o Ordre des hyracoides. — Le daman d'arbre (*procavia*

dorsalis) appelé ahua par les indigènes à cause du cri perçant qu'il pousse la nuit sur les arbres.

Reptiles — Parmi les sauriens, le crocodile (1) et le caïman dont il existe plusieurs variétés. Le caméléon, le lézard des murailles, les margouillats (2) (teinte bleue et jaune orange ou brun-vert), le varan semi-aquatique (*varanus niloticus*) seul saurien herbivore et dont la chair est recherchée.

Parmi les chéloniens un certain nombre de variétés de tortues terrestres et de grosses tortues marines dont l'une géante atteignant jusqu'à 1 m. 50 de long sur un mètre de large a la carapace cartilagineuse.

Les ophiidiens sont représentés par de nombreuses espèces dont plusieurs inoffensives : le serpent vert des bananiers, le naja (*naja melanoleuca* le plus fréquent et *spedo hoemachatis* ou naja cracheur), la vipère cornue dangereuse, à tête hideuse mais dont la peau est recouverte de très belles écailles (3), le python royal atteignant 7 et 8 mètres, le serpent noir, le serpent corail, le serpent minute et quantité d'autres spécimens.

Oiseaux. — Nous ne signalerons que quelques variétés parmi les communes.

Dans l'ordre des rapaces l'aigle blanchard, l'aigle pêcheur gris noir et blanc, le Milan (*Milvus Korschum*), le charognard ou vautour (*Neophron Monachus*), le hibou, la chouette.

Dans l'ordre des grimpeurs le touraco vert (*Corythaix*

(1) *Crocodilus niloticus*, *c. cataphractus* à mâchoire plus allongée et *osteolaemus Tetraxis* à tête courte et à nez retroussé.

(2) *Agama colonorum*.

(3) Docteur Strauss. *Voyage de Grand-Lahou à Tabou*, 1903.

persa), le touraco pourpré, le perroquet gris ou vert, deux variétés de toucan.

Parmi les gallinacées, la pintade dont une variété dite pintade huppée, la perdrix à pattes rouges et la perdrix à pattes grises, la poule de rocher, la caille de barbarie.

Dans l'ordre des échassiers le héron (*pyrhnodia purpurea*), quelques aigrettes sur les lagunes (*herodias alba*), la canepetière, le meilleur gibier d'Afrique, la grande outarde qui se trouve en savane atteignant une grande envergure et pesant jusqu'à 10 kilos.

L'ibis rouge et noir dont certaines variétés habitent sur les cimes des fromagers près des villages (cercle des Tagouanas), le marabout, le vanneau armé, le courlis, la bécassine.

Dans l'ordre des colombés le pigeon vert (*Freron nudirostres*) la tourterelle et le pigeon domestique, peut-être importé. Parmi les palmipèdes, la mouette se trouve sur la côte, aux embouchures des grands cours d'eau et en lagune.

Les passereaux forment quantités d'espèces : le martin pêcheur (*halcyon semi-coerula*, *halcyon cyanoleuca*), l'engoulevent, le foliotocole recherché pour ses plumes d'un vert métallique, le tisserand, le mange-mil, le coq de pagode (*centropus senegalensis*), le gendarme (*hyphantornis auri-frus*), la veuve à longue queue formée de deux plumes (*vidua regia penthetria*), le grand corbeau blanc et noir, la bergeronnette, l'oiseau-mouche (*cynniris splendida*) (1).

Invertébrés. — L'embranchement des invertébrés a de très nombreux représentants. Citons parmi les hyménoptères

(1) Voir la liste des oiseaux recueillis ou observés à la Côte d'Ivoire en 1906-1907 et en 1913-1914 par les docteurs Bouet et Millet-Horsin (Extrait de la revue française d'ornithologie, 1916 et 1917).

l'abeille qui existe dans toute la colonie surtout dans la haute côte, quantité de variétés de fourmis depuis la fourmi-cadavre (1) qui dégage une odeur insupportable décelant de loin sa présence jusqu'aux légions de manians envahisseurs (2) et les fourmis rouges des arbres (*g. formia*). Les hémiptères (hydromètre, punaise des bois, etc.), les coléoptères, les orthoptères (sauterelle, grillon, blatte, etc.), les néoroptères (fourmilion, libellule, termite, etc.), les lépidoptères (écaille, piéride, etc.), les diptères et les aptères tous représentés par d'innombrables espèces dont la nomenclature reste à faire. Signalons de nombreuses araignées dont certaines à piqure venimeuse (tarentule), deux scorpions communs l'un brun clair de cinq centimètres, l'autre (3) bleu foncé de quinze à vingt centimètres, des acarïens ; la tique et la chique, et dans la classe des myrapiodes : la iule et plusieurs scolopendres. L'embranchement des vers semble par contre avoir peu de variétés dans la colonie (lombric).

Poissons. — En mer se trouvent les squales, le requin ordinaire, et le requin-marteau qui se tient dans les premiers rouleaux de la barre en quête de détritus, la raie, la limande, la sole, l'anguille, le thon, la daurade, le mullet, une variété de hareng et de maquereau, etc....

Nombre de poissons sont anadromes. Les lagunes et les rivières sont l'habitat d'espèces aussi diverses que différentes de qualité. Parmi les plus communes, signalons le polyne-mus ou capitaine et le brochet qui atteignent parfois une taille et un poids extraordinaires, le machoiron (*Bagrus*,

(1) *Paltothyrens pestilentius*.

(2) *G. anomma*.

(3) *Pandinus imperator*.

groupe des siluridés), une sorte de goujon, le poisson torpille désigné des indigènes par l'onomatopée « poupou-niania ».

Parmi les crustacés, en mer : la langouste, le petit crabe du littoral et un genre tourteau, dans les rivières : la crevette et la langoustine. Dans la classe des lamellibranches : la moule et le donax, le taret et la grosse huitre comestible des palétuviers. Dans la classe des gastéropodes : l'escargot dont une variété est grosse comme le poing (1) ; les indigènes de certaines régions les sèchent, les fument et en font une grande consommation.

La classification scientifique de la faune de la Côte d'Ivoire, notamment celle des invertébrés, présente un champ d'études qui reste complètement à épuiser. Ce dernier embranchement est d'une incroyable richesse particulièrement en hemiptères, coléoptères et lépidoptères dont les espèces encore indéterminées paraissent fort nombreuses.

Animaux domestiques. — La Côte d'Ivoire ne peut compter jusqu'à présent parmi les pays d'élevage de l'Afrique tropicale. Toutefois, le bétail en général est beau, assez robuste, bien adapté au climat et les races qui le représentent pourront être facilement améliorées.

La plupart des régions ont des représentants de la race bovine. La race baoulée est petite, vigoureuse, et les bœufs de consommation sont excellents. Le Lobi, la région de Koroko sont assez riches en bovidés. La race du cercle d'Odienné est saine, bien charpentée ; elle paraît provenir du croisement des bœufs du Fouta-Diallon et des bœufs à

(1) *Achatina variegata*.

bosse du Soudan. Dans l'Ouorodougou, la race est plus forte et plus haute que celle du Baoulé. Il est regrettable que le troupeau bovin de la région, qui comptait plus de 50.000 têtes, ait été très éprouvé, réduit à un dixième, par la terrible épidémie de péri-pneumonie qui se déclara en 1911 dans le Soudan méridional pour se propager en haute Côte d'Ivoire. En raison des soins empressés donnés au bétail par les indigènes de cette région, il est vraisemblable que la race se reconstituera rapidement.

Dans le Nord les indigènes pratiquent la traite. La quantité de lait possible à obtenir d'une vache, même entraînée à la lactation, est naturellement très loin d'atteindre ce que l'on peut obtenir d'une vache laitière d'Europe. Le lait lui-même n'a pas le goût de nos pâturages.

En forêt, les bovidés ont des représentants se rapprochant du type baoulé. Les cornes sont faiblement développées. La robe est généralement blanche ou noire, plus rarement rousse et souvent tachetée. Les troupeaux sont souvent de quelques têtes seulement. Les animaux à demi-sauvages restent sans soin. Ils pâturent dans la brousse et se rassemblent le soir dans les agglomérations. Rarement les bœufs sont consommés. Ils sont des objets d'échange, ils constituent surtout le principal appoint de la dot. Ajoutons que le cheptel d'une grande partie de la zone sylvestre a disparu pendant les opérations de la pacification et que les efforts de l'administration tendent à le reconstituer. Une partie des bœufs consommés dans la colonie sont amenés du Soudan ; ils comprennent principalement des bœufs à bosse et hauts sur pattes, de petits bœufs du Mossi et du Lobi.

Le cheval ne s'acclimate guère que dans la haute côte et

supporte rarement plus de deux hivernages. Son entretien exige de très grands soins. L'élevage est pratiqué cependant par les Pallakas entre Kong et Koroko.

Le mouton se rencontre à peu près dans toutes les régions, mais en assez petit nombre. Les cornes sont peu saillantes. Le poil court est blanc avec des taches noires. Les indigènes ne prennent aucun soin des moutons qui forment une race chétive.

Le cabri, bas sur pattes, au poil marron et noir est extrêmement résistant. On le rencontre presque partout. Il constitue une race prolifique et ne demande aucun soin. La chèvre est susceptible de fournir un lait abondant et de bon goût.

Le porc à poil noir ou roux abonde dans quelques villages où il a été probablement introduit de fraîche date.

Le chien est élevé par certaines peuplades (Guérés du Haut-Cavally, Lobis et Coulangos du cercle de Bondoukou, Sénoufos, etc.) pour la boucherie. Le chien indigène est petit, à poil court et roux. Au Nord se trouve une race plus forte que l'indigène utilise pour la chasse et la garde de ses plantations.

L'âne et le bœuf porteur ne se rencontrent que sur les routes de caravanes de la haute côte empruntées par les colporteurs du Soudan.

Les poulets sont chétifs, les indigènes délaissant absolument leur élevage à l'exception des Sénoufos qui en prennent grand soin en vue de la vente. Il existe dans quelques villages une variété assez belle de canard, des pigeons et dans le Nord des pintades domestiques.

CHAPITRE VI

LA VÉGÉTATION

La distribution de la végétation est si nette que géographiquement elle apparaît comme la division la plus typique en Côte d'Ivoire. Amorcée dès la côte, la zone sylvestre s'étend à plus de 330 kilomètres dans l'intérieur. Sa limite Nord suit sensiblement le 8° de latitude de la frontière de la Gold-Coast à la rivière Comoé. Elle prend ensuite une direction N.-S. avec des alternances de savane sur la rive gauche du N'Zi, s'infléchit jusqu'au Sud de Ouossou dans le triangle formé par le N'Zi et la Bandama, ne s'étendant à ce moment que sur 120 à 160 kilomètres de profondeur. Elle suit alors le cours de la Bandama pour, de la Marahoué son affluent de gauche, longer le parallèle 7°5, remonter vers Vavoua, atteindre la latitude de Man et aboutir enfin à la frontière libérienne un peu au Sud du 8° de latitude Nord, couvrant dans son ensemble 120.000 kilomètres carrés, soit plus du tiers de la superficie totale de la colonie. La puissance extraordinaire et le développement considérable de cette forêt à caractère nettement équatorial, ajoutés aux difficultés d'utilisation des grands cours d'eau qui la traversent,

Fig. 21. — La forêt dense.

Fig. 22. — Savane d'Adjamé.

expliquent les obstacles auxquels se heurtèrent les explorateurs qui, partis du littoral, tentèrent, la plupart sans succès d'ailleurs, de relier celui-ci au Soudan. Par cette forêt, la Côte d'Ivoire a, sur les autres colonies du groupe de l'Afrique Occidentale Française, le privilège de posséder sur son territoire des richesses naturelles innombrables destinées à lui assurer l'avenir économique le plus prospère. Peu à peu les arcanes de la forêt ont été dévoilés. La volonté tenace de l'Européen a eu raison des obstacles qui lui étaient opposés. La voie ferrée l'a d'abord percée de part en part du Sud au Nord, puis des routes larges, de plus en plus nombreuses, dont quelques-unes carrossables ont relié les postes aux stations principales du chemin de fer. L'inventaire scientifique et méthodique de ses richesses ouvre d'année en année de nouvelles ressources au commerce et à l'industrie. Malgré tout, en dehors des voies commerciales qui la traversent, la forêt garde son aspect mystérieux. Elle demeure comme un immense écran à la vision. Elle rebute. Une singulière appréhension saisit lorsqu'on s'engage sous sa voûte. La force de croissance y est prodigieuse. Les cimes des arbres dépassent de beaucoup la hauteur des maisons de Paris à sept étages, atteignant jusqu'à cinquante mètres. Des troncs lisses et droits présentent des circonférences extraordinaires, et l'on se demande comment ces représentants gigantesques de la flore tropicale, dont les racines énormes rampent en palette à ras le sol, peuvent vivre et se tenir en équilibre tiraillés, enlacés, étouffés qu'ils sont par des amas inextricables de grosses lianes. Les grands vents de tornade abattent fréquemment, il est vrai, ces arbres qui, dans leur chute, entraînent avec fracas tout un amas de flore et brisent en

s'écroulant les arbres d'alentour. Les cimes, qui s'étalent au soleil, sont sur leurs branches puissantes l'asile de toute une flore parasite de fougères, d'orchidées, de cryptogames, de toute une végétation qui, faute d'air et de lumière, ne peut se développer sur le sol même. Un espace débroussaillé, une plantation abandonnée deviennent bientôt la proie de la forêt. C'est une course éperdue, une course folle vers la lumière dans laquelle la rapidité de croissance a toujours raison. Ce fait explique l'accaparement des clairières par une végétation arbustive de peu de valeur, à bois spongieux. On s'imaginerait assez que la floraison vient atténuer la monotonie des teintes alors qu'en réalité elle est extrêmement parcimonieuse, peu visible dans les cimes, et que — à part çà et là des tulipiers du Gabon à grosses fleurs rouges — ce sont les tons d'un vert sombre qui dominent à peine roussis au début de la grande sécheresse. C'est parmi les arbres les plus hauts, les plus majestueux — comprenant plus de 350 variétés — que se trouvent les essences exploitées, débitées pour l'exploitation en billes de plusieurs tonnes — sous le nom d'« acajou » (1). Au-dessous de ces essences géantes dont les cimes laissent filtrer un peu de soleil peut vivre une végétation arborescente secondaire de taille encore respectable, s'élevant jusqu'à vingt mètres mais à tronc ou à stipe moins massif. Cette flore domine sur les grands arbres plus rares à proximité de la savane. Là, elle donne à la forêt un aspect plus clairsemé dans ses hauteurs mais plus broussailloux vers le sol où les plantes moins hautes peuvent croître et se

(1) En 1914 il a été exporté de la colonie 42.651 tonnes de bois dont 31.820 du port de Bassam, 5.442 de Lahou-Fresco, 4.303 d'Assinie, 1.087 de Sassandra.

Cliché Minet

Fig. 23. — Aspect de la grande forêt.

Fig. 24. — Une termitière.

développer. Cette flore arbustive secondaire renferme des essences exploitées constituant de vastes peuplements (palmier à huile, *funtumia elastica*, colatier). Dans la région boisée, on est frappé du peu d'humus recouvrant le sol, lequel paraît sur les plateaux et sur les éminences comme lessivé par le ruissellement intense. Cette forêt rebelle à l'incendie est constamment imprégnée d'une humidité chaude qui dégage tour à tour un relent de végétaux en décomposition et des senteurs de lourds parfums. L'atmosphère y est saturée. D'y circuler, on éprouve une oppression étrange, une fatigue de tout l'être, une tension des nerfs due au manque d'horizon, à l'absence d'air libre, au silence, aux difficultés de se mouvoir librement. A chaque pas un nouvel obstacle s'y présente : un arroyo à passer, une zone de potopoto à traverser où l'on enfonce jusqu'au ventre, un rideau de broussailles qu'il faut abattre, un énorme tronc d'arbre qu'il faut franchir, des épines qui arrachent et retiennent, des branches et des lianes qui obligent à se courber.

Il est cependant, au cœur même de la région forestière, des zones déboisées étendues principalement là où les indigènes s'adonnent à la culture du riz rouge. Cette déforestation qu'on observe dans le district de Lakota (pays dida) est surtout typique de la côte jusqu'à la hauteur de Grabo dans le cercle du Bas-Cavally. Alors que les rives du cours inférieur des grands cours d'eau sont couvertes par la forêt dense, celles du Cavally sont peu boisées, très éclaircies, occupées par des rizières et des cacaoyères. Les peuplements de palmier à huile sont moins abondants qu'ailleurs et ne réapparaissent nombreux que dans le district de Béréby.

On a voulu attribuer à l'influence des vents océaniques la

distribution de la végétation en Côte d'Ivoire (1) : « Ce ne sont pas les lignes du relief culminant, a-t-on écrit, qui jouent le principal rôle dans la division géographique du pays ; on doit plutôt considérer leur exposition plus ou moins découverte aux vents pluvieux de l'Atlantique. Ces vents de l'Ouest et du Sud-Ouest, et les plus chargés d'eau circulent dans les couches basses de l'atmosphère ; ils s'arrêtent dans la partie occidentale de la colonie sur les revers extérieurs des marches du plateau africain dont l'écran abrite ainsi le Baoulé et permet la descente des savanes soudaniennes en arrière de la forêt jusqu'à la hauteur de Tiassalé. A l'Est du Baoulé au contraire, la forêt remonte vers le Nord ; c'est que le relief moins accusé dès le voisinage du littoral permet la pénétration des vents atlantiques assez loin dans l'intérieur jusqu'aux collines de Bondoukou ». Mais alors comment, dans ces conditions, expliquer l'anomalie des savanes à proximité de la mer et exposées au plein vent de la mousson du Sud-Ouest ? Comment expliquer la présence des savanes de l'Akapless (cercle d'Assinie), de Moossou (cercle de Bassam), de Bingerville, de Dabou (cercle des Lagunes), du Yokoboué (cercle de Lahou), de la savane à rônier couvrant la presqu'île de la Bandama ? D'autre part les collines lagunaires, à l'Est et au centre, sont aussi élevées que celles de la côte ouest et susceptibles elles aussi d'arrêter les vents atlantiques. On doit plutôt rechercher l'anomalie de la savane du triangle du Baoulé dans la constitution du sol et sans doute résulte-t-elle partiellement du moins d'un déboisement, d'une déforestation.

(1) *Les colonies françaises*, Maxime Petit, tome II, p. 684. Larousse, éd.

Fig. 25. — Savane du Baoulé.

Fig. 26. — Peuplement de palmiers à huile.

Quoi qu'il en soit et malgré son apparente monotonie la savane est extrêmement variée par son aspect et le type de végétation qui y croît. Dans la basse côte, c'est en général la savane avec alternances de petits bois où domine le goyavier, arbuste importé, haut de 4 à 6 mètres et à cime horizontale. Le long de la voie ferrée, au Sud de Dimbokro comme dans la région comprise entre Dimbokro et Toumodi, la savane est une immense plaine piquetée d'innombrables rôniers aux fûts grisâtres. La nature revêt là une rigidité singulière. La grande forêt n'est pas brusquement séparée de la savane par une lisière franche. Elle s'y perd en bois plus ou moins vastes, en galeries forestières sur les rives des cours d'eau. Certaines essences arbustives de la forêt (raphia, palmier nain, sapotacées, palmier à huile) se retrouvent dans les endroits humides jusqu'aux confins septentrionaux de la colonie avec de grands arbres des climats plus secs tel que le caïcedrat. Les boqueteaux, les bois apparaissent sur les plateaux et les éminences latéritiques, mais les flancs des mouvements du sol sont toujours herbeux par suite de la constitution aréneuse ou sableuse du sol peu propice au développement de la végétation arborescente. En savane croissent des herbes de nature différente dont la plus commune est *imperatora cylindrica*. L'indigène s'entend fort bien à reconnaître par la variété des graminées si un terrain est favorable ou non aux cultures. Les accidents rocheux du sol, les dômes granitiques et les petits massifs schisteux où la roche intacte affleure sont accaparés par des herbes clairsemées et par des cypéracées. Les savanes du Nord sont l'habitat de petits arbres isolés, rabougris d'allure ; parmi eux le karité (*butyrum spermum Parkii*) couvre d'immenses

régions. Sur les anciennes plantations ou sur les emplacements des villages abandonnés se rencontrent au Nord du 8° de latitude le baobab, et le fromager si commun dans toute la colonie. Les défrichements sont également la proie d'une graminée épaisse, haute de quatre à cinq mètres, appartenant au genre *andropogon* alors qu'en forêt, avant de laisser place à une flore arborescente de peu de valeur, les défrichements sont souvent la proie d'une plante haute aussi de quatre à cinq mètres, supportant au sommet une large feuille unique et portant à son pied des fruits rouges trilobés renfermant une pulpe violette, très sucrée.

Annuellement, la savane est soumise à l'incendie aux mois de sécheresse. C'est à ce moment qu'elle revêt son aspect le plus monotone. Jusqu'au crépuscule, l'atmosphère s'y maintient lourde, chaude, pénible au point qu'on éprouve une sensation de soulagement infini de traverser l'étroite bande boisée des rives d'un arroyo, d'en respirer la fraîcheur et d'en goûter l'ombrage. La savane est en partie carbonisée ; le sol est couvert de larges plaques de cendres. Il s'en dégage, l'humidité aidant, une odeur âcre de roussi. Les arbres peu élevés sur ces grands espaces mornes, les arbres avec leurs feuilles jaunies ou dorées, rouges ou vertes, avec leurs branches tordues et recroquevillées ont pris sous l'effet de la même calamité périodique l'aspect squelettique d'une multitude de madrépores grisâtres. Seuls, les longs rôniers élèvent droit leur fût rigide et leur chevelure inerte au-dessus de cette terre désolée. L'homme incendie la végétation pour l'aider à revivre. Son œuvre de destruction appelle ici le renouveau. Telle qu'elle se présente à ce moment, cette terre est bien la terre atone, la terre morte, la terre du

Fig. 27. — Plantation de bananiers et de cacaoyers.

Fig. 28. — Chantier d'exploitation de bois d'acajou.

silence accablant. Mais il suffit d'une tornade pour soudainement, en quelques jours, transformer la nature tropicale et lui donner de nouveau sa prodigieuse luxuriance.

Production de la forêt et de la savane. — Sans entrer dans la question économique et de la mise en valeur de la colonie, nous constaterons que les produits tirés de la forêt représentaient, en 1913, près de 55.960 tonnes à l'exportation *par mer*. On trouvera ce tonnage détaillé dans le tableau ci-après :

Produits	Quantités exportées en kilos
Caoutchouc	960.919
Acajou.	42.651.820
Huile de palme.	5.378.014
Amandes de palme	6.166.105
Café	10.613
Fève de cacao	44.660 (1)
Coprah	18.282
Gomme copale	1.599
Noix de cola	672.828
Kapok.	2.725
Karité.	8.847

Nous y avons mentionné le coprah quoique le cocotier soit un arbre importé dans la zone maritime qu'on rencontre en bouquets, en petits peuplements le long du littoral et près des villages lagunaires. La culture en plantations bien aménagées de ce palmier est susceptible de beaux rendements. Nous avons aussi mentionné la fève de cacao. Le cacaoyer

(1) 187 tonnes en 1916.

est également un arbuste d'importation. Les efforts de l'administration tendent à vulgariser peu à peu sa culture rationnelle dans toute la région forestière où l'humidité atmosphérique relative ne s'abaisse pas au-dessous de 70. De beaux résultats ont déjà été obtenus puisque l'exportation des fèves de cacao est passée de 35.576 kilos en 1914 à plus de 100 tonnes en 1915. Signalons que dans les statistiques ci-dessus la noix de cola ne figure que pour l'exportation par mer, mais que ce produit est surtout évacué par les voies terrestres vers le Soudan. La culture du coton, surtout en savane, n'est plus pratiquée seulement pour les besoins locaux. Le coton entre désormais dans les produits exportés où il figurait en 1914 pour 73.436 kilos. La même année le kapok donnait 5.680 kilos et le karité 41.823 kilos.

(1) Et 285 tonnes en 1916.

CHAPITRE VII

RÉPARTITION DE LA POPULATION

D'après les recensements les plus récents, on peut admettre que la population de la Côte d'Ivoire est d'environ 1.530.000 habitants représentant une densité moyenne de 4.7 habitants au kilomètre carré, bien faible si on la compare à celle de la France qui est de 75, mais supérieure à celle de la colonie du Haut-Sénégal-Niger qui est de 2.66 (1) seulement.

La distribution de la population est liée à des causes historiques et géographiques. Les migrations, le grand mouvement agni vers l'Est par exemple, ont donné lieu par le refoulement des aborigènes devant les nouveaux arrivants, à des perturbations ethniques dont il faut tenir grand compte. De même, les séjours des hordes de Samory dans les régions de Bouna et de Kong n'ont pas été sans influencer sur le peuplement de cette partie de la Côte d'Ivoire. Les guerres et les massacres, les razzias d'individus dont ces régions furent le théâtre expliquent en partie la faible densité de leur

(1) *Haut-Sénégal-Niger*, t. I. Delafosse.

population qui ne dépasse pas 1.5 habitant au kilomètre carré. Kong où vivaient il y a vingt-cinq ans 15.000 indigènes n'est plus qu'un village de 3.000 individus, Bouna qui était une ville de 10.000 habitants avant l'arrivée de Saranké Mory en compte à peine 1.000 actuellement (1). De nombreux et gros villages étaient établis aux environs de cette dernière agglomération, mais la région dévastée à plusieurs reprises fut abandonnée à la fin du XIX^e siècle de ses habitants échappés aux massacres, lesquels allèrent trouver refuge sur la rive gauche de la Volta, en Gold-Coast. A présent, jouissant d'une sécurité définitive, ces régions se relèvent de leurs ruines très lentement il est vrai, bénéficiant cependant depuis quelques années du retour au pays d'origine des captifs de la forêt que libéra en grand nombre la pacification de la Côte d'Ivoire.

Mais l'argument géographique a sa valeur dans la distribution de la population. Le contraste frappant de la région comprise entre Dabakala et Kong avec celle environnant Koroko peut expliquer la différence de peuplement qui a sans doute toujours existé entre les deux pays. Le premier est mal arrosé, aréneux, sablonneux, souvent bas et marécageux (Lato, Kinkenné), le second présente un sol plus frais, plus riche en sources et en ruisseaux, plus propice aux cultures.

Le Baoulé, compris dans le vaste triangle formé par la Bandama et son affluent de gauche le N'Zi, est incontestablement la zone favorisée de la colonie au point de vue du peuplement. L'alternance des bois et de la savane, des ter-

(1) *Les Etats de Bouna*, Lieutenant Chaudron, 1903.

rains argileux et poreux, le développement du bassin de la Bandama ont pour beaucoup contribué à l'établissement dans le pays d'une race d'agriculteurs laborieux. Une partie de la population s'adonne à l'orpaillage.

Un fait remarquable est la répugnance qu'ont les indigènes à s'établir dans les vallées. Il ne saurait s'expliquer autrement que par le désir de s'éloigner le plus possible des zones humides qui sont des foyers de malaria et le lieu de prédilection de la mouche tsé-tsé. Les populations se groupent de préférence sur les éminences des rides du terrain et occupent les plateaux. Le sol est souvent imperméable et soumis à un ruissellement intense, d'où la préoccupation pour l'habitant de se soustraire aux inondations et d'éviter le ravinement du lieu où le village doit être construit. On constate que des populations qui se nourrissent beaucoup de poisson vivent fréquemment loin des cours d'eau. Mais les habitants entretiennent sur les rives de ceux-ci des campements provisoires de pêche où ils vont à tour de rôle séjourner quelques jours pour s'approvisionner et faire fumer sur place le produit de la pêche. Certaines agglomérations sont situées à de telles distances des ruisseaux et des points d'eau que les femmes sont obligées en saison sèche d'effectuer journellement 10 à 15 kilomètres pour chercher l'eau nécessaire aux besoins du foyer. Le long des cours d'eau enfin, les villages sont le plus souvent bâtis sur les éminences qui obligent la rivière à changer de direction.

Les indigènes des régions montagneuses ont tendance à s'établir en petits campements sur les crêtes et sur les flancs des hauteurs. Les gens du Toura occupaient jusqu'en ces dernières années des villages en nids d'aigles au sommet de

pics peu accessibles et entretenaient leurs plantations dans la plaine. Il faut évidemment voir aussi dans la nature de leur établissement traditionnel un moyen de défense.

Il arrive qu'une région est désertique sans motif géographique, simplement parce que la légende et la superstition en éloignent l'indigène (cercle de Lahou : zone comprise entre le Nord de la lagune et les tribus Gagoua et Goba) ; mais, dans bien des cas aussi, l'indigène cherche à s'établir en pleine brousse avec la seule préoccupation de se dérober à toute autorité dans un refuge caché, impénétrable dont seul il connaît les moyens d'accès. On a peu de renseignements au sujet des sources précises de recrutement des esclaves que les négriers échangeaient autrefois sur cette partie de la Côte d'Afrique pour les amener en Amérique. Mais il se peut que, pour échapper à la traite, les aborigènes aient abandonné les régions désertiques qui, non loin de la Côte, s'étendent entre Grabo et Pagouéhi, Sassandra et Soubré, le littoral de Lahou et les tribus Goba et Gagba.

Le littoral et les rives des lagunes sont occupés par une population dont la densité moyenne est de 6 à 8 habitants au kilomètre carré. Les indigènes de certains groupements étaient autrefois les écumeurs de la lagune (Ebriés, gens de Tioko dans la lagune de Lahou). De leurs villages établis sur les éminences, ils surveillaient le passage des pirogues et se livraient à leur chasse pour les piller. Toutefois, la pêche et l'exploitation du palmier à huile paraissent avoir été les principales causes d'attraction de la population lagunaire. L'industrie des palmistes et de l'huile de palme explique la présence de plus de 2.000 habitants dans l'île de

Lauzoa (lagune de Lahou) située au milieu de baies nombreuses constituant une immense palmeraie. L'installation des villages sur le littoral semble due autant à la pêche qu'à l'extraction du sel marin qu'avant notre arrivée les indigènes échangeaient dans l'intérieur. Cette dernière industrie est aujourd'hui abandonnée.

Il n'existe aucune grosse agglomération indigène en Côte d'Ivoire. Les plus importantes (Lahou, Koroko, Bondoukou, Kong) ne dépassent pas 3.500 à 4.000 individus. A cela on ne peut trouver pour raisons que la pauvreté du sol qui oblige à la rotation des cultures, l'individualisme d'autrefois et les guerres continuelles qui se livraient de village à village.

La population noire étrangère, troupes non comprises ne dépasse pas 10.000 habitants. La population européenne n'a jamais excédé 1.170 habitants. Elle est répartie dans les grands centres commerciaux et administratifs (Bassam, Abidjan, Bingerville, Bouaké, Dimbokro, Lahou, Aboisso).

Nous donnons ci-après par cercle la population indigène de la colonie et la densité de cette population au kilomètre carré.

Répartition par cercle de la population

Cercle du Baoulé.	225.500
— N'Zi-Comoé	175.047
— Haut-Sassandra . . .	164.631
— Kong	152.100
— Odienné	103.400
— Touba	100.250

Cercle du Ouorodougou . . .	66.000
— Bondoukou . . .	36.000
— Agnéby . . .	50.000
— Tagouanas . . .	47.000
— Bas-Sassandra . . .	31.292
— Bas-Cavally . . .	20.133
— Indénié . . .	16.464
— Assinie . . .	15.946
— Bassam . . .	8.570
	<hr/> 1.532.356

**Densité de la population au kilomètre carré
et par cercle**

Cercle du Baoulé.	10.3
— Lagunes	9.1 (1)
— Haut-Sassandra. . .	8.7
— Touba	7.3
— N'Zi-Comoé . . .	6.8
— Lahou	6.7
— Kong	5.5
— Gouros.	4.4
— Tagouanas	4.3
— Odienné	4.1
— Agnéby	3.5
— Ouorodougou . . .	3.3

Ces chiffres ont été obtenus en retranchant de la superficie des cercles des Lagunes, d'Assinie et de Lahou la surface lagunaire qu'ils comprennent. Nous ne mentionnons pas la densité du cercle de Bassam dont la population indigène est en très grande partie flottante.

Cercle du Haut-Cavally . .	3
— Assinie	2.8
— Bas-Sassandra . .	2.3
— Indénié	1.8
— Bas-Cavally . . .	1.8
— Bondoukou . . .	1.5

/

DEUXIÈME PARTIE

LES HABITANTS

CHAPITRE PREMIER

LES PEUPLES

La population de la Côte d'Ivoire peut être divisée en sept grandes familles ethniques qui, par ordre d'importance, sont les suivantes :

Famille agni-ashanti . . .	408.500	individus
Famille mandé	285.000	—
Famille sénoufo	256.000	—
Famille kroomen	250.000	—
Famille dan-gouro. . . .	178.000	—
Famille koua-koua . . .	106.000	—
Famille voltaïque	38.500	—

Il reste une vingtaine de milliers d'individus comprenant un bon nombre de noirs étrangers à la colonie et de petites peuplades aborigènes sur lesquelles les renseignements manquent encore.

La race noire est la seule représentée par ces familles. L'élément musulman compte à peine 90.000 individus, soit la seizième partie environ de la population qui est animiste dans son ensemble. La plupart des islamisés appartiennent à la famille mandé et une faible partie à la famille sénoufo

et aux Coulangos de la famille voltaïque. Pour rattacher les peuples, les groupes et les tribus en grandes familles, on

Fig. 7. — Répartition des groupements ethniques.

est obligé de tenir compte à la fois de leurs traditions, de leurs migrations, de leurs dialectes, mais ces derniers sont

parfois nombreux chez un même peuple et n'offrent souvent entre eux que peu d'analogies apparentes. C'est en nous basant autant que possible sur les études antérieures traitant de cette question que nous allons examiner sommairement les différents groupements ethniques de la Côte d'Ivoire. Nous étudierons en premier lieu les familles de caractère soudanais (mandé, dan-gouro, sénoufo et voltaïque), ensuite celles originaires de la forêt (agni-ashanti, koua-koua, kroomen).

Famille mandé. — Elle se partage avec les familles sénoufo et voltaïque le territoire septentrional jusqu'aux environs du 8° de latitude, représentée encore un peu plus au Sud par les Ngans du Mango et du Diamala sur la rive droite de la Comoé et par les Diomandés Sokourala au Sud du Bafing dans le cercle de Touba. Au point de vue administratif, les peuples mandés se trouvent répartis dans les cercles de Bondoukou, de Kong, des Tagouanas, d'Odienné, du Ouorodougou et de Touba.

Les Ngans et les Mandés de la région de Bouna viendraient du Dagomba de la colonie du Togo, mais sur le territoire de Bouna se rencontrent aussi des Malinkés de Guinée et des Dioulas venus de l'Ashanti pareillement à ceux de la région de Bondoukou qui s'y sont installés vers le xv^e siècle, après avoir abandonné la ville de Bégho, située dans la colonie britannique voisine, non loin de la frontière de la Côte d'Ivoire. Les Mandés conquérants du Barabo, établis sur la rive gauche de la Comoé (cercle de Bondoukou), sont originaires du Korodougou. Arrivés au début du xix^e siècle, ils ont néanmoins gardé le dialecte agni adopté pendant leur séjour sur la rive droite de la Comoé au contact des gens de

l'Anno. Leur migration vers l'Est fut arrêtée par les Abrons qui se partagèrent avec eux le territoire occupé par les Coulangos qu'ils assujettirent. La région de Kong, habitée par les Sénoufos, fut envahie vers la fin du ^{xvi}^e siècle par les Dioulas de la région de Ségou probablement à la suite de la chute de l'empire de Mali. Ils se répandirent peu à peu et furent plus tard rejoints au Sud par les Dioulas venus du Ouorodougou par le Korodougou ; ceux-ci gagnèrent une influence manifeste parmi les Sénoufos du Guimini et du Diamala. Au Nord-Est du Ouorodougou, au Nord du cercle de Touba, dans le cercle d'Odienné les Malinkés ou Mandingues forment un élément important de la population. Ils semblent être venus dans le pays après la chute de l'empire de Mali vers le début du ^{xvi}^e siècle, puis au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle. Conquérants, en majorité animistes, ils comprennent notamment les Nafanas, les Foulankas du Ouassoulou, les Toroukas. Les Diomandés seraient originaires de la région de Kankan, et les Bakayokos de la région de Tombouctou d'où ils sont venus dans un but de prosélytisme. Le Dioula est essentiellement commerçant. Il n'hésite pas à s'absenter de son village des mois, parfois des années, à parcourir les sentiers et les routes, à séjourner dans des villages étrangers, à s'aventurer dans les régions les moins sûres. Peu brave, l'appétit du gain le conduit, au risque de sa vie, parmi les peuplades peu accueillantes de la forêt. Partout où il passe et particulièrement dans son village, il aime à donner l'illusion d'une aisance qu'il n'a pas ; orgueilleux, il aime à paraître, à dominer, à esbroufer. Ce trait de caractère explique l'ascendant qu'il a pris sur les populations animistes paisibles dont il a pacifiquement envahi le territoire, ascendant

Fig. 29. — Type Dioula.

Fig. 30. — Femme Odienné.

Fig. 31. — L'Almamy de Bondoukou.

accru du prestige qu'il s'est acquis du fait qu'il sait réciter quelques sourates du Coran et quelquefois lire, écrire même un peu d'arabe. Toutefois devant le plus fort, il sait courber l'échine, se faire onctueux dans ses gestes, humble dans ses paroles et sa morgue naturelle contraste singulièrement alors avec cette pleutrerie de circonstance.

Famille dan-gouro. — Son habitat s'étend de la rive droite de la Bandama jusqu'au delà de la frontière libérienne au Sud du 8° de latitude englobant les Touras, les Dans et les Gouros dont le territoire s'étend jusqu'au 6° de latitude Nord. Les individus qui la représentent sont, au point de vue administratif, distribués dans les cercles de Touba, du Haut-Cavally, du Haut-Sassandra, du Ouorodougou et des Gouros. Les peuples dan et gouro, prolongement vers le Sud de la Côte d'Ivoire de la famille mandé avec laquelle ils ont d'incontestables affinités, sont fortement métissés de Mandé du Nord. Ils ont en outre fusionné avec les Baoulés dans les régions voisines de la rive droite de la Bandama et avec les Bétés dans la partie méridionale du pays constituant leur habitat. Comme les Mandés, les Dans et les Gouros se livrent à l'orée de la forêt à la culture du colatier. M. Delafosse a même proposé de les rattacher ethniquement à cette famille parce que « leurs dialectes, malgré la diversité des vocabulaires, se rattachent à la famille des langues mandé » (1).

Les Dans du Nord entretiennent depuis longtemps d'étroites relations avec les Mandés qui les ont asservis. Ils ont pris les habitudes des conquérants, les caractères pro-

(1) Delafosse. *Haut-Sénégal et Niger*, t. 1er, page 297.

pres aux populations du Soudan, un goût très vif des danses et des tam-tam. Bons agriculteurs, ils savent tirer parti des produits de leur sol qu'ils vendent à des prix rémunérateurs sur les marchés qu'ils fréquentent volontiers chez eux ou à la limite de leur pays. Les femmes y apportent de l'huile, des condiments indigènes, effectuant parfois un jour de marche pour gagner quelques sous. Les hommes y apportent du riz et des colas, n'hésitant pas à les remporter si les offres qui leur sont faites ne les satisfont pas. Casaniers et craintifs, il répugnait autrefois aux Dans du Nord de quitter leur pays ; mais le besoin de se procurer des ressources transforme peu à peu leurs habitudes et déjà un certain nombre d'entre eux vont jusqu'à Bamako transporter les charges des Dioulas ou vendre leurs colas ; d'autres descendent à Daloa, Logualé et Duékoué où, aux années d'abondance, ils trouvent à écouler leurs réserves de riz.

Les Dans du Sud sont plus sauvages, plus renfermés, et individualistes comme les gens de la forêt. Ils comptaient au moment de notre occupation parmi les indigènes les plus arriérés de la colonie.

Armés de fusils à pierre, pourvus de poudre de traite, bons tireurs, entraînés à la chasse, les Gouros opposèrent à notre occupation, entre 1907 et 1912, une résistance violente tant par esprit d'indépendance que parce qu'ils se rendaient compte qu'à l'établissement de notre domination devait correspondre la libération d'un nombre considérable de captifs. Dans un rapport sur les opérations militaires en pays gouro, daté du 14 novembre 1912, M. le commandant Noiré écrivait d'eux : « Ils savent attendre l'adversaire pour le tirer à bout portant, et n'hésitent pas à des retours offensifs déno-

tant chez eux beaucoup d'adresse, de sang-froid, de bravoure et une résolution incontestable que nous aurons à utiliser dans l'avenir ». Avant la conquête, les colporteurs dioulas n'osaient s'aventurer chez les Gouros qu'en bande d'une centaine d'individus, et encore payaient-ils souvent de leur vie l'appât du gain qui les attirait dans un pays où la sécurité n'existait pas alors. Ne nourrissant plus l'espoir longtemps caressé que notre occupation aurait un caractère tout provisoire, les Gouros ont renoncé à la lutte, et complètement désarmés se sont soumis. Mais leur obéissance a besoin d'être constamment stimulée. Indifférents à tout, méfiants, ils gardent une tendance à prendre la brousse et à y vivre de ses produits. Notre administration s'efforce patiemment de les grouper en villages, de leur donner le goût du travail pour leur procurer des ressources, le bien-être dont ils manquent et dont ils n'ont pas d'ailleurs encore une notion bien précise.

Famille sénoufo. — Elle constitue la majeure partie de la population des cercles de Kong, des Tagouanas, d'Odienné ; elle se trouve faiblement représentée dans les cercles de l'Ouorodougou et de Bondoukou. D'abord conquis pacifiquement par les Mandés-Dioulas, les Sénoufos ont été plus tard assujettis par ces étrangers. L'élément constitutif des groupes guiamala (5.500 individus), guimini (19.000 individus), tagbana (12.000 individus) du cercle des Tagouanas est sénoufo. Autochtones des régions qu'ils habitent, on trouve ailleurs encore des îlots de plus en plus clairsemés de cette famille tels les Senyas de l'Ouorodougou, les Gorombos, les Lorhos et les Wandaras du cercle de Bondoukou.

Cultivateurs très attachés à la terre, laborieux, doux, craintifs, peu intelligents, obéissants à des chefs puissants,

les Sénoufos ont subi l'invasion mandé sans opposer aucune résistance. Physiquement bien constitués, obligés de travailler beaucoup pour faire rendre un sol souvent ingrat avec un outillage agricole des plus rudimentaires, les Sénoufos sont recherchés par les industriels et les exploitants forestiers à qui ils fournissent une main-d'œuvre appréciée. Ils descendent travailler en forêt et sur la côte où ils constituent de fortes équipes que leurs employeurs doivent relever tous les six mois s'ils veulent utiliser d'une façon constante leurs services, car ces noirs n'aiment pas à rester éloignés trop longtemps de chez eux.

Famille voltaïque. — Elle occupe la région centrale et septentrionale du cercle de Bondoukou. Elle se divise en deux groupes ; l'un de beaucoup le plus important, comprend les Coulangos ou Pakhallas ; le second est formé d'individus très arriérés, les Birifos et les Lobis chez qui notre autorité n'a pu encore s'établir définitivement. C'est d'ailleurs moins la soumission de ce groupement, comprenant quelques milliers d'habitants, qu'il convient d'obtenir que l'abolition d'une coutume assez semblable à la *vendetta*. La moindre discussion dégénère entre les hommes d'une même famille, entre parents en un duel à l'arc avec flèches empoisonnées qui a pour conséquence la saisie des biens du vaincu et le rapt de ses femmes. Physiquement d'une constitution remarquable, Birifos et Lobis ne sont pas vêtus. On raconte que les hommes de certains villages ayant voulu, en ces dernières années, adopter la blouse pakhalla durent renoncer à leur projet pour échapper aux lazzi et aux insultes des femmes qui résolurent de ne pas épouser un homme habillé. Laborieux, les Birifos et les Lobis s'adonnent à l'élevage,

Fig. 32. — Femmes Lobis, district de Bouna.

Fig. 33. — Type de case Coulango.

cultivent le mil, l'igname et préparent le beurre de karité ; mais ils sont exploités par les Dioulas et les Pakhallas qui échangent leurs produits à des conditions dérisoires pour les vendre sur les marchés.

Attachés aux travaux de la terre comme les Sénoufos avec qui ils présentent de nombreuses analogies ethniques, les Coulangos ou Pakhallas forment une population de belle constitution, paisible, douce et pacifique. Les Abrons au Sud et les Mandés sont devenus peu à peu, par la conquête ou par l'invasion pacifique, les maîtres du territoire de leur pays. Les Coulangos, fortement éprouvés par les bandes de Samory, considèrent notre domination comme un bienfait qui les a délivrés de l'oppression abron et mandé. Ils ont fourni pour les travaux de terrassement nécessités par la construction de la voie ferrée une main-d'œuvre très appréciée pour son endurance et son rendement.

Famille agni-ashanti (1). — Elle a pour habitat, en Côte d'Ivoire, le territoire limité à l'Est par la frontière de la Gold-Coast, au Nord par le 8° de latitude, à l'Ouest par la Bandama sauf quelques enclaves (Kodés, Souamlés, etc.) au Sud par le littoral à l'exception des espaces où sont établies les peuplades koua-koua. La famille agni-ashanti est représentée par trois groupes : 1° le groupe *zema* ou *apollonien* établi surtout en territoire anglais occupe la côte Est dans le cercle d'Assinie, et pousse des colonies importantes jusqu'à Grand-Lahou où il forme une agglomération de 600 individus environ ; 2° le groupe *gaman* et *abron* localisé dans la partie méridionale du cercle de Bondoukou ; 3° le groupe *agni*. Ce

(1) Voir *Essai de la langue Agni*. Maurice Delafosse, année 1901.

dernier comprend les populations du cercle d'Assinie en grande partie, du cercle de l'Indénié et du Bini, canton placé au Sud du Barabo sur la rive gauche de la Comoé. Dans le cercle du N'Zi-Comoé, le groupe *agni* englobe les Ouellés, les Agnis du Mango, du Morénou, les Agbas sur les rives du N'Zi lesquels comptent à eux seuls dix-neuf sous-tribus (1), les Ouarébos (Ayaous, Satekanas, Bros, Golis, Kodés), la tribu des Faafoués (Faris, Dranvuas, Pepressous), la tribu des Saafoués (Ahris), les Nzipouris, les Ngbans, les Soundos, les Mbahias, les Atoutous. Quelques tribus voisines des rives de la Bandama, telle que celle des Kodés, sont fortement métissées avec les Gouros.

Le mouvement de migration des éléments de la famille agni-ashanti s'est produit au XVIII^e siècle de l'Est à l'Ouest de la Côte d'Or britannique vers la Côte d'Ivoire.

Les Apolloniens très entreprenants, après au gain, n'hésitaient pas, pour s'adonner à l'exploitation des produits de la forêt ou au commerce, à s'aventurer avant l'établissement de notre autorité dans la région forestière chez les peuplades les plus belliqueuses. Ils se distinguent des autres groupes de la famille agni par leur belle stature, la coloration foncée de la peau, la finesse des attaches de leurs membres. Les Agnis, indépendants et individualistes, ont opposé à notre domination dans le pays une résistance opiniâtre ; des tribus

(1) Linguiras, Satiahiris, Didafoués, Halis, Diapofoués, Assikafoués, Assabous, Ngbans de Taniankro, Pandanfoués, Kongrafoués, Koumassifoués, Dolofofoués, Ngméfoués, Akroufoués, Sahés, Nzohos, Guinas, Guimbos. Les Baoulés répartis dans les cercles du N'Zi-Comoé, du Baoulé et en très petit nombre dans les cercles de l'Agnéhy et de Lahou (rives de la Bandama) comprennent les tribus des Faafoués, les Ngbans, les Attoutous, les Akoués, les Nanafoués.

soumises en apparence se sont révoltées à plusieurs reprises et ce n'est que par leur désarmement qu'il a été possible d'en venir définitivement à bout entre la Comoé et la Bandama. Leur résistance a parfois été très sérieuse, et celle des Ayaous, par exemple, qui tinrent tête pendant plusieurs semaines à 600 tirailleurs, fit écrire au colonel Levasseur « qu'elle commandait le respect ». Beaucoup d'Agnis se livraient et se livrent encore à l'orpaillage (Indénié, Ouellé, Faafoué, Akoué, etc.), mais toute la population de cette famille ethnique est essentiellement agricole.

Etant donnée la densité de la population agni dans les cercles du Baoulé et du N'Zi-Comoé notamment, il est à présager que l'avenir économique de ces régions sera des plus brillants. Soumis à présent, les Agnis ont fourni en ces dernières années d'importants contingents aux troupes noires ; ils se livrent chez eux aux travaux de cultures pour lesquels ils montrent un engouement spécial, et beaucoup vont chercher du travail dans les centres et dans les exploitations européennes.

Famille koua-koua. — On rassemble dans cette famille un certain nombre de peuplades n'ayant aucune affinité ethnique, parlant des dialectes distincts, mais qui ont été refoulées, massées au Nord des lagunes et sur la côte Est devant la poussée des mouvements de migration agni. Elles habitent le Sud du cercle d'Assinie (Akapless), le cercle des Lagunes (Ebriés, Adioukrous, Boubourys, Alladians, Batos, Attiés), le cercle de l'Agnéby (Abbeys, Abidjis, Attiés), le cercle de Lahou (Avikams). Il semble que certaines de ces tribus soient le résultat d'une fusion des Adioukrous avec les

Bétés, et que d'autres doivent être ethniquement rapprochées de la famille agni-ashanti.

Akapless, Batos, Attiés d'Alépé, Adioukrous, Boubourys, Alladians et Avikams sont de taille peu élevée. Assez industriels, ils exploitent les ressources naturelles qui abondent sur les territoires qu'ils peuplent, s'adonnant à la pêche, à la préparation du poisson fumé pour la vente, à la préparation de l'huile et des amandes de palme. Les Attiés au nombre de 65.000, et surtout les Abbeys au nombre de 20.000 sont avec le petit groupe Abidji des peuplades demeurées farouches, sauvages, aimant la vie nomade et l'isolement. Leur mise en main a nécessité pendant la pacification d'énergiques interventions de la force et leur désarmement complet. Tranquilles à présent, mais essayant encore parfois de se soustraire à notre action en allant chercher refuge dans des campements de forêt, ces populations s'adonnent à l'exploitation du palmier à huile et des arbres à latex, à la culture du cacaoyer, et trouvent à s'employer aisément sur les chantiers forestiers nombreux dans le cercle de l'Agnéby.

Les Attiés du Nord sont orpailleurs.

Famille kroomen. — A l'exception de l'enclave avikame de la région de Lahou, elle occupe en Côte d'Ivoire, depuis le littoral, le territoire limité à l'Est par la Bandama, à l'Ouest par la frontière libérienne, au Nord par une ligne tirée du Sud de Tiassalé jusqu'à la Sassandra à hauteur du septième parallèle, et de ce point par une ligne rejoignant la frontière Ouest au parallèle 5°6. Administrativement, la famille kroomen est distribuée dans les cercles de Lahou, du Haut et du Bas-Sassandra, du Haut et du Bas-Cavally. Cette famille se divise en deux groupes importants, celui des

Fig. 34. — Types Ebriés.

Fig. 35. — Femme Attié.

Fig. 3. — Tam-tam Ebrié.

Bétés entre Bandama et Sassandra, celui des Bakoués compris surtout entre Sassandra et Cavally, auquel il y a lieu d'ajouter le groupe Neyau de la région de Sassandra qui n'englobe pas d'ailleurs plus de 9.000 individus.

Il convient de rassembler dans le groupe bété les Didas du cercle de Lahou, les Godiés, les Guibos, les Koudias du cercle du Bas-Sassandra, la majeure partie de la population du cercle du Haut-Sassandra, dont les Schiens. Cultivateurs, peu intelligents, d'un caractère méfiant et fourbe, d'une mentalité primitive, très individualistes, ne voulant admettre aucune autorité, à la fois craintifs et sanguinaires lorsqu'ils croient pouvoir être les plus forts, tels sont les traits susceptibles de caractériser les Bétés.

Les Bakoués, assez disséminés, comprennent dans le cercle du Haut-Cavally les Guérés avec les tribus Ouobés, Niépos et Boos qui comptent parmi les individus les plus primitifs de la Côte d'Ivoire, mais ils ne paraissent pas cependant dépourvus d'intelligence, et évolueront facilement lorsqu'ils auront définitivement admis notre autorité et se seront mis au travail après avoir abandonné la vie de bêtes sauvages qu'ils mènent encore. Les Bakoués du Sud, séparés des précédents par une zone désertique assez vaste entre Patokla et le Nord de Pagouéhi, peuplent le cercle du Bas-Cavally de tribus peu importantes dont les habitants sont disséminés en petits villages de quelques huttes. Ils sont en relations avec les Européens depuis très longtemps; l'évolution qu'ils ont subie à leur contact a fait d'eux un groupement d'indigènes laborieux et intéressants dont on ne peut que déplorer la faible densité. Le Kroomen de la côte, surtout de la région de Béréby, aime à naviguer sur mer; sa vie est à bord des

vapeurs desservant la côte d'Afrique où il s'embauche comme manœuvre. Au village, il apparaît intelligent, assez docile, un peu hâbleur et très individualiste ; au reste moins fainéant qu'on l'a prétendu, âpre au gain même, il s'adonne à la culture du riz pour assurer son alimentation, il exploite pour se procurer des ressources le palmier à huile en vue de la vente au commerce de l'huile et des amandes, et donne, depuis quelques années, une extension tout à fait intéressante à la culture du cacaoyer qu'il sait relativement facile et très rémunératrice.

Influence du milieu sur le caractère des populations. — Il est incontestable que le caractère des populations habitant la grande forêt ou qui en sont originaires diffère du tout au tout de celui des populations de la savane. S'il est vrai que tous les peuples noirs d'Afrique trouvent leurs amusements favoris dans les danses, les chants et les tam-tam, le contraste de leur mentalité respective ressort aussi nettement de la façon dont ils donnent libre cours à leurs distractions. L'homme de la savane marque ses réjouissances d'une gaieté naturelle plus exubérante, plus bruyante et plus franche. Il est sociable, causeur, rieur, et toutes occasions lui sont bonnes pour exercer sa verve et se distraire après les rudes travaux de la terre. L'homme des bois au contraire apparaît méfiant, individualiste de nature et souvent taciturne. Ses danses et ses chants n'ont pas cette expression de sentimentalité si vivement exprimée parfois par les danses et les chants des gens de la savane, et laissent apparaître comme un atavique cachet de bestialité et de barbarie. Le concept des choses ne dépasse pas chez l'homme des bois l'horizon du village, le rideau de la forêt dense. Toujours

Fig. 37. — Kroomen employés au passage de la barre.

Fig. 38. — Tam-tam Adioukrou.

aux écoutes, tel un animal sauvage, il est prêt à se dérober, à se dissimuler, à se jeter dans un fourré au moindre bruit insolite. Sa tendance à vivre isolé dans la brousse vient de la crainte qu'il a de ses semblables et de toutes choses.

Constitution physique. — Etant donnés le nombre des tribus, la diversité de leurs origines, les contacts et le métissage qu'elles ont subis, il est assez difficile de différencier le type propre à chaque famille ethnique. Dans une même famille ethnique, la moyenne de la taille de l'homme varie considérablement suivant les peuples et les groupes. En ce qui concerne par exemple la famille kroo, les Bétés de la région de Daloa sont grands (1 m. 68 à 1 m. 70), élancés, avec les membres assez grêles alors que les Bakoués du Bas-Cavally ont une taille moyenne de 1 m. 63 à 1 m. 65 et qu'ils sont comme les Neyaux du Bas-Sassandra massifs, bien charpentés, d'une musculature parfois extraordinaire. Les opérations de recrutement faites à la fin de l'année 1914, en 1915 et en janvier et décembre 1916 ont fourni d'utiles indications sur la constitution physique des indigènes puisque pour lever 16.000 hommes il en a été examiné au moins 180.000. Les groupes malinké et sénoufo ont fourni de très beaux hommes, à attaches fines, à musculature non massive ; dans le district de Boundiali, la moyenne de la taille a été de 1 m. 70, du périmètre thoracique de 0 m. 89, du poids de 63 kilos. Dans le district d'Odienné, la moyenne de la taille a été de 1 m. 67 du périmètre thoracique de 0,87, du poids de 60 kilos (1). Chez les Gourous — à part les Gagous de la région d'Oumé petits et faibles — la moyenne de la taille a été de 1 m. 65, du périmètre

(1) Rapport de l'Administrateur Le Campion.

thoracique de 0 m. 83 et ces moyennes se sont élevées à 1 m. 67 et 0 m. 85 dans le district de Zuénoula (1). Les individus des peuplades indépendantes (Abbey, Attié, Abidji, etc.), sont de taille peu élevée. Dans le groupe Baoulé, la moyenne de la taille de l'homme oscille entre 1 m. 60 et 1 m. 63. Le Baoulé a le type foncièrement nègre; le nez est épaté, le prognathisme est accusé tandis que chez les autres peuples, il arrive fréquemment de rencontrer le nez large non épaté mais à narines ouvertes, les lèvres peu épaisses, le prognathisme relativement faible. D'une manière générale, on peut avancer que les hommes de petite taille sont, dans la région forestière et du Baoulé, les plus robustes et les mieux découplés. L'homme de la savane de la haute côte est plus svelte, plus élancé, plus résistant que l'homme des bois mal entraîné aux fatigues, et accoutumé à se suffire de peu. C'est ce qui explique que les recrues Schiens du district de Gagnoa (cercle du Haut-Sassandra), sous des dehors de belle constitution, soient incapables de rendre un effort soutenu. On a attribué une autre cause de faiblesse physique, notamment chez les Dans et Guérés du Haut-Cavally, à la coutume de marier les femmes alors qu'elles ne sont âgées que de treize à quatorze ans. On en voit enceintes ou allaitant des enfants et qui n'ont guère plus de cet âge. Il est à remarquer d'autre part que l'homme ne conserve toute sa force que jusque vers la trentaine; ensuite tout en gardant apparente sa constitution physique normale il est moins endurant (2). On a cru voir dans la taille peu élevée des indigènes de certaines parties de la forêt une adaptation de

(1) Rapport du Capitaine Foussat.

(2) Commandant Lemoigne.

l'espèce au milieu comme pour le bétail. Les chiffres donnés plus haut pour les individus de la famille kroomen par exemple contredisent nettement cette opinion.

Au point de vue de la coloration de la peau, il serait téméraire d'établir une règle générale et de dire que les populations de la forêt ont la peau plus claire que celles de la savane, car il est des individus très clairs dans la partie septentrionale de la Côte d'Ivoire que les indigènes appellent *morhoulé*, les gens rouges, de même qu'il est des groupes tels les Schiens et les Zémas dont la coloration est très foncée. A l'ordinaire, la coloration de la peau est d'un marron plus ou moins prononcé.

Les cheveux sont crépus. Le système pileux normal est particulièrement développé chez les individus appartenant à la famille kroomen. Nous n'avons entendu citer qu'une exception de cheveux lisses chez un individu appartenant à la tribu abbey. Dans les tribus koua-koua, kroomen, agni, baoulé, la chevelure aussi bien chez l'homme que chez la femme est habituellement tenue assez courte et rassemblée en petites touffes formant des carrés isolés. En forêt, les hommes et les femmes se rasent fréquemment pour ne laisser subsister qu'une calotte de cheveux ou une touffe au sommet du crâne. La chevelure est l'objet de soins... mais d'une façon trop intermittente. Elle est souvent rasée chez les islamisés et toujours chez les animistes hommes ou femmes — à l'occasion d'un deuil de famille. Les cheveux sont déposés sur la tombe du défunt ou sur le fétiche familial. Toutefois, cette habitude commence à se perdre chez les indigènes vivant depuis longtemps à côté de nous. La femme agni tresse sa chevelure en mèches ou lorsqu'elle est assez

longue la rassemble autour d'un énorme paquet de faux-cheveux le tout soutenu par un foulard. Dans le Nord, la femme adopte la coiffure en cimier bourrée d'un petit matelas avec deux mèches tressées descendant le long des tempes, une mèche descendant au milieu du front ou deux petites mèches tombant sur la nuque ; quelques jeunes gens ont également ce mode de coiffure. Mais la coiffure est souvent une question de mode et varie à l'infini dans une même tribu. Les vieillards et parfois les jeunes gens portent la barbe ; chez les Mandés, les Dioulas, les Malinkés et les Sénoufos elle est fréquemment un mince collier ; chez les Baoulés, les Guérés, les Bakoués, les Neyaux elle est souvent tressée puis nouée. De la moustache ne subsiste quelquefois qu'une petite touffe aux commissures des lèvres, le reste est rasé. Le noir étant priseur, prend sans doute cette précaution pour éviter de s'enduire la base des narines de poudre de tabac.

Tares. — Avant notre établissement dans la colonie, des villages entiers étaient décimés par la variole. La vaccination préserve aujourd'hui la population de ce redoutable fléau. Elle est pratiquée partout, et dès à présent une grande partie des indigènes sont immunisés.

Au cours des opérations de recrutement, les médecins assistant les commissions mobiles ont observé l'extrême fréquence des adénites. Des cas de goitre fréquents ont été relevés dans le district de Touba, un peu partout de la lèpre, et de rares cas de maladie du sommeil. La lèpre qui paraît plus commune en savane qu'à la côte n'est pas tenue par les indigènes pour une maladie contagieuse. Aucune précaution n'est prise par eux pour éviter la promiscuité de

Fig. 39. — Indigène atteint de goundou à la face.

Fig. 40. — Tan Daté, roi des Abrons.

ceux qui en sont atteints. D'après les Dioulas de Bondoukou l'homme contracte cette affection qu'ils appellent « sira oulé » ou maladie rouge lorsqu'il a des rapports avec une femme en état d'impureté. Les gens du Barabo affirment que les enfants ou les petits enfants d'une lépreuse sont prédisposés à cette maladie caractérisée le plus souvent par l'absence d'une ou plusieurs phalanges ou même de la partie d'un membre, ou enfin par des taches sur la peau. Mais l'origine de la lèpre est insoupçonnée de la plupart des indigènes qui y voient une vengeance de la divinité. Le béri-béri, maladie de misère, se remarque le plus souvent dans les régions forestière et côtière et dans les vallées ; il a pour cause l'uniformité et les mauvaises conditions de l'alimentation, le manque de confort et d'hygiène. Mal logés et peu couverts, les indigènes sont sujets aux refroidissements nocturnes surtout pendant l'harmattan ou la saison des pluies. Il en résulte des bronchites, des pneumonies, des entérites dégénérant en dysenteries. Les affections cutanées sont fort communes : gale, herpès, crow-crow, abcès provoqués par la filaire de Médine, éléphantiasis des pieds, des bourses et des seins. Ces affections sont vraisemblablement dues au manque d'eau pendant une partie de l'année et à la nécessité où se trouvent les indigènes d'utiliser l'eau infecte des marigots ou des puits creusés dans le sol à deux ou trois mètres de profondeur.

Il existe chez les indigènes de la Côte d'Ivoire un cas assez fréquemment rencontré de tumeurs des os de la face. Cette affection connue sous le nom de « gounndou » est caractérisée par une double excroissance se développant de chaque côté du nez, sous l'œil, et prenant la forme d'un cône qui croît

jusqu'à faire perdre la vue au malade. Le gounndou, qui serait spécial à la Côte d'Ivoire et au pays ashanti se rencontre principalement dans la vallée du cours inférieur de la Comoé et dans la tribu attié à proximité de celle-ci, c'est-à-dire dans la zone sylvestre de la partie orientale de la colonie. Toutefois, en dehors de cette région, nous avons rencontré ces tumeurs chez un enfant d'une huitaine d'années à Bouaké dans le Baoulé et chez deux individus à Bingerville dans le cercle des Lagunes, à Dimbokro dans le N'Zi-Comoé. En janvier 1913, un médecin canadien, M. le docteur Roy, spécialiste des maladies de la tête et qui s'est beaucoup intéressé au « gounndou » à son passage dans la colonie, a opéré plusieurs cas dans d'excellentes conditions. Ce praticien a détaché les excroissances à l'aide d'un petit maillet en prenant les plus grandes précautions pour éviter d'inquiéter la muqueuse nasale (1). Reste à savoir la cause du gounndou. Reste aussi et surtout à savoir si les tumeurs symétriques ne se développeront pas à nouveau sur les sujets opérés.

Mutilations. — Les peuplades guérés, dans, ouobés, koua-koua, les Gouros, les Kroomen pratiquent la taille des incisives en pointe ; quelquefois les deux premières incisives sont seules taillées de manière à laisser entre elles un espace en V renversé. Les femmes du Birifo, du Lobi et du pays schien et dida s'introduisent dans la lèvre supérieure des rondelles de calèche ou des morceaux de bois. Les femmes sénoufos s'introduisent dans la lèvre inférieure un morceau

(1) M. le Médecin-major Botreau-Roussel, a de 1914 à 1917 opéré avec succès près de cent individus atteints du gounndou.

Fig. 41. — Dioulas de Bondoukou.

Fig. 42. — Chefs Abrons et leur suite.

de quartz de forme allongée et poli ou de petites baguettes de fer ou de bois.

Les femmes des régions soudanaises portent parfois de petites boucles d'oreille en or sur le pourtour du lobe percé de trous.

La circoncision et l'excision ne sont guère pratiquées que dans quelques peuplades du Nord, islamisées ou animistes. La première a lieu tantôt le septième jour de la naissance tantôt vers l'âge de huit ou dix ans. L'excision, non pratiquée par les Dioulas de Bondoukou, l'est au contraire à Sorhobangho, village voisin en partie composé de Huélas : l'opération a lieu cinq mois avant le mariage. Ces pratiques donnent lieu à des fêtes, à des danses et à des cérémonies curieuses.

Presque dans toute la colonie les scarifications et les tatouages très variés suivant les tribus et la mode sont une parure pour les indigènes. Les Dioulas de Bondoukou et d'Odienné s'enorgueillissent cependant de n'avoir aucune marque de cette nature sur le visage ou sur le corps. L'homme réduit ordinairement cette parure au visage, la femme la porte aussi sur le corps : tatouage des femmes agni et koua-koua sur les reins, scarifications et cicatrices rayonnant de l'ombilic des femmes de Kong, etc. Les tatouages les plus communs sont les suivants. Yokoboués du Nord de la lagune de Lahou : quatre lignes parallèles sur les tempes et entre les sourcils ; Avikams, Alladians, Adioukrous : trois points entre les sourcils ou sous les yeux peu à peu remplacés depuis quelques années par le tatouage fanti et agni consistant en une petite croix sur chaque joue remplie de poudre de charbon de bois et de sucs végétaux ; Bétés,

Shiens, Didas, Guérés, Ouobés : cicatrice passant au milieu du front et du nez ; Bakoués : tatouage simple, double ou triple au milieu du front ; Coulangos du district de Bouna : quatre petites coupures aux commissures des lèvres et quelquefois entre les sourcils, également cicatrice en cercle sur chaque joue ; Sénoufos : trois cicatrices plus ou moins longues et profondes sur chaque joue ; Touba : trois cicatrices en relief et très accentuées sur chaque joue.

Anthropophagie. — Les trois seuls groupes anthropophages de la colonie sont les Ouobés, les Guérés et les Dans du cercle du Haut-Cavally et du Sud du cercle de Touba. Voici ce qu'écrivait au sujet de cette coutume barbare, ardemment combattue par notre administration, M. le Chef de bataillon Bordeaux dans un rapport du 23 avril 1912 sur les opérations de pacification du territoire ouobé-guéré de la rive gauche du N'Zo.

« Ces populations ont un caractère commun, l'anthropophagie, dont il faut chercher la cause initiale dans le manque à peu près complet de viande autre que la chair humaine. La chasse à l'homme qui en résulte, entretient une guerre perpétuelle entre cantons et même entre villages et favorise évidemment peu les groupements. On doit dire cependant, à leur décharge, qu'on ne mange que les corps d'ennemis tués ; on ne consomme pas les siens et même on n'abat pas pour manger ; si la chasse, par exemple, produit des prisonniers on ne les saigne pas, mais on les conserve pour les échanger contre des bœufs que le vaincu se procure à grands frais, à Semien ou dans les marchés avoisinants. Quelques détails sont intéressants : la viande humaine ne se mange que bouillie, jamais crue ni rôtie : on la fait

préalablement macérer dans des canaris où les membres alternent par couches avec des piments. Le morceau le plus estimé est le ventre de jeune femme ; les mains sont conservées par le guerrier pour être offertes en cadeau à sa préférée qui, des osselets, fait une parure ; les enfants et les vieillards sont considérés comme non comestibles. » Le Capitaine Laurent, qui a résidé longtemps dans ces régions, affirmait toutefois avoir vu des guerriers de ces tribus débiter leurs camarades de combat tués par nos balles et en emporter les morceaux à coup sûr pour les manger. D'autre part, le tribunal de cercle de Man a connu, en 1915, d'une affaire de cannibalisme dans laquelle plusieurs individus étaient inculpés, et furent reconnus coupables de s'être livrés périodiquement à des festins de chair humaine, choisissant les victimes parmi les enfants de leurs propres familles lorsqu'ils n'avaient pu s'en procurer ailleurs.

CHAPITRE II

ETHNOGRAPHIE DESCRIPTIVE

Le village. — A quelques exceptions près, les villages diffèrent plus d'aspect par le mode d'assemblage des cases que par le type de construction de celles-ci. Tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, les huttes sont plantées pêle-mêle sans aucun souci d'alignement, tantôt les villages s'étendent en longueur, les cases étant bâties le long d'une large avenue (Ebrié, Attié, Dida, Schien). Dans certaines agglomérations, les groupements ou les familles sont séparés en quartier soit par une tapade en nervures de raphia (Brignans de Lahou), soit par un mur d'enceinte en brique sèche (Dioulas). Les cases d'une même famille sont parfois reliées les unes aux autres par un mur bas en terre. En forêt, le village de défense est construit au beau milieu d'un fourré à proximité souvent de la savane, et protégé par une solide palissade de planches bordée quelquefois à l'extérieur d'une rangée d'ananas (Gouros, Schiens). Aux villages Dans, perchés sur des éminences, on accédait par de lourdes portes après avoir gravi un sentier très raide ou même une échelle. Les agglomérations touras (cercle de Touba) sont juchées à des hau-

teurs atteignant 600 mètres autour du sommet des pitons ressemblant « à des pigeonniers ou à d'immense ruches » (1).

En dehors du village proprement dit existe le campement de cultures nécessité par l'éloignement fréquent des plantations du village par suite de la pauvreté du sol obligeant à la rotation des cultures. Nous ne ferons que mentionner le campement de refuge composé de quelques cases perdues en pleine brousse où les indigènes récalcitrants et mécontents aimaient à aller s'installer loin de leur agglomération de façon permanente pour échapper à toute sujétion et à toute autorité.

Signalons enfin un petit village lacustre peu important d'ailleurs à l'Ouest de la lagune Ebrié (Tiaka).

L'habitation. — L'habitation commune dans toute la colonie est la case à mur d'argile et à toiture de chaume. Toutefois la case entièrement en terre est assez fréquente dans les villages de la haute côte.

Dans la zone sylvestre la couverture de la case est généralement faite d'une forte épaisseur de feuilles de palme tressées, mais il n'est pas rare qu'elle soit en feuilles de « bogri » (2) très résistantes et écaillant agréablement la toiture comme de petites ardoises arrondies. En savane, la toiture consiste en paquets d'herbe sèche convenablement rassemblés, en une simple couverture de feuilles de rônier ou bien encore celles-ci forment une première couche protectrice entre la charpente faite de bans et l'épaisseur d'herbe

(1) Capitaine Laurent.

(2) En brignan. En agni : morowa-nia.

sèche. Dans la région de Bouna, les indigènes disposent d'une graminée d'excellente qualité très dure, de belle couleur dont ils font des toitures solides et fort belles. Chez les Pallas entre Kong et Koroko, nous avons vu des cases recouvertes de longues tiges de mil.

Sur le littoral sableux, les parois des cases consistent en nervures de raphia très serrées en raison de la difficulté pour les indigènes de se procurer de la terre argileuse. Mais dans l'intérieur, les parois des habitations sont le plus souvent constituées par un clayonnage sur lequel est appliquée une couche plus ou moins épaisse de terre triturée dans l'eau ou bien uniquement par des boules de terre superposées, et dans la haute côte souvent par des briquettes préalablement séchées au soleil. Les murs sont enduits d'argile rouge ou blanche, et le sol damé est passé fréquemment à la bouse de vache.

En pays agni-baoulé, la case rectangulaire est construite avec une véritable recherche de confortable et même de goût. Dans les cercles d'Assinie et de l'Indénié, elle est parfois couverte de tôles. Les portes sont sculptées ainsi que les volets des fenêtres qui sont toujours petites. La case est fréquemment entourée d'une vérandah avec des piliers de support formant des colonnades spiralées assez originales. L'intérieur de la case est balayé plusieurs fois par jour ainsi que ses abords. La case agni à étage est assez commune dans l'Est de la Colonie ; on la trouve jusque dans la région du Barabo dans le Bondoukou.

Les peuples agni-ashanti, koua-koua et mandé ont substitué dans beaucoup d'agglomérations le lit à la natte, du moins les hommes. Ce lit est un cadre de bois sur lequel sont

posées de longues et flexibles nervures de raphia. Le matelas de kapok, de coton ou de paille est de plus en plus adopté et la moustiquaire a fait son apparition dans les chambres à coucher de certains notables. L'habitation est souvent ornée extérieurement sur les murs de dessins représentant des animaux ou des formes géométriques (rosaces, triangles, arcs de cercle) peints en rouge, en bleu, en noir ou en blanc. Des bas-reliefs décorent les murs et dénotent chez ces peuplades un sens artistique réel quoique extrêmement primitif.

L'habitation chez les peuples de la famille koua-koua ressemble à l'habitation agni-ashanti, mais elle est en général moins soignée, moins bien entretenue et parfois minable (Abbeys).

Nous signalerons un type de case assez curieux en usage chez les Abidjis du cercle des Lagunes, dans certains villages du Sud du Baoulé et que nous avons rencontré dans une partie du pays dida (cercle de Lahou) (1). Elle présente une cour centrale ayant un diamètre variant de un à dix mètres et davantage, entourée d'une vérandah au sol légèrement surhaussé, bien damé et servant d'abri aux femmes pour faire leur cuisine, puis d'une série de petites loges également surhaussées et qui sont les chambres de chaque membre de la famille. Deux ou trois portes ouvrent sur l'extérieur. Au centre de la cour se trouve parfois un fétiche. Dans cette cour le bétail est parqué le soir tandis que la volaille se groupe sur la toiture de chaume. Ce genre d'habitation dont la disposition est à coup sûr inspirée par le souci de se

(1) Ce type de case est également connu au Nord d'Agboville et sur les bords de la Bâ (région d'Assikasso).

défendre contre les hommes et les fauves est remarquable par le nombre d'individus qu'il peut abriter. De petits hangars placés à l'extérieur sont la réserve du bois, les salles de bain et les communs. Le même type de construction à petits compartiments existe en pays attié, mais à forme carrée et avec des portes à chaque angle.

La case est petite, basse, rectangulaire chez les Bétés et les Schiens ouverte d'une porte du côté de la brousse et d'une autre sur l'avenue traversant le village de direction Nord-Sud. On observe fréquemment sur les murs des habitations lagunaires, du bord de la mer ou des rives des cours d'eau importants, des dessins représentant des chaloupes ou de grands vapeurs.

Dans le cercle du Bas-Cavally, habitat de différentes petites tribus kroomen, la case est remarquable de confortable et d'entretien. Sur la côte comme dans l'intérieur, c'est une haute et vaste hutte ronde atteignant dix mètres de diamètre, aux parois faites de planches de parasolier ou d'autre bois tendre bien taillées, d'égale largeur, convenablement jointes quelquefois crépies, et soutenues latéralement par des branches flexibles, verticalement par des piquets bien droits. Aérée de plusieurs portes de hauteur suffisante, parfois de petites fenêtres, recouverte d'une toiture de feuille de palme en forme de cône et se terminant en chapeau par un rebord de 0,40 à 0,50 centimètres, la case Kroo est intérieurement plafonnée à la base de la toiture en sorte que sa partie supérieure forme un grenier — la réserve de riz — auquel, à l'intérieur, on accède par une échelle. La femme kroo cohabite avec son mari et fait sa cuisine dans l'habitation même noircie par la fumée du foyer. Un coin de la case lui est

Fig. 43. — La mosquée de Bouna.

Fig. 44. — Vue de Bondoukou.

Fig. 45. — Le poste de Bouna.

réservé. Les ustensiles du ménage suspendus à la muraille dans un alignement parfait reluisent de propreté.

Sur la rive gauche du Cavally les quelques villages à cases rectangulaires que l'on rencontre sont celles de Libériens « civilisés » ayant émigré en territoire français.

Une disposition commune des cases de la cour familiale en pays agni et koua-koua est celle de deux cases rectangulaires perpendiculaires à une troisième et s'appuyant à une tapade les entourant. A la porte de celle-ci sont suspendus divers objets protecteurs des habitants.

Chez les peuples de la famille voltaïque, la case est habituellement ronde à parois peintes de noir ou de rouge. La case Pakhalla de la région de Bouna est propre, spacieuse ; la toiture ne repose pas directement sur le mur mais sur des blocs de terre ou de pierre destinés à l'isoler des termites. Des ouvertures de dix centimètres de diamètre sont percées dans les murailles et servent autant à l'aération qu'à voir ce qui se passe à l'extérieur. Ces cases sont parfois reliées entre elles par un mur d'enceinte de faible hauteur.

La sokala birifo est entièrement en terre, les murs bas sont crénelés. On accède aux terrasses par une échelle faite d'un tronc d'arbre à encoches.

En pays mandé, tous les types de case sont représentés : la petite hutte, la grande case ronde, et la case à terrasse. Chez les Sénoufos on rencontre des villages où, seule l'habitation du chef est à terrasse et domine toutes les habitations cylindriques à couverture conique de l'agglomération. Les cases dioulas (Kong, Bondoukou, Sandiévi, etc.) sont entièrement en terre. La terrasse est faite de stipes de *phoenix spinosa* (dattier nain), de bans couverts de feuilles de rônier

et de terre formant argamasse. Les murs percés de fenêtres minuscules sont crénelés, et les portes vont en s'élargissant vers la base. Ces habitations sont extrêmement chaudes et souvent malpropres. Il est des villages mandés où la seule habitation en brique sèche est la mosquée. Dans une même agglomération du Barabo, nous avons pu noter tous les types de case : ronde et rectangulaire à couverture de paille, et carrée à terrasse.

Le vêtement. — Il est réduit dans la plupart des groupements à sa plus simple expression. L'enfant jusqu'à sept ou huit ans ne ruine pas sa famille pour son habillement. Il va nu. Dans les agglomérations côtières, dans les villages voisins des centres commerciaux et chez les Agnis de l'est on trouve une tendance des habitants à se couvrir de pagnes d'importation. Les Ebriés des environs de Bingerville, qui en portaient rarement il y a huit ans, en ont presque tous à présent. Mais en règle générale, le costume de l'homme consiste en un morceau d'étoffe passant entre les jambes et autour des reins, celui de la femme en un morceau d'étoffe ou de pagne raphia passant entre les jambes et soutenu par une ceinture de perles ou une simple cordelette. Le morceau d'étoffe est chez nombre de peuplades remplacé par quelques feuilles (Birifo, Sénoufo, etc.). Toutefois dans beaucoup de groupements, au village, les hommes portent à la façon d'une toge, souvent d'un peplum, un pagne de cotonnade tissé dans le pays ou acheté à des colporteurs ou encore un pagne d'importation. La femme se vêt d'un pagne serré soit autour des reins, soit autour de la poitrine et quelquefois, en sus, d'un pagne lui couvrant les épaules. Les Coulangos portent une sorte de caleçon couvrant la nudité et qui a la particularité

d'être frangé comme un chasse-mouches. Les hommes des petites tribus kroomen du Bas-Cavally et du Bas-Sassandra ont le torse protégé par un tricot; ils portent le pagne enroulé à la ceinture et couvrant les jambes.

Les peuples de la haute côte sont en général davantage vêtus peut-être à cause de la température parfois très fraîche de cette région. Nombreuses sont les tribus appartenant aux familles sénoufo, voltaïque et mandé où le vêtement de l'homme est une blouse de cotonnade largement échancrée sur la poitrine et sur le dos et coupée soit à la hauteur des genoux, soit à mi-jambes. Les populations islamisées sont les mieux vêtues. L'homme s'habille d'un pantalon très flottant serré au-dessus des chevilles ou d'un pantalon serré le long des jambes; il se couvre d'un boubou généralement bleu ou blanc ou d'une blouse de même couleur; il porte soit la toque, soit le bonnet, soit la petite chéchia. Les femmes âgées sont vêtues du boubou; les jeunes femmes ont le pagne serré autour des reins, souvent un autre pagne ainsi qu'un long voile posé sur la tête couvre les épaules et la poitrine.

Parures. — A l'occasion de fêtes, les populations animistes se peignent le visage et le torse de différentes couleurs, particulièrement de la sève blanche de certaines sapotacées. Cependant il ne faut pas confondre ces ornements avec les médicaments végétaux que les indigènes s'appliquent sur le corps et la figure.

Un peu partout, en forêt comme en savane, la parure ordinaire consiste en filières de perles suspendues à une mèche de cheveux, nouées autour des poignets, des bras ou des jambes ou portées en collier autour du cou. Chez les Koua-Koua, les Baoulé et les Agni-Ashanti se rencontre fréquem-

ment la perle d'Agri vraie ou fausse, bleue à reflet verdâtre, cylindrique, de trois ou quatre centimètres de long et d'un demi-centimètre de diamètre. Son origine vénitienne ou égyptienne est fort discutée. Les chevilles supportent parfois de gros bracelets de bronze ou de petits bracelets de fer à nombreuses encoches contenant chacune une bille qui tinte à la marche. Les Kroomen ont fréquemment le poignet encerclé d'un cylindre d'ivoire. En pays agni, baoulé et koua-koua, signalons encore des peignes d'ivoire et de bois sculptés, des bijoux d'or, des pépites. Le métal précieux est pesé avec des poids locaux la plupart en cuivre et représentant les choses les plus diverses (animaux, fruits, objets, etc). L'unité de poids est le « takou », graine rouge et noire de la liane *abrus pectoratus* qui correspond à cinquante centimes d'or.

Dans le Nord de la colonie, chez les Mandés principalement, les bijoux sont confectionnés avec notre monnaie divisionnaire d'argent : gros bracelets plus ou moins travaillés, chaînes, lourdes bagues portées au pouce de la main ou aux doigts de pied, épingles à cheveux, anneaux d'oreille. Les gris-gris ou sachets de cuir, les filières de perles, l'agate et l'ambre entrent également dans la parure de ces populations. Chez les peuplades les plus primitives la parure est réduite à des bracelets de cuir, de fibres ou de fer spiralé (Birifo, Lobi). En pays mandé, les femmes se bleuissent les paupières à la galène et se peignent souvent les ongles de rouge.

Armes. — Presque toutes les tribus étaient jusqu'à l'achèvement de la pacification amplement pourvues du long fusil de traite à silex. C'était l'arme de chasse et de défense par excellence. Le désarmement d'une grande partie de la colonie

à partir de l'année 1909, et l'interdiction d'importer les fusils de traite à pierre ou à piston font que les indigènes reviennent de plus en plus à l'usage des pièges pour la chasse. Ils excellent d'ailleurs à en confectionner des modèles les plus variés. La flèche et la lance ne sont employées que par quelques peuplades habitant entre Bandama et Cavally, par les Pakallas de la région de Koroko et par les Lobis et Birifos du Nord-Est. La matchette, long couteau à manche court, est en usage partout.

Alimentation. — La nourriture est surtout végétarienne. L'indigène est grand amateur de viande ; il s'en gave littéralement pendant plusieurs jours lorsqu'un chasseur du village a eu la bonne fortune d'abattre un éléphant ou un hippopotame, mais il s'accommode exclusivement de légumes tant que les aléas de la chasse l'y obligent. Aucun gibier ne répugne à son goût, la chair avancée d'animaux trouvés morts dans la brousse ou du bétail mort de maladie est consommée dans plusieurs tribus. Il est cependant quelques animaux, différents suivant les familles et les peuplades, que la tradition empêche de consommer.

Le poisson fumé est très recherché des gens du Baoulé et de la forêt. Dans le Nord, on trouve sur les marchés du poisson sec apporté des rives du Niger par les colporteurs soudanais. Dans quelques régions l'escargot abonde (Indénié, Dida). Il est récolté, fumé, enfilé dans une cordelette de raphia et donne lieu à un certain commerce (1).

Les aliments sont généralement bouillis. La banane et les épis de maïs sont cependant parfois simplement grillés.

(1) Dans quelques régions (Bondoukou) certaines variétés de chenille entrent dans la nourriture des indigènes qui les font sécher.

Une fois bouillis, les légumes sont pétris dans un mortier et présentés sous forme de boule. La sauce, dans laquelle baigne, le cas échéant, de la viande ou du poisson, est présentée sur un plat spécial. Elle se compose, suivant les régions, d'huile de palme, d'arachides pilées, de graisse de karité, de graisses oléagineuses, de petites tomates, de jeunes feuilles de fromager, de baobab, d'oseille sauvage, de soumboula, de gombo et de divers autres condiments de brousse. Elle est toujours fortement pimentée. Le fond de la nourriture des habitants de la forêt est constitué surtout par la grande banane-légume dite banane-cochon ou par du manioc. L'igname, le riz, le maïs et le mil sont les légumes de consommation courante des habitants du centre et du Nord de la colonie avec l'arachide, la patate, les haricots. Le champignon entre partout aussi dans la nourriture. Parmi les fruits goûtés des indigènes, signalons l'ananas, l'orange verte, le citron, la papaye, la noix de cola et quantité de fruits de brousse. Comme boisson en dehors de l'eau, l'indigène extrait des palmiers le vin de palme ou bangui, fabrique de l'hydromel et au Nord du *dolo* en faisant fermenter le maïs ou le mil. Il arrive pendant les années de mauvaises récoltes que, dans plusieurs régions, les noirs soient contraints à se nourrir en bonne partie de plantes et de racines de la forêt. Les indigènes ne sont peut-être pas à proprement parler géophages comme on l'a prétendu. A peu près partout les femmes seules mâchent des boules d'argile blanche principalement au cours de leur grossesse et cette manie semble être une perversion de l'appétit, un cas de *pica*.

Industrie. — L'industrie indigène est des plus pauvres. Autrefois, le long du littoral, il existait des campements où

les indigènes s'adonnaient à l'extraction du sel marin pour l'échanger dans l'intérieur. L'importation à bon compte de ce produit a fait disparaître cette exploitation. Sur la côte et les rives lagunaires, l'indigène s'occupe de la pêche et de la préparation du poisson fumé objet d'un important commerce. La pêche en mer se fait à la ligne de fond et à la seine. L'indigène s'en va à la recherche du poisson dans de grosses pirogues en forme de baleinières taillées dans un tronc d'arbre ou bien dans des pirogues minuscules où seul un homme peut prendre place. Des pêcheurs de quelques villages côtiers émigrent une partie de l'année pour continuer leur exploitation en des parages plus poissonneux ; c'est ainsi que, chaque année, environ soixante Alladians de la région de Jackville passaient autrefois (1) quelques mois à Lahou, et y continuaient leur industrie. Mais la pêche en mer est de plus en plus pratiquée sur la côte Ouest par de petites colonies de Fantis.

En lagune, la pêcherie est faite de grands barrages en labyrinthe fabriqués avec des nervures de feuilles de raphia, mais la pêche s'y fait aussi au filet et à l'hameçon. Dans les fleuves et les rivières, le noir pose des barrages le long des rives, suspend des hameçons à une liane barrant le cours d'eau, emploie des nasses et plus communément prend le poisson avec des végétaux toxiques.

La région Nord-lagunaire est la zone de prédilection du palmier à huile dont l'exploitation partielle occupe un grand nombre de bras. L'indigène fait l'huile de palme pour l'exportation suivant le procédé local de préparation de ce pro-

(1) Encore en 1908 et 1909.

duit pour la nourriture où il entre en abondance, c'est-à-dire avec des moyens extrêmement rudimentaires. L'huile contient de ce fait beaucoup d'impuretés qui la font déprécier sur les marchés d'Europe. Les Kroomen du Bas-Cavally utilisent un pressoir à huile curieux et même intelligemment compris. Les fruits de palme une fois bouillis sont mis dans un long panier de raphia fermé à ses deux extrémités et fixé à un cadre ; à l'aide d'un long manche de bois placé entre les lianes le soutenant à sa partie supérieure il est possible de faire subir à ce panier un allongement et une torsion qui compriment les fruits. L'huile se dégage de la pulpe par toutes les mailles du panier. L'installation, depuis quelques années, d'usines européennes pour l'extraction directe de l'huile des fruits a permis d'obtenir un produit très pur. La multiplication de ces usines réduira peu à peu le rôle de l'indigène à celui de récolteur. Celui-ci ne sera pas atteint de ce fait dans ses ressources. Au contraire, pour le plus grand bien du développement économique de la colonie, il pourra exploiter les immenses palmeraies couvrant le pays que le manque de main-d'œuvre a obligé de délaisser jusqu'à présent en grande partie. Ajoutons qu'aux femmes est réservé le concassage des graines de palme dont les amandes sont exportées chaque année par milliers de tonnes. (1)

L'industrie du *tissage* est inconnue de beaucoup de tribus de la forêt, des Dans, des Touras, Ouobés, Guérés et Bétés par exemple qui sont obligés d'acheter aux colporteurs le peu d'étoffe nécessaire à leurs besoins. Les Birifos et les Lobis

(1) L'introduction dans le pays de concasseurs mécaniques augmente beaucoup la production des amandes depuis quelques années, près de 8.000 tonnes ont été exportées en 1916.

ignorent le vêtement ce qui leur permet naturellement de se passer de cette industrie. En forêt, le vêtement sommaire destiné à cacher la nudité, le pagne et la couverture sont souvent faits d'une écorce bouillie et martelée d'un arbre appelé « godai » en brignan et « bofouin » en agni. Dans l'arrière-pays de Lahou, les femmes tissent sans métier de beaux pagnes de raphia très solides et très souples, teints en marron, noir et rouge-brique. A peu près dans toute la Côte d'Ivoire on rencontre des tisserands, mais c'est au Baoulé et dans la haute côte, où le cotonnier est cultivé sur d'assez grandes étendues, que les industries de la filature (réservée aux femmes), de la teinture et du tissage sont les plus développées. Avec le fil d'importation les Mandés et les Coulangos confectionnent des pagnes et des voiles à colorations variées.

Les *forgerons* que l'on rencontre un peu partout extraient le fer de la latérite et fabriquent surtout des outils agricoles, des fers de lance ou de flèche, des haches, des couteaux. A eux revenait on outre dans le Nord-Ouest la fabrication de la monnaie du pays, du *sombé*, tige de fer aplatie, représentant une valeur de cinq à dix centimes et retiré de la circulation depuis quelque temps. Les sculpteurs sur bois, les fabricants de pirogues, de chaises, de portes, de tam-tam, de statuettes, de cuillers, de mortiers se rencontrent partout. La poterie est fabriquée par les femmes, parfois non sans un certain goût artistique (Akoué, Attié).

Les *bijoutiers* fabriquent dans les régions d'orpailleurs des épingles de cheveux, des masques et des plaquettes d'or ; dans la haute côte ils s'adonnent surtout au travail de l'argent. En pays mandé, on rencontre quelques brodeurs, des

savetiers, des indigènes travaillant le cuir. L'industrie des nattes et de la *vannerie* est répandue dans toutes les régions.

Nos écoles professionnelles et les colonies anglaises voisines fournissent à la colonie un certain nombre de *charpentiers*, d'*ajusteurs*, de *mécaniciens* et de *maçons*.

L'or n'a été exploité jusqu'à présent par les indigènes que dans l'Est et le centre de la Côte d'Ivoire, dans les cercles d'Assinie, de l'Indénié, en pays attié (cercle de l'Agnéby), dans le cercle du N'Zi-Comoé (Akoués, Faafoués des bords de la Bandama), dans le cercle des Gouros (Yaouré), dans le cercle du Baoulé au voisinage du N'Zi et dans le cercle de Bondoukou jusqu'à la latitude 7°5. Nous reproduisons ci-après une communication que nous avons faite sur cette question à la Société d'anthropologie de Paris (1).

Exploitation indigène de l'or. — Les travaux effectués par les indigènes de la Côte d'Ivoire pour exploiter l'or soit des filons, soit des gîtes alluvionnaires, ont été jusqu'à présent les seuls guides de la prospection européenne. Cela se conçoit aisément dans une colonie où les investigations géologiques et minières sont rendues très difficiles tant à cause de la forêt dense qui y couvre une superficie de plus de 120.000 kilomètres carrés que par suite de l'épais manteau latéritique ou aréneux qui dissimule en partie les affleurements de roches dans un relief très usé et remanié.

L'exploitation de l'or de la Côte d'Ivoire remonte à une époque déjà lointaine : les Faafoués du Baoulé auraient commencé l'exploitation du Kokumbo Bocca (2) il y a 150 ans. L'or a été recherché dans les terrains schisteux lardés de

(1) Extraits des *Bulletins et Mémoires*, Séance du 15 mai 1916.

(2) Bocca signifie « montagne » en langue agni.

filons de quartz (Baoulé) et dans les placers formés de produits détritiques de décomposition schisteuse (Sanwi, Yaouré, Akoué, Indénié, Baoulé). Les régions où l'activité des mineurs indigènes s'est portée sont, sur des étendues parfois assez considérables, transformées en de véritables écumoires et rien n'est dangereux comme de les parcourir, une mince épaisseur de feuilles desséchées cachant dans un pays généralement broussailleux de nombreux puits souvent profonds et rapprochés les uns des autres.

Or filonien. — Le Kokumbo Bocca, situé à quelques kilomètres de la rive gauche de la Bandama, fait partie d'un massif schisteux. Il est percé en maints endroits, sur les flancs et la crête de trous réguliers aux abords desquels sont accumulés les terres de déblai. Ce sont des cylindres verticaux de 0 m. 70 à 1 mètre de diamètre et de profondeurs variables : un prospecteur m'a signalé un puits de 78 mètres représentant plus de deux maisons de Paris superposées. Au fond de ces trous qui communiquent entre eux sont de vastes chambres et des galeries permettant au mineur de suivre et de travailler le filon-mère ou ses apophyses. Pour descendre ou monter dans les puits, l'indigène adossé contre la paroi que ne soutient aucun travail de charpente s'aide des mains et des pieds d'encoches successives ; on conçoit que le travail du mineur soit fort pénible et que les risques d'asphyxie et d'éboulement qu'il affronte dans ces étroites cheminées sont considérables. Il suffit d'ailleurs d'un accident suivi de mort pour que les travaux soient irrémédiablement abandonnés à l'endroit où il s'est produit qui, quelle que soit sa richesse aurifère, devient « fétiche » pour longtemps.

Les puits se présentent, en général, par rangées parallèles à la tête du filon ; leur profondeur croît par conséquent plus l'éloignement de l'affleurement augmente.

On sait que dans les filons de quartz l'or se trouve en traces, en plages ou en grains très fins. Les indigènes reconnaissent à leur couleur les roches à bonnes teneurs. Ils se servent de leur bouche comme d'un vaporisateur, lancent leur salive sur la face brisée du quartz et parviennent par ce moyen curieux à discerner des traces d'or presque invisibles pour le profane.

Les outils dont se servent les Faafoués pour creuser les puits sont au nombre de trois : une pelle à manche recourbé de 0 m. 40, un piochon à manche droit de même longueur, un pic grossier consistant en un bâton à l'extrémité duquel est fixé un cône de fer épointé. Lorsqu'il rencontre une roche par trop résistante au pic, le Faafoué fait un feu de bois pour l'échauffer puis verse de l'eau par l'orifice du puits pour fissurer et faire éclater le quartz. Les produits du déblai sont montés dans un panier de raphia suspendu à une corde du même textile par l'aide qui se tient assis à l'entrée du puits. Les bloes de quartz sont séparés des schistes et de la terre puis transportés au village où les femmes les concassent, les pulvérisent sur une dalle de pierre. Une fois la « porphyrisation » obtenue, elles procèdent à la batée comme pour les alluvions. C'est, on le voit, un métier de patience qui n'est du reste guère rémunérateur ; mais l'or a pour les indigènes une telle valeur que cette particularité leur importe peu.

En ce qui concerne l'exploitation de l'or filonien, il est intéressant de noter qu'à Nzaakro dans le Baoulé et à Dan-

Cliché Sté d'Anthropologie de Paris.

Fig. 46. — Poids locaux pour peser l'or.

Cliché Sté d'Anthropologie de Paris.

Fig. 47. — Poids locaux pour peser l'or.

gora dans le Sanwi, les indigènes ne travaillent pas toujours au moyen de puits, mais qu'ils ouvrent aussi soit de longues tranchées sur les éminences, soit de vastes cavités de 5 à 6 pieds de fond seulement.

Or alluvionnaire. — Dans certaines régions, les indigènes (Yaourés, Akoués, Indénié) ont renoncé à l'exploitation de l'or filonien en raison des faibles teneurs du quartz pour ne se livrer qu'à celle des gîtes alluvionnaires qu'ils ont parfaitement bien réperés. Dans le gîte d'Angovia qu'il m'a été donné de visiter dans le Yaouré les puits nombreux atteignent des profondeurs de 15 à 20 mètres. Le placer est situé dans une dépression et résulte d'un dépôt lacustre ; les travaux indigènes traversent en effet des couches régulières de terre ferrugineuse à cailloux roulés et à gravier pour atteindre une couche de terre jaunâtre avec quartz et schiste fragmentés, puis une couche de terre blanche de peu d'épaisseur. Ce sont les terres de ces deux couches que l'indigène extrait pour les traiter à la batée et en tirer l'or alluvionnaire qui se présente en poussières, en grains ou en pépites. La batée baoulé consiste en une calebasse de bois de 0 m. 50 à 0 m. 60 de diamètre trop creuse et beaucoup moins pratique que la batée siamoise par exemple. Il s'en trouve dans presque toutes les cases chez les Faafoués et les Yaourés.

Les indigènes ne s'en tiennent pas à l'exploitation des grands dépôts alluvionnaires et des filons quartzeux ; ils recherchent également le métal précieux dans des cavités peu profondes qu'ils creusent dans le lit desséché ou dans les vallées du cours inférieur des ruisseaux torrentiels. J'ai observé un certain nombre de ces cavités au pied des montagnes du Yaouré.

Dans plusieurs villages, les Akoués et les Yaourés m'ont déclaré qu'ils avaient délaissé le travail de l'or ; mais j'ai pu me rendre compte par des puits tout récents que ces affirmations étaient erronées et provenaient de ce que l'exploitation du métal précieux est, chez les indigènes, entourée d'un certain mystère.

Au sujet de l'exploitation des gites alluvionnaires dans l'Indénié, M. l'Administrateur Cheruy a pu constater que, dans l'Alangba, le travail indigène n'était pas continu et qu'il était interrompu pour les motifs les plus divers. Tels puits exploités par 438 individus ne l'étaient plus que par 32 trois mois plus tard.

Les femmes baoulés qui recherchent l'or dans les alluvions des ruisseaux descendant des massifs du Kokumbo et de l'Akoué ne se procureraient guère, en moyenne, plus de 0 fr. 15 de bénéfice par jour. M. Chéruy estime à 0 fr. 75 le gain journalier d'un chercheur d'or dans l'Alangba. « Une femme effectue dix battées de 5 kilos dans sa journée, » écrit-il, et recueille en moyenne 1 gr. 25 d'or. Le gramme valant dans le pays suivant sa pureté de 2 fr. 50 à 2 fr. 80 (moyenne 2 fr. 65), soit 3 fr. 31 à répartir entre les trois travailleurs : la laveuse et les puisatiers, soit 1 fr. 10 par personne. De ce bénéfice, il y a lieu de défalquer le prélèvement du chef du pays et l'on peut estimer que le gain journalier d'un chercheur d'or ne dépasse pas 0 fr. 75. »

Mais ce qui est à retenir de cette courte étude, c'est qu'au point de vue de la prospection, nous n'avons rien à apprendre aux indigènes des régions aurifères de la Côte d'Ivoire. Quoique ignorant des phénomènes géologiques et pétrogra-

phiques, ils ont fort bien conduit leurs recherches, et leurs travaux — surtout en ce qui concerne l'exploitation des filons — sont remarquables, étant donné l'outillage vraiment rudimentaire dont ils disposent.

Sans doute, les résultats de leur exploitation sont assez maigres, mais cette considération importe peu, je l'ai dit, à des populations qui ont des loisirs et pour qui le métal précieux a une valeur très grande. Tous les types de formations aurifères propres à la colonie ont été exploités par les indigènes — filons, gîtes en place, vallées, lits des ruisseaux. Je citerai même la découverte et l'exploitation par les Yaourés d'un ancien lac provisoire qui s'était formé sur le flanc du Kokoyakro Bocca au moment où la Bandama avait à se creuser un lit d'équilibre entre deux massifs.

Les sociétés minières européennes recherchent d'ailleurs tout particulièrement la main-d'œuvre indigène dans les régions aurifères, et j'ai entendu souvent des ingénieurs et des prospecteurs qui avaient voyagé en Californie, en Guyane, à Madagascar, vanter ces travailleurs excellents, laborieux et peu exigeants.

CHAPITRE III

PRÉHISTOIRE (1)

Au cours de ces dernières années un certain nombre de témoins de l'industrie néolithique ont été recueillis en Côte d'Ivoire par MM. les Administrateurs Marc Simon dans les cercles de Touba et des Lagunes et Cheruy dans le cercle de l'Indénié, par moi-même dans la Bandama, la région Dida et la région de Kong. Je rappellerai aussi pour mémoire les matériaux rapportés par M. l'Administrateur-Adjoint Moesch de Jacqueville, d'Alépé et du Baoulé lesquels ont fait l'objet de deux notes de M. Hamy dans le *Bulletin du Museum d'histoire naturelle*.

Ces découvertes permettent aujourd'hui d'affirmer que les pierres polies se trouvent dans toute l'étendue de la Côte d'Ivoire. On les rencontre invariablement sur les sentiers, dans les plantations, dans le lit des rivières où souvent par suite d'un long roulage, elles ont en partie perdu leur forme primitive. Beaucoup sont mises à jour par les effets de ravinement et du ruissellement particulièrement intenses

(1) Extrait des *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie* de Paris, séance du 15 mai 1913.

dans le pays, et leur présence est fréquemment signalée dans les cases indigènes ou dans les cases fétiches en raison de l'origine céleste qui leur est attribuée par les noirs de l'Afrique Occidentale.

Il est des instruments qui ne diffèrent pas sensiblement qu'ils proviennent de la zone de forêt dense qui s'étend dans la partie méridionale de la Colonie sur 120.000 kilomètres, des régions de savane à bouquets de bois du centre ou des savanes herbeuses et très éclaircies du Nord. Toutefois le type de la hache dont M. Simon m'a remis deux forts beaux exemplaires provenant des pays Abbey et Abidji doit appeler particulièrement l'attention. Je l'appellerai *hache de Lowiguié*, du nom du village où le plus grand spécimen a été recueilli. Cet instrument paraît spécial à la région sylvestre de la Côte d'Ivoire. Il m'a été signalé en effet que des outils semblables avaient été découverts récemment en pays Bakoué dans le cercle du Bas-Sassandra par M. le Lieutenant Perrin (1), c'est-à-dire aussi dans un pays de haute forêt, à la même latitude et à environ 220 kilomètres à l'ouest des Abbeys. Au surplus, M. E. T. Hamy a décrit (2) une hache identique « rappelant le matchette ou sabre d'abattis » utilisée par les indigènes et recueillie par M. l'Administrateur-Adjoint Moesch à Alépé, dans la forêt, à cent kilomètres à l'Est des Abbeys.

Voici les caractéristiques des deux haches que j'ai rapportées et qui ont été trouvées dans des cases de chefs.

(1) Renseignement donné par M. l'Administrateur Boudet.

(2) Nouvelles découvertes de l'âge de pierre à la Côte d'Ivoire (M. E. T. Hamy, *Bulletin du Museum d'histoire naturelle*, année 1907, p. 4).

1° Nature de la roche : schiste vert amphibolique.

Longueur	0 70 cm.
Largeur	0 13 cm.
Poids	7 kg. 110 gr.

Lieu de découverte : ancien emplacement du village Lowiguié.

2° Nature de la roche : schiste vert amphibolique.

Longueur	0,48 cm.
Largeur	0,08 cm.
Poids	1 k. 800

Lieu de découverte : pays Abidji.

La hache rapportée par M. Moesch est d'une roche de même nature et mesure 0,44 cm. de long sur 0,07 cm. de large (1).

Certains auteurs prétendent que des instruments de cette taille, de ce poids, de ce polissage et de ce fini n'ont pu être que des armes d'honneur ou d'apparat. De ce que des haches semblables ont été rencontrées dans la zone sylvestre, sous la même latitude et sur une distance de plus de 300 kilomètres ne peut-on cependant être amené à penser qu'elles ont été utilisées par des peuplades qui, ayant eu à travailler plus spécialement le bois et à tailler des arbres atteignant 50 mètres de haut, étaient parvenues à donner à leurs outils ce degré de perfection ?

La présence d'outils propres à la forêt laisse en outre supposer ou que la zone sylvestre de la Côte d'Ivoire a été

(1) Il convient de remarquer qu'à peu près la même proportion existe entre la longueur et la largeur de ces trois haches.

habitée de tout temps par des peuplades vraiment autochtones ou, si la forêt a été un moment inhabitée, que le refoulement des peuplades était commencé à l'époque de la pierre polie et que les haches de grande taille ont été confectionnées par les immigrés suivant les nécessités d'un milieu nouveau. En tout état de cause, il importe d'observer avec quel art ces instruments vraiment admirables ont été polis.

Les autres haches de ma collection sont à coupe circulaire (région de Touba) ou équarries de chaque côté du tranchant (régions de Kong, du Dida, de l'Indénié, de Touba); ces dernières de tailles très différentes mais toujours plus petites que les haches à coupe circulaire sont les plus communes. L'extrémité opposée au tranchant est souvent conique, parfois triangulaire, rarement rectangulaire.

Voici les caractéristiques de deux haches à coupe circulaire de la région de Touba.

1° Hache à grain fin :

Longueur	0,127 mm.
Largeur	0,053 mm.

2° Hache en schiste :

Longueur	0,125 mm.
Largeur	0,040 mm.

Une usure prononcée se remarque sur un côté du tranchant.

Les haches présentent parfois des traces profondes d'emmanchement. C'est le cas d'une hache à deux étranglements de chaque côté, figurée sur la planche 1 de nature gneissique, provenant de la région de Touba et mesurant 0,145 mm. de long sur 0,047 mm. de large.

Une hache à un étranglement de chaque côté ressemble assez à un maillet à rainure circulaire.

Ses caractéristiques sont les suivantes :

Nature de la roche	à grain fin
Provenance	région de Touba
Longueur	0,130 mm.
Largeur.	0,060 mm.

Deux cônes gneissiques provenant de la région de Touba paraissent avoir servi de broyeurs et provenir d'anciennes haches sectionnées.

1° Hauteur.	0,065 mm.
Diamètre de la section.	0,037 mm.
2° Hauteur.	0,070 mm.
Diamètre de la section	0,034 mm.

Un disque de schiste présente une surface plane et polie sur la tranche ; la partie centrale éclatée, usée sur chaque côté bombé indique un percuteur.

Il est des outils du cercle de Touba dont l'un des côtés du tranchant présente une face plane et l'autre deux faces planes formant angle obtus.

Un outil de schiste (Touba) a l'un de ses côtés en forme de trapézoèdre (0, 100 mm. $\times$ 0,050 mm.).

Un petit grattoir en hématite de la même région, ayant 0,037 mm. $\times$ 0,021 mm. est caractérisé par un tranchant très net et par un polissage fort soigné (1).

Je signalerai également parmi les objets les plus typiques

(1) M. de Zeltner a déjà signalé des outils en hématite (notes sur le pré-historique soudanais).

Fig. 48. — Hache de Lowiguié.

Fig. 49. — Outils polis.

une pointe de lance en schiste du cercle de Touba, un certain nombre de polissoirs à main de l'Indénié, et un instrument légèrement éclaté ayant la forme d'une coquille d'huître.

Enfin partout se trouvent en grand nombre des erminettes dont beaucoup ont nettement gardé leur forme : un côté du tranchant plat, l'autre bombé.

Il est intéressant de noter que tous les outils rencontrés jusqu'à présent dans la région forestière sont constitués par des schistes alors que des instruments en schiste, en gneiss, en diabase et même en hématite ont été indistinctement trouvés dans la zone de savane du Nord de la Côte d'Ivoire.

La nature des schistes diffère elle-même et certains sont devenus tendres au point qu'ils s'effritent sous l'ongle. Les instruments dont la roche constitutive est le gneiss à éléments très fins ont acquis à la longue un toucher trachiteux très net par suite d'altérations.

Dans certaines régions la roche constitutive de l'outil découvert n'existe pas et n'affleure qu'à une distance assez grande (3 ou 4 jours de marche). C'est par exemple le cas de la hache, décrite en 1904 par M. Hamy, qui a été trouvée sur le littoral sableux de Jacquenville par M. Moesch (1).

La pierre est toujours utilisée à la Côte d'Ivoire comme broyeur. Les femmes s'en servent pour écraser le piment entre une dalle schisteuse à l'aide d'un galet qui prend à la longue la forme sphérique, ovoïdale ou cylindrique. Elles cassent les graines de palme pour en tirer les amandes d'où l'huile est extraite, entre deux cailloux, et dans les pays

(1) *Bulletin du Museum d'histoire naturelle*, anné 1904, p. 534.

aurifères, c'est également sur une dalle de schiste et à l'aide d'un caillou qu'elles broient le quartz pour le réduire en poudre, autrement dit pour le « porphyriser » avant de le soumettre à la batée.

Rien, à ma connaissance, n'a encore été signalé en Côte d'Ivoire à propos de monuments ou d'éléments en place concernant l'âge de pierre. Sur quantités d'affleurements gneissiques, on remarque dans les régions de Dabakala et de Kong principalement dans les environs du village de Sattama (zone de savane) des cuvettes elliptiques à fond poli, régulières ayant toutes environ 0,40 cm. de long sur 0,15 cm. de large. Elles sont souvent nombreuses sur le même affleurement. Les indigènes n'en paraissent pas connaître l'origine ; aucun outil à leurs abords ne permet de déterminer ou tout au moins de supposer quel fut leur usage. Mais il est possible d'affirmer qu'elles sont dues à la main de l'homme et non à des phénomènes naturels d'érosion. Ce sont des polissoirs fixes tels que ceux décrits par M. Dechelette et signalés en plusieurs endroits en France (1).

Je n'ai observé aucune trace de rainure fusiforme (2) près de ces cuvettes que les indigènes appellent des « pieds de géants » (3). Il m'a été signalé qu'il y en avait de sembla-

(1) Dechelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, p. 526.

(2) En 1914, sur la route d'Akakoumoékrou à Bondoukou, j'ai rencontré depuis ces rainures fusiformes à proximité de cuvettes elliptiques.

(3) Dans la description des grottes de Pété-Bounodié (Guinée Française), M. le Lieutenant Desplagnes a signalé plusieurs cuvettes de polissage sur des dalles de quartzite formant le plancher des grottes. Ces cuvettes sont appelées par les indigènes actuels de la région : « Pieds des grands hommes » (*Bulletin de géographie historique et descriptive*, n° 3, année 1907).

bles dans le Baoulé, et que, déjà existantes, les indigènes de la partie septentrionale de la Colonie s'en servent d'occasion pour malaxer le fer à sa sortie du fourneau et en dégager les scories.

CHAPITRE IV

LE MILIEU INDIGÈNE

**Ses transformations par la contrainte.
Ses transformations naturelles. Une attelnte
à l'auhmisme.**

Le passé des peuplades de la Côte d'Ivoire demeure obscur. Rien n'en subsiste et rien n'en subsistera sinon les études contemporaines des occupants européens, et, dans la haute côte, quelques anciens manuscrits en langue arabe. Des administrateurs et des officiers ont tenté de rétablir l'histoire des principales races et de leurs migrations ; mais cette histoire écrite sur des renseignements transmis verbalement de génération à génération est forcément peu précise. Elle remonte, en outre, à une époque relativement peu lointaine. On ne dévoilera sans doute jamais le passé de ces nombreuses tribus sylvestres à dialectes si variés, refoulées ou submergées par les grands mouvements ethniques. Un grand vide restera entre cette préhistoire qui a laissé dans toute la colonie tant de traces intéressantes et l'histoire moderne des groupements humains qui l'habitent actuellement.

Au point de vue des traditions, jamais on ne saura la cause de la plupart d'entre elles. Le pourquoi des choses échappe totalement à ces populations aucunement douées de la faculté d'observation. Tout est imitation chez elles ; ici plus qu'ailleurs l'individu est formé et entraîné à l'imitation des ancêtres. Interroger un indigène sur l'origine d'une coutume de sa tribu, c'est provoquer chez lui le sourire et l'ébahissement. Pour quel motif les chefs abrons prennent d'office les roux et les albinos de leurs cantons pour garder leur chaise de commandement ? Pourquoi tel chef abron ne peut se rencontrer avec tel autre dans un même village car la mort de l'un d'eux s'ensuivrait ? Les origines de toutes ces coutumes demeureront mystérieuses. On notera des faits et rien d'autre.

Des études très complètes ont été publiées sur les mœurs, les traditions et les caractères distinctifs des principales peuplades. Les coutumes propres à plusieurs groupements ont été enregistrées et concentrées en un ouvrage important (1). Mais, il est tout à fait regrettable que ces documents n'aient pas été jusqu'à présent complétés au fur et à mesure d'une connaissance plus approfondie du milieu, et surtout qu'ils n'aient pas été augmentés avec les progrès si rapides, en ces dernières années, de la pénétration et de la pacification de la colonie achevées en 1914.

Une erreur est de croire qu'une première étude une fois faite est définitive. Elle ne doit avoir en réalité que la valeur d'une indication. Elle n'est qu'une voie ouverte à de nouvelles recherches. Les travaux de cette nature ont une valeur

(1) *Les coutumes indigènes de la Côte d'Ivoire*. Clozel.

documentaire d'autant plus grande qu'ils sont recueillis dès la prise de contact, avant que l'empreinte de notre domination ait amené de profondes transformations du milieu indigène. Et il faut entendre par contact non celui résultant de relations purement commerciales, mais celui provenant de l'établissement réel et définitif de notre autorité. Les rapports commerciaux sur la Côte datent de plusieurs siècles, mais jusqu'à la prise de possession du pays, on peut avancer que les coutumes indigènes sont restées intactes, et que les populations ont gardé leurs caractères particuliers.

De très instructives enquêtes ethnographiques ont été demandées aux chefs de poste et aux commandants de cercle. Malheureusement, en bien des cas, on n'en trouve plus aucune trace. Elles ont été faites sur l'initiative et pour le compte de certaines sociétés savantes ou philanthropiques ou simplement encore pour documenter des auteurs de la métropole. Des études de ce genre, dont la concentration eut été d'une grande valeur, furent, par exemple, fournies au docteur allemand Frobenius qui, on l'a su un peu tard, ne se préoccupait pas seulement, au cours de ses pérégrinations à travers l'Afrique, de questions d'ordre exclusivement scientifique.

*
* *

A notre contact, le milieu indigène se modifie de deux façons suivant les cas : par la contrainte et naturellement.

Notre domination a eu pour effet de fixer la population, de lui donner une stabilité réelle par l'arrêt des migrations dont les causes étaient le plus communément soit la con-

quête, soit le refoulement, soit la crainte du fanatisme musulman pour certains groupements fétichistes, soit enfin la recherche des gîtes aurifères pour les peuplades d'orpailleurs.

Le désarmement imposé par la force a été l'une des conditions exigées de la soumission des tribus belliqueuses de la forêt et du Baoulé. Plus de 115.000 fusils de traite ont été enlevés aux indigènes en cinq ans et l'importation de ces armes comme des munitions de traite a été prohibée dans la colonie. Cette mesure a imprimé à la pacification de la Côte d'Ivoire un caractère définitif qui a donné ses preuves au cours de la guerre européenne. Non seulement la paix publique n'a été nulle part troublée dans la colonie, mais celle-ci, par un effort exceptionnel, a pu fournir aux troupes noires, d'octobre 1914 à février 1917, plus de 14.000 hommes dont une bonne partie recrutés parmi les groupements les plus primitifs et les plus sauvages qui nous combattaient la veille. Du fait du désarmement les peuplades indépendantes et guerrières de la basse côte et du centre de la Côte d'Ivoire sont devenues agricoles et paisibles. Aucune n'est revenue aux armes primitives, à la flèche et à la lance. C'est encore à l'interdiction de la vente des armes et de la poudre de traite contre lesquelles s'échangeaient des captifs que plusieurs administrateurs ont attribué en partie la disparition de l'esclavage dans la zone sylvestre. Les Brignans de Lahou échangeaient de cette manière les marchandises d'importation européenne contre les femmes didas.

La pacification de la forêt a eu également pour résultat le retour dans leurs villages d'origine de nombreux individus vendus par Samory et ses sofas. On estime à plus de 26.000

le nombre des indigènes revenus sous la protection de nos troupes dans leurs régions d'origine (Ouorodougou, Tagbana, Kong, Toubas, etc.). Et encore ce chiffre est-il faible si l'on tient compte que le Commandant Lartigue évaluait à environ 100.000 le nombre des indigènes que Samory traînait à sa suite au moment de sa capture (1).

De ce brusque exode de tant de gens rendus à la liberté résulta une perturbation profonde dans les pays qu'ils quittaient. Leurs anciens maîtres se trouvaient tout à coup dépossédés de leurs biens, de leur main-d'œuvre, et durent eux-mêmes se mettre au travail pour se procurer des ressources. Les régions dévastées par les hordes du grand Almamy reprirent au contraire de la vitalité. Elles se repeuplent peu à peu, et leurs habitants apprécient chaque jour les bienfaits de notre administration. Il fallut coûte que coûte amener au travail les indigènes abandonnés de leurs captifs. La méthode de l'obligation adoptée à cet effet permit d'obtenir rapidement des résultats inespérés dans la voie des cultures et de l'exploitation des richesses naturelles du pays. Elle était nécessaire pour secouer la torpeur des populations et leur apathie atavique. Aujourd'hui, comprenant leurs intérêts, les indigènes d'eux-mêmes et avec engouement commencent à se livrer intensivement aux travaux de la terre. Les cultures du coton, du riz et du cacaoyer fournissent des rendements laissant présager pour la colonie un bel avenir économique. Les exploitations du colatier, du palmier à huile, du karité, du coprah, des arbres à latex se développent dans les meilleures conditions.

(1) La pacification de la Côte d'Ivoire et la répression de l'esclavage.
Bulletin de l'Afrique Française.

Au point de vue social, dans leur ensemble, les peuplades du centre et du Sud de la Côte d'Ivoire constituent avant la pacification une poussière de peuple. C'est l'individualisme dans toute son expression et l'anarchie la plus complète. Aucune autorité n'est reconnue, si ce n'est celle du chef de famille. Aucune cohésion n'existe dans une même tribu. De groupement à groupement, souvent de village à village c'est l'état de guerre permanent. Les indigènes vivent le plus souvent en campements de quelques huttes. Les agglomérations de plusieurs centaines d'habitants se comptent. La moindre discussion au sein d'une famille motive sa scission et la formation d'un nouveau campement. La société est à l'indéfini, à l'inorganique. Pour accéder à un campement, il faut emprunter des sentiers détournés, des pistes tout juste tracées par le piétinement du feuillage. Les cases sont dissimulées dans la pleine brousse.

A cet état de choses, la pacification est aussi venue mettre un terme. Bon gré mal gré, les indigènes se sont groupés en villages spacieux, choisis en des emplacements salubres et largement débroussés. Les cases, dont le type local a été gardé, ont été alignées le long d'avenues larges et séparées les unes des autres par une distance convenable. C'est ainsi que dans le district de Yamoussoukrou plus de quatre cents campements ont été détruits et remplacés par une trentaine de beaux villages.

Des chefs responsables, représentants de notre autorité, ont été placés à la tête de chaque communauté et de chaque groupement.

Il a fallu combattre au début la tendance des indigènes à retourner vivre en campements jusqu'à ce qu'ils en arrivent

à apprécier les avantages de la vie en commun dans une agglomération vaste et bien entretenue rendant le travail plus facile, les distractions plus nombreuses, la vie plus agréable, le confort plus large.

Arrêt des migrations, désarmement, répression de l'esclavage, obligation de développer les cultures et d'exploiter les richesses du pays, groupement des indigènes en villages, voilà les faits essentiels par lesquels, lors de la pacification, la colonie est parvenue à transformer le milieu indigène en vue de l'amener à la constitution d'une société organisée.

A côté de ces modifications du milieu dues à la contrainte, il y a lieu d'examiner maintenant les transformations qui s'y sont produites naturellement.

A l'arrêt des migrations a succédé, par l'ouverture de voies de communication nombreuses et par l'établissement de la sécurité dans le pays, la circulation sans cesse croissante des colporteurs, l'installation dans toute la colonie de noirs étrangers au pays. Les relations se multiplient en effet de tribu à tribu, de région à région. Les indigènes se déplacent de plus en plus pour commercer ou s'engager comme manœuvres dans les exploitations industrielles. Ils sont attirés vers les marchés et les principaux centres commerciaux. La Côte d'Ivoire devient un point d'attraction pour les traitants, les ouvriers et les artisans des colonies voisines. Il est par exemple intéressant d'enregistrer qu'il se trouvait dans la Colonie plus de quatre cents Sénégalais des quatre communes de Rufisque, Gorée, Dakar et Saint-Louis, âgés de 18 à 46 ans, et qui eurent à répondre, en décembre 1913, à l'appel de leurs classes sous les drapeaux. La plupart

étaient des boutiquiers, des planteurs, des ouvriers (maçons, charpentiers, ajusteurs, forgerons, etc.).

Mais de toutes les modifications naturelles du milieu, la plus intéressante est sans conteste celle qui sera l'objet de la fin de cette étude à savoir l'atteinte portée à l'animisme dans le Sud-Est de la colonie par un noir étranger (1).

Etant donnée la stricte neutralité de notre administration en matière de religion, les croyances des indigènes étaient demeurées ce qu'elles étaient à notre prise de possession du pays. Nous en expurgions les épreuves, le fanatisme, le caractère politique. Nous amenions les indigènes à comprendre la démarcation nette qui doit exister entre leurs pratiques cultuelles que nous respectons tant qu'elles n'ont rien de contraire à nos mœurs, à nos lois, au bon ordre et l'organisation tant sociale que judiciaire où ces pratiques n'ont pas à intervenir en se traduisant par des consultations de magiciens, de sorciers ou de féticheurs.

Cette neutralité explique en partie l'insuccès des missions religieuses établies dans la colonie par rapport à celles des colonies anglaises d'Afrique qui, subventionnées ou agissant quasi-officiellement, ont obtenu d'indéniables résultats.

Il est donc tout à fait curieux qu'un noir ait pu par sa seule action renverser des croyances ancestrales là où missionnaires catholiques et pasteurs protestants avaient échoué. Ce noir, un nommé William Wade Harris, originaire de Cape Palmas (Libéria), arriva en Côte d'Ivoire au début de l'année 1914 et commença ses opérations dans le cercle de

(1) Extrait du *Bulletin du Comité des Etudes historiques et scientifiques de l'A. O. F.* (Année 1916).

Lahou. Vieillard de haute taille, la tête entourée d'un turban ou coiffée d'une calotte blanche, le visage allongé d'une barbe blanche, habillé d'un boubou blanc, Harris tenait en main une longue canne surmontée d'une croix. Ses femmes au nombre de deux vêtues de blanc portaient comme lui des calebasses contenant des graines qu'elles agitaient au cours des assemblées que tenait leur maître. Harris prétendait être pasteur d'un temple protestant de Cape Palmas, fait reconnu inexact depuis. Il paraîtrait même qu'il n'a aucune connaissance en théologie. Il se disait l'envoyé de Dieu. L'ange Gabriel lui était apparu et l'avait guidé vers les pays animistes.

Arrivé dans un village, le « prophète » rassemblait les gens de l'agglomération, plaçant les femmes d'un côté les hommes de l'autre. Il appelait les féticheurs auprès de lui. A peine ceux-ci tenaient-ils sa canne ainsi qu'il le leur prescrivait qu'ils étaient entièrement soumis à sa volonté. Pendant cette opération les femmes d'Harris chantaient et lui hurlait dans un dialecte indigène, celui sans doute de la côte de Kroo. Une fois les féticheurs en état d'hypnose, Harris les baptisait, traçait le signe de la croix sur leur front et lisait parfois un livre de prières en anglais. Il procédait en outre au baptême des membres de toute l'assemblée. Le « Prophète » incitait les indigènes au travail, à l'obéissance envers l'autorité. Il défendait l'abus de l'alcool. Il tolérait la polygamie et s'élevait contre l'adultère. Il interdisait le vol. Il demandait de considérer le dimanche comme un jour de repos et de recueillement. Il prescrivait de brûler tous les fétiches. Il promettait un au-delà merveilleux à ceux qui

suivaient ses préceptes, et par le baptême, assurait à ses prosélytes qu'il les purifiait.

Le succès immense d'Harris, le prestige qu'il acquit si rapidement dans la masse indigène s'explique aisément. Ces noirs primitifs habitués à être menés par leurs féticheurs, l'esprit tout saturé des craintes qu'ils leur inspiraient, voyaient tout à coup la puissance de ces derniers réduite à néant par l'influence du « Prophète », leur volonté fléchir et succomber sous la sienne. Cela suffit pour que cet émule de Pickmann et de Donato produisit par sa présence une perturbation considérable dans le pays. Elle fut telle dans le cercle de Lahou, au cours du premier trimestre 1914, que l'Administrateur dut inviter l'envoyé de Dieu à s'en aller, sans tarder, poursuivre ses opérations ailleurs. En quelques jours, Harris avait réussi à faire brûler tous les fétiches des villages de Lauzoa, d'Ebbounou et des agglomérations voisines. Les cérémonies religieuses se célébraient dans des cases construites à la hâte. Des clarks, indigènes de Gold-Coast ou du Sierra-Léone convertis au protestantisme y officiaient, y baptisaient des indigènes venus de villages éloignés de la lagune Ebrié. Le mouvement de conversion continuait à se poursuivre jusqu'à la fin de l'année 1914, époque à laquelle le « Prophète » réapparut à la limite du cercle d'où il fut encore une fois expulsé. A Lahou même, les noirs catholiques, gens originaires de Moossou, d'Assinie et de la Côte d'Or élevèrent une église et demandèrent à la Mission l'envoi d'un Père. Le temple protestant, composé d'éléments originaires de Gold-Coast et créé en 1909 subsista et fut davantage fréquenté. Un troisième temple, indépendant, fut élevé par les « Harristes » purs, c'est-à-dire par les autoch-

tones fétichistes d'hier et cela malgré que le « Prophète » eût laissé, après le baptême, entière liberté à ses prosélytes de suivre les offices protestants ou catholiques.

Il convient, en effet, de noter qu'Harris était quelque peu en relations avec les missions des deux cultes, lesquelles s'efforçaient et s'efforcent encore, chacune de leur côté, d'attirer vers leurs temples le plus possible de nouveaux convertis, profitant de l'action efficace de l'envoyé de Dieu qui avait si bien réussi là où leurs efforts avaient toujours été vains.

Dans les cercles de Bassam, d'Assinie et des Lagunes, un fait contribua au succès de la propagande du « Prophète ». Les gens du village important de Bonoua prétendaient être en possession d'un fétiche très puissant que leur avait remis un nommé Labri, venu de chez les Abidjis. Labri avait déclaré qu'Harris ou Latabou comme l'appellent les indigènes des Lagunes ne pourrait rien contre son fétiche et qu'il ne pourrait même pas aller à Bonoua. Les gens du village lui auraient remis une somme de deux mille francs pour empêcher la venue de Latabou dans leur agglomération. Harris s'y rendit, trouva Labri qui dansait et gesticulait comme un damné autour de la case où son fétiche était abrité. A la vue de l'envoyé de Dieu racontent les indigènes, Labri s'enfuit dans la brousse et on ne le revit plus. Certains affirment que depuis même il s'est fait baptiser. Latabou procéda à Bonoua au baptême de tous les gens du village, de l'une des femmes de Labri et de son neveu. Il ordonna aux habitants de brûler leur fétiche ce qu'ils firent immédiatement. La renommée d'Harris s'étendit considérablement de ce fait. Les villages du littoral, des lagunes, de

l'intérieur vinrent trouver le « Prophète », construisirent des temples-paillottes et détruisirent leurs fétiches. Le mouvement prit une grande extension et dans l'ensemble toucha la plus grande partie des populations comprises entre le littoral et une ligne qui partant de Fresco passe sensiblement à Agboville sur la voie ferrée pour aboutir aux environs de Niablé à la frontière de la Gold-Coast.

Cependant, l'administration suivait attentivement les exploits d'Harris considérant comme un bienfait la destruction des fétiches et le coup porté aux féticheurs qui, à n'en pas douter, avaient pris une large part aux divers mouvements de rébellion réprimés entre 1908 et 1911. Elle essayait de se rendre compte si le « Prophète » n'était pas personnellement intéressé à sa propagande. Il fut à peu près établi qu'il ne recevait des indigènes que sa nourriture et qu'il ne leur demandait que son blanchissage. D'autre part Harris pouvait être un auxiliaire précieux puisqu'il aidait à la lutte contre l'alcoolisme et qu'il incitait les indigènes à obéir aux ordres de l'administration.

Mais le « Prophète » eut bientôt des acolytes. De nombreux « fils de Dieu » se révélèrent. La plupart étaient des clarks en rupture de comptoir qui cherchaient à se procurer des ressources, alors que la guerre d'Europe venait d'obliger beaucoup de maisons de commerce à cesser leurs opérations où à réduire leur personnel. Les dits « fils de Dieu » étaient, eux, de véritables escrocs. Leur nombre augmentait sans cesse. Les bruits les plus divers étaient répandus dans la brousse tels : les Blancs allaient quitter le pays, le taux de l'impôt allait être diminué, etc... Des mesures radicales durent être prises pour empêcher l'action de ces semeurs de

troubles de se développer à un moment où la Colonie avait le plus besoin de paix, de calme et d'apaisement. Quantité de « fils de Dieu » colporteurs de fausses nouvelles, allèrent s'expliquer devant les tribunaux indigènes. On découvrit des temples dont la principale raison d'être était de servir de lieu de rendez-vous à des indigènes désireux d'absorber en toute tranquillité les boissons alcooliques prohibées (gin, vin de palme, etc.). Et à la fin de l'année 1914, force fut de prier le « Prophète » lui-même, qui avait su si bien influencer sur les féticheurs névropathes, d'aller poursuivre ses expériences d'hypnotisme dans son pays d'origine, parmi ses compatriotes.

De tout cela, il n'en faut pas moins observer le prestige incontestable qu'avait acquis en quelques mois ce noir étranger près des animistes de la basse côte et d'une partie de la forêt. Son action s'exerça sur une population qui peut être évaluée facilement à 100 ou 120.000 habitants. Il serait prématuré de juger de son résultat et de ses conséquences. Constatons seulement que les fétiches, au début de 1916, n'ont pas réapparu dans les villages depuis le départ du « Prophète », que médailles et scapulaires ont un peu partout remplacé les gris-gris, que les églises des missions et les temples des pasteurs sont fréquentés davantage qu'autrefois. Cette transformation naturelle du milieu est d'autant plus remarquable à enregistrer qu'au contact même des populations animistes du Nord de la Côte d'Ivoire, l'Islam si insinuant et si à la portée de la mentalité indigène, ne fait aucun progrès et qu'il est même en voie de régression dans certaines régions.

TROISIÈME PARTIE

GÉOGRAPHIE URBAINE

GÉOGRAPHIE URBAINE

Il semble intéressant de montrer, dans un aperçu de géographie urbaine, les progrès remarquables réalisés dans quelques villes de la Côte d'Ivoire.

Qu'on se reporte aux différentes monographies écrites par exemple sur Grand-Bassam depuis vingt-cinq ans, qu'on jette un coup d'œil sur les divers plans qui en ont été publiés pendant cette période, on sera surpris de l'effort tenace dont a bénéficié cette ville autrefois à la merci d'épidémies, aujourd'hui jouissant de la même réputation de salubrité que tout autre point du littoral.

En pays neuf, la création et le développement des villes sont subordonnés à la création et au développement de voies de communication faciles et rapides notamment des chemins de fer. La voie ferrée au fur et à mesure de son prolongement dans l'intérieur a fait naître des centres nouveaux : Abidjan, Agboville, Dimbokro, Bouaké qui comptent dès à présent ou compteront bientôt parmi les principaux de la colonie. Par contre l'attraction obligatoire vers ces villes champignons, surgies du sol en quelques années, n'a pas été sans nuire à d'autres déjà existantes : petits ports placés à l'embouchure des grands cours d'eau (Grand-Lahou, Assinie)

ou points d'aboutissement de grandes routes caravanières de plus en plus délaissées (Aboisso).

A des types de villes construites de toutes pièces par la colonisation européenne, nous ajouterons la description d'une grosse agglomération indigène ayant gardé son cachet local et placée sur une route fréquentée de très longue date par les caravaniers du Soudan.

Etant données les modifications apportées d'année en année aux agglomérations urbaines d'un pays qui commence seulement à s'ouvrir à l'activité commerciale et industrielle, nous présenterons à la date où elles ont été écrites les monographies qui suivent. Nous indiquerons dans une note les changements et les aménagements apportés entre leur publication et celle de ce livre.

BINGERVILLE (1)

CAPITALE DE LA COTE D'IVOIRE

Le voyageur qui, après un parcours de 35 kilomètres en lagune, arrive dans la baie d'Adjamé, venant par chaloupe de Grand-Bassam, voit se profiler devant lui une ondulation de terrain sur laquelle est bâtie la capitale de la Côte d'Ivoire. S'il est parisien ou si, d'aventure, il a suivi en bateau-mouche les bords fleuris de la vallée de la Seine, il trouvera en s'approchant de Bingerville quelque similitude entre ce site coquet et le riant coteau de Bellevue. En imagination, notre voyageur pourra remplacer la piste du funiculaire par la route à forte rampe qui conduit du débarcadère à la place de l'ancien Gouvernement et dont la couleur sanguine tranche sur celle uniformément verte de la végétation ; l'ancien hôtel Paillard lui apparaîtra sous la forme du nouveau palais du Gouvernement en voie d'achèvement, et il verra, tout comme à Bellevue, se détacher agréablement à travers une luxuriante végétation les toitures à tuiles rouges et les murs blancs des habitations étagées. C'est

(1) Supplément du *bulletin de l'Afrique Française* (mars 1913).

dire l'excellente impression du premier coup d'œil, impression qui ne se modifiera de façon désavantageuse que si notre voyageur, déposé à Bingerville, est astreint à effec-

Fig. 8. — Plan de Bingerville.

tuer à pied la dure et chaude montée qui conduit à la ville proprement dite.

Du plateau dominant la lagune d'une hauteur de cent

mètres, il pourra jouir, aux jours très clairs, d'un panorama d'une rare beauté mais dont les yeux se lassent à la longue à cause de la monotonie de ses tons d'éternel été. De multiples dentelures boisées accidentent la baie et s'enfoncent doucement vers la lagune ; sur l'un de ces minuscules promontoires, dans un espace débroussé, un colon a élevé quelques pavillons qui enjolivent le paysage.

A l'entrée de la baie, la lagune baigne une île basse et longue, puis s'étale sur cinq kilomètres jusqu'à l'amorce du cordon littoral indiquée par un mince rideau de palétuviers qui borne l'horizon.

*
* *

On sait que la Côte d'Ivoire offre cette particularité d'avoir une cité administrative distincte de la cité commerciale, et qu'en outre la voie ferrée qui traverse la Colonie sur 320 kilomètres du Sud au Nord a son terminus en un troisième point de la rive lagunaire dont l'importance croît sans cesse. Il paraît utile de rappeler ici à la suite de quelles circonstances la cité administrative fut isolée sur le plateau d'Adjamé, à 35 kilomètres de Bassam et à plus de 15 kilomètres d'Abidjan (1). Dès la création de la Colonie de la Côte d'Ivoire — il y a vingt ans — Bassam fut condamné comme chef-lieu administratif en raison de son insalubrité d'alors. Mais il fallut l'épidémie de fièvre jaune de 1899 qui dissémina 75 0/0 de la population blanche de Bassam pour que la question du transfert de la capitale fut sérieusement reprise.

(1) Par la route carrossable : dix-huit kilomètres entre Abidjan et Bingerville, une trentaine de kilomètres entre Bingerville et Bassam.

Le choix de son emplacement porta sur :

Drewin, rejeté parce que trop éloigné de l'activité commerciale concentrée sur la lagune Ebrié ;

Adjamé-Sander que le Gouvernement local proposait d'adopter ;

Abidjan-Adjamé pour lequel le Département des Colonies affirmait nettement sa préférence à la suite des résultats de la mission Houdaille dont le but avait été l'étude du tracé du futur chemin de fer de la Colonie. Ce point appelé à être tête de ligne semblait destiné en outre à devenir, un jour, un port en eau profonde par le percement de la bande côtière et le balisage d'un chenal dans la lagune.

A la fin de l'année 1899, le Département, envisageant la réalisation possible de ce projet, décida le transfert à Abidjan du chef-lieu administratif qui prendrait le nom de Bingerville. Mais le Gouvernement local tentait de décider le Département à revenir sur sa décision en faveur du plateau d'Adjamé où l'installation des bureaux présenterait à son avis de réels avantages. En substance, il appuyait sa thèse des considérations suivantes :

Dans bien des colonies françaises et étrangères, le chef-lieu administratif est distinct du principal centre commercial. L'altitude du plateau d'Adjamé (70 à 95 m.) est presque le double de celle du plateau d'Abidjan (25 à 30 mètres) ; de nombreuses sources, faciles à capter, jaillissent au bas du plateau d'Adjamé ; la pente de cet accident de terrain est plus forte que celle du plateau d'Abidjan et les habitations européennes se trouveront plus exposées à la brise du S. W. Adjamé est plus rapproché de Bassam qu'Abidjan et, en tout état de cause, il sera toujours possible de relier

ce dernier point au chef-lieu par une route carrossable d'une quinzaine de kilomètres. Au surplus, il convient pour prévenir les épidémies d'éloigner autant que possible la population européenne d'Abidjan où doivent être effectués les premiers travaux de terrassement. Le Département maintint néanmoins sa décision, autorisant seulement la construction d'un hôpital sur le plateau d'Adjamé. Le gouvernement local, de son côté, proposa l'installation du chef-lieu administratif à Petit-Bassam, sur le cordon littoral. Mais, au début de l'année 1900, le Département des Colonies permit la construction pour les fonctionnaires *d'une ville sanatorium* à Adjamé, en spécifiant que des emplacements seraient cependant réservés à Abidjan pour les services établis *provisoirement* à Adjamé.

Un projet d'emprunt pour les premiers travaux du chemin de fer et du port échoua en Conseil d'Administration et marqua la condamnation d'Abidjan comme capitale; repris quelques semaines plus tard, il recueillit un avis favorable en même temps que le projet d'emprunt de 450.000 francs pour l'établissement de la ville sanatorium à Adjamé. Le 25 novembre 1900, le Gouvernement s'installait à Adjamé qui devenait et devait rester le chef-lieu administratif de la colonie. Telle est l'histoire de la création de Bingerville sur laquelle il ne nous appartient pas, étant trop contemporaine, d'émettre un jugement qui, dans la pensée du lecteur, pourrait paraître téméraire. Il convient seulement de noter qu'il ne pouvait plus être que difficilement question, par la suite, du transfert à Abidjan de Bingerville où des travaux considérables, estimés à 1.500.000 francs. en 1908, n'avaient cessé d'être effectués depuis sa création.

Abordons l'histoire de nos rapports avec les autochtones de la région d'Adjamé qui forment le groupement Ebrié.

Au moment de l'installation du chef-lieu en 1900, deux villages importants occupaient le plateau, un troisième, Bot, était en bordure de la lagune. Sans nous témoigner une hostilité ouverte les gens de ces agglomérations, virent notre arrivée d'un assez mauvais œil puisqu'elle les obligeait, avant tout, à renoncer à leurs pratiques sauvages.

Le chef du village d'Adjamé, un nommé M'Zaka, chercha bien à soulever les Ebriés contre nous. Comme il faisait montre d'un mauvais esprit persistant lors des premiers travaux de transfert, son internement fut décidé ; il fut embarqué pour le Congo, le 31 octobre 1901, et son éloignement eut pour conséquence de ramener le calme dans le pays.

A quelques kilomètres de Bingerville, les gens d'Akouadio, sur la route actuelle d'Abidjan, refusèrent, en fin 1903, de débroussailler la piste télégraphique et menacèrent le Chef de poste de Bingerville. Au mois de janvier 1904, l'Administrateur Lamblin qui disposait de 70 miliciens effectua, dans cette agglomération, une démonstration au cours de laquelle il fut blessé avec plusieurs de ses gardes. Un surveillant des Postes et Télégraphes fut tué au même moment par les rebelles. Le 20 janvier 1905, un garde qui accompagnait plusieurs femmes d'Akouadio appelées au poste fut assailli ; et le 6 février, un dioula fut assassiné non loin de la lagune. C'est alors qu'une intervention des troupes régulières fut

Fig. 50. — L'Hôtel du Gouvernement à Bingerville.

Fig. 51. — Une rue à Bingerville.

décidée : le 23 février 1905, la 2^e Compagnie du 4^e Régiment de tirailleurs sénégalais châtiât les gens d'Akouadio.

En 1907, par mesure d'hygiène, les villages populeux d'Adjamé et de Santé furent déplacés, le premier à l'Est, le second à l'Ouest et tous deux dans la savane à une faible distance du chef-lieu. Depuis, la sécurité la plus complète n'a cessé de régner dans la région de Bingerville où les autochtones ont été complètement désarmés à partir du dernier trimestre de l'année 1909.

*
**

Bingerville compte parmi les centres les plus salubres de la Côte d'Ivoire. Le plateau élevé de cent mètres est, une bonne partie de l'année, balayé par la mousson marine du S. W. à laquelle souvent se substitue, de nuit, la brise de terre. Pendant quelques jours des mois de décembre et janvier, souffle l'harmattan ou mousson du Nord-Est ; ce vent froid et sec abaisse le thermomètre jusqu'à $+ 17^{\circ}$.

La température moyenne annuelle, moins élevée qu'à Bassam, oscille entre $+ 25^{\circ}$ et $+ 25^{\circ} 3$. Les mois les plus chauds sont février $+ 27^{\circ} 2$ et décembre $+ 26^{\circ} 7$; les mois les plus frais sont août $+ 22^{\circ} 4$ et juillet $+ 23^{\circ} 7$. La partie de l'année la plus pénible comprend les mois de novembre et décembre pendant lesquels le temps est constamment orageux ; de nombreuses tornades précédées de vents violents arrivent généralement du Nord-Est et de l'Est avec accompagnement de phénomènes électriques.

La nébulosité annuelle moyenne est de 6,4 ; le ciel est fréquemment couvert et prend rarement cette pureté de

teinte indigo qui lui est commune dans certaines régions tropicales. Les chutes de pluies qui atteignent leur maximum aux mois de mars, avril, mai et juin diffèrent sensiblement de celles enregistrées à Bassam où elles sont annuellement de 2 m. 50 en moyenne contre 1 m. 80 à 2 mètres à Binger-ville ; par contre les jours de pluie (180) paraissent être un peu plus nombreux au chef-lieu qu'à Bassam.

L'état hygrométrique indique une humidité relative de l'air fort élevée. L'hygromètre ne s'abaisse qu'exceptionnellement au-dessous de 70. En raison des variations considérables du cours des saisons, il semblerait téméraire d'impartir à celles-ci des dates précises, et de diviser l'année en saison sèche, saison des pluies, petite saison sèche, petite saison des pluies. Pareille division est admise à tort.

Le gouvernement local prend toutes les précautions possibles pour protéger les Européens contre les épidémies et maintenir dans la ville un état sanitaire excellent. Ainsi qu'il a été dit, les agglomérations indigènes ont été éloignées par mesure d'hygiène. Des travaux considérables de débroussement ont été effectués, et l'entretien de la ville, toujours parfait, est l'objet de l'attention constante de l'Administration : le nettoyage des concessions est assuré périodiquement ; des corvées de prisonniers enlèvent, chaque jour, les ordures ménagères qui sont incinérées ainsi que les réipients (boîtes de conserves, bouteilles, etc.) où l'eau peut stagner et contenir des larves de moustiques ; les orifices des gouttières et des citernes attenant aux habitations sont, autant que possible, protégés par de la toile métallique pour empêcher la propagation des moustiques, lesquels sont assez

rare puisque la plupart des Européens se passent de moustiquaire.

*
* *

Notre voyageur de tout à l'heure constatera, par une promenade à travers la ville, que les avenues et les rues rectilignes sont fort bien entretenues. Il regrettera sans doute, qu'en bordure des principales artères des arbres n'aient pas été plantées en place des interminables rangées de vétiver et de citronnelle ainsi que cela a été fait dans plusieurs rues transversales ombragées par de fort beaux manguiers ; mais c'est là une précaution dictée par l'hygiène et par la nécessité de donner aux habitations le plus d'air et de lumière possible. Dans la ville proprement dite les habitations sont placées le long de trois avenues de direction Est-Ouest, non dénommées officiellement mais dont les deux principales sont assez connues sous les noms d' « avenue François-Joseph » et d' « avenue Marie-Thérèse ». Que le lecteur n'essaie pas de trouver dans ces appellations une évocation quelconque de l'histoire de la maison d'Autriche...

De nombreuses bornes fontaines alimentées par deux château d'eau se trouvent le long de ces voies publiques lesquelles sont éclairées, les soirs sans lune, par des lampes à lusol (1). L'avenue François-Joseph a pour prolongement à travers la savane la route d'Adjamé à l'Est et la route d'Abidjan à l'Ouest ; elle va de la place du Gouvernement actuel à la mission catholique et communique avec les autres avenues par de nombreuses rues perpendiculaires.

(1) Les principales voies publiques sont maintenant éclairées à l'électricité.

Les habitations des fonctionnaires consistent, celles qui datent de la création de la capitale, en cases de bois surélevées, à trois pièces, hautes, vastes et entourées d'une large vérandah ; les plus récentes, en dehors de quelques grands bâtiments de pierre ou de brique, en petits pavillons à deux pièces et vérandah, dans des concessions de 50×50 . Celles-ci sont ornées avec goût des plantes les plus diverses ; les crotons mélangent agréablement leur feuillage de tons variés aux touffes en fleurs des orgueils de Chine, des canahs, des hibiscus et aux magnifiques frondaisons violettes de bougainviller. Placé à la cote la plus élevée du plateau, le nouveau palais du Gouvernement à deux étages domine la cité de sa façade massive à colonnades multiples et contribue à lui donner un petit air de capitale.

A la partie Est de l'amphithéâtre constitué par la ville, au-dessus du camp du dépôt des gardes-cercles, qui comprend une soixantaine de cases rondes d'un alignement impeccable, se trouve une avenue de boutiques de traitant sénégalais, fantis et gabonais. A proximité du débarcadère s'élèvent la plupart des factoreries, un groupe de bâtiments dépendant du Service des Travaux Publics, et quelques cases de manœuvres indigènes. Un peu à l'Est est le village de Bagba habité surtout par des manœuvres sénégalais qui ont leur mosquée à minuscule minaret construit avec le bois de vieilles caisses et duquel un muezzin d'occasion jette, le soir, son appel monotone pour convier les rares fidèles d'Allah à la dernière prière.

*
* *

L'importance croissante des affaires a nécessité, ces der-

nières années, le développement des services et l'augmentation du nombre des fonctionnaires ce qui a eu pour conséquence la construction de nouveaux bâtiments pour les bureaux et les logements. Jusqu'en 1909, les bureaux du Gouvernement étaient groupés dans un même bâtiment attenant à l'habitation du Lieutenant-Gouverneur ; actuellement le Chef de la Colonie a près de lui :

1° Le Cabinet et une section d'écrivains expéditionnaires indigènes ;

2° L'Inspection des Affaires administratives ;

3° Le Bureau des Affaires politiques et indigènes.

Trois bâtiments spacieux bien agencés et distribués de la façon suivante ont été construits un peu à l'Ouest de l'amphithéâtre de la ville, au-dessous du nouveau palais du Gouvernement en voie d'achèvement :

Premier bâtiment

2° Bureau (Bureau Militaire).

Deuxième bâtiment

Cabinet du Secrétaire Général de qui dépendent directement les 3° et 4° bureaux.

Service Forestier.

3° Bureau. — Administration générale et affaires économiques. Inspection de l'Enseignement. Service de l'Agriculture.

4° Bureau. — Finances et Matériel divisé en trois sections avec au total une vingtaine de fonctionnaires.

Les autres services installés à Bingerville sont :

Le Service des Travaux Publics et des Mines ;

Le Service des Postes et des Télégraphes et le bureau de la localité ;

Le Service du Trésor ;

Le Service de Santé avec une ambulance et la pharmacie ;

Le Service de l'Imprimerie Officielle ;

Le Bureau de l'Enregistrement et des Domaines.

Bingerville était, en même temps que la capitale de la Colonie, le Chef-lieu administratif du Cercle des Lagunes. Un arrêté local du 17 août 1912 a décidé le transfert à Abidjan de la résidence de l'Administrateur ; cette mesure facilitera l'administration d'un cercle particulièrement important et étendu ; elle rapprochera l'Administrateur des principaux postes du Cercle et le mettra plus au contact du commerce de la région dont l'activité se manifeste surtout le long de la voie ferrée et dans la région de Dabou-Toupa-Jacqueville. Dès le transfert, les circonscriptions d'Abidjan et de Bingerville seront réunies en une seule. Bingerville sera maintenue comme poste urbain duquel dépendront seulement les agglomérations de Bagba et de Petit-Sante.

Pour le moment, les bâtiments du cercle comprennent dans la Capitale :

La résidence de l'Administrateur et du Chef de Poste placée au milieu d'une belle et vaste concession (1) ;

Le camp des gardes du poste ;

Les cases des interprètes du cercle et du poste ;

Le village des représentants.

(1) L'administration du cercle des Lagunes est maintenant transférée à Abidjan.

Cliché Minet.

Fig. 52. — Route d'Abidjan à Bingerville.

Fig. 53. — Pirogues en lagune Ebrié.

*
* *

Soixante-dix élèves choisis parmi les meilleurs sujets des écoles régionales de la Colonie, c'est-à-dire des écoles de second degré, suivent à Bingerville les cours du groupe scolaire central où ils sont préparés soit aux concours de l'Ecole Normale de Saint-Louis ou de l'Ecole professionnelle Pinet-Laprade, soit au concours local des moniteurs de l'enseignement. Ils trouvent également l'enseignement nécessaire pour concourir à différents emplois dans l'Administration soit dans les Postes et Télégraphes, soit dans les bureaux ; ils peuvent enfin acquérir une préparation suffisante pour faire de bons employés de commerce ou de bons ouvriers.

Le groupe scolaire central comprend :

Une habitation pour les instituteurs.

Un dortoir pour les élèves.

Quatre salles de classe.

Une école professionnelle où est enseigné le travail du bois et du fer.

Une école de village.

M. le Lieutenant-Gouverneur Angoulvant s'est préoccupé, dès son arrivée dans la Colonie, du sort des jeunes métis abandonnés dans les postes, et a décidé la création d'un orphelinat où ces enfants sont recueillis, élevés, éduqués et instruits aux frais de la Colonie. Les métis suivent les cours du groupe scolaire central en sorte que l'enseignement qu'ils reçoivent leur permettra de se faire une situation et de gagner honorablement leur vie.

Sauf, pour l'école de village, le régime du groupe scolaire central est l'internat.

*
* *

A quelques centaines de mètres de l'ancien Gouvernement, le long de la route d'Abidjan, s'élèvent, en savane, les bâtiments de la ferme-école. Cette ferme créée par un arrêté local du 23 novembre 1910, permet d'accroître et d'améliorer peu à peu le cheptel encore pauvre de la région et d'enseigner aux indigènes les soins à donner au bétail.

Des moniteurs de race peuhl sont chargés des détails de l'élevage. Sous la surveillance d'un agent de culture, ils donnent aux jeunes indigènes provenant des différents villages du cercle des Lagunes toutes indications utiles pour la récolte et la distribution du fourrage, les soins de propreté à donner aux animaux et l'entraînement à la lactation.

Le groupe des bâtiments de la ferme comprend :

Une habitation à deux pièces pour l'agent de culture ;

Une habitation pour les moniteurs peuhls ;

Une étable pour une trentaine de vaches prêtées par des villages qui bénéficient du croît ;

Une bergerie avec une dizaine de brebis et autant de chèvres ;

Une porcherie ;

Une écurie pour deux chevaux.

Un essai d'acclimatement de la race chevaline a été entrepris il y a plus d'un an et paraît devoir donner de bons résultats. Deux étalons du Sénégal de race bayar, attachés au service du Gouvernement ont, jusqu'à présent, supporté le climat dans les meilleures conditions.

*
* *

L'activité commerciale est à peu près insignifiante dans cette cité exclusivement administrative. Six factoreries européennes suffisent à ravitailler la population ; quelques-unes achètent en faible quantité de l'huile, des palmistes et du caoutchouc aux Ebriés des villages d'alentour. Un petit nombre de boutiquiers Sénégalais, Apolloniens et Fantis, un tailleur gabonais, un boulanger sénégalais, trois ou quatre blanchisseurs constituent à peu près tout le négoce indigène de l'endroit.

Un Alladian de Jacqueville entretient de belles plantations de bananiers et de cacaoyers aux environs de la ville ; deux colons européens font débrousser des concessions de cent hectares pour les transformer en palmeraies ; un autre monte, actuellement, sur le plateau une petite huilerie qui pourra traiter trois à quatre tonnes de fruits de palme par jour et concasser les graines (1).

*
* *

Bingerville est desservi par un service lagunaire quotidien assuré par la flottille de la Compagnie des Chargeurs Réunis. Les voyageurs quittent Bassam par chaloupe à 6 h. 30 ; ils passent à Bingerville à 9 heures et arrivent à Abidjan à 10 h. 30 pour prendre, s'ils le désirent, le train régulier montant vers Dimbokro ; au voyage de retour la chaloupe

(1) Cette usine a été déplacée depuis et fonctionne avec une autre plus récente dans le voisinage de Bingerville.

quitte Abidjan avec les voyageurs du train descendant, stoppe au chef-lieu à 16 h. 15 et arrive à Bassam à 19 heures. Des vapeurs dont les départs de Bassam concordent avec les courriers venant de France desservent les principaux points de la lagune Ebrié, notamment Bingerville, Abidjan, Dabou et Crafly.

Au développement pris par la capitale a correspondu celui des moyens de locomotion de plus en plus employés, de plus en plus pratiques et perfectionnés. La chaise portée par quatre hommes a été remplacée, dès 1908, par le hamac à deux porteurs léger et rapide ; depuis quelques mois l'emploi des monoroues à passager s'est vulgarisé : ces véhicules ont l'avantage d'être confortables, solides et très stables au point que le Gouvernement local a décidé d'en doter un grand nombre de Cercles.

Les monoroues et biroues à bagages ont également fait leur apparition au chef-lieu ; ils permettent, sur des pistes peu larges, de faire rouler par deux hommes, cinq charges de 25 kilos et d'économiser trois porteurs pour le transport de ces charges. La plupart des postes vont en recevoir ; il en résultera une diminution du nombre des porteurs au plus grand profit de la colonisation : les hommes ainsi disponibles pourront se livrer aux travaux de culture et à l'exploitation des richesses naturelles de la Colonie.

Il convient d'ajouter qu'une route à faible rampe passant par la savane de l'Ouest aboutissant au plateau a été rendue carrossable ; elle va permettre d'établir pour les voyageurs et bagages un service d'omnibus ou d'automobiles entre le débarcadère et la ville.

*
* *

Le ravitaillement en vivres de la population européenne comme de la population ouvrière indigène est assez difficile à assurer par suite de l'isolement de la ville. Un certain nombre d'Européens entretiennent un jardin potager et un poulailler, mais la majorité s'approvisionnent au marché où les poulets coûtent de 0 fr. 80 à 2 francs, les œufs 0 fr. 10 pièce et le poisson 0 fr. 75 le kilo.

Les pères de la mission vendent des légumes frais et des fruits du pays mais à des prix trop élevés pour être à la portée de toutes les bourses ; de son côté le Service d'Agriculture fait, de temps en temps, des distributions gratuites de légumes. Enfin, depuis quelques mois la ferme-école de Bingerville vend du lait à raison de 0 fr. 50 le litre, mais la production moyenne est encore faible (5 litres en moyenne).

Un boucher Sénégalais tue trois fois par semaine des bœufs du pays et parfois des moutons ; ce bétail est au préalable soumis à l'examen du médecin de la localité.

Les factoreries sont assez bien achalandées ; certaines reçoivent deux ou trois fois par mois, des paquebots-frigorifiques anglais faisant escale à Grand-Bassam, des vivres frais tels que faisans, pièces de bœuf, gigots, beurre, œufs, pommes, etc., qui permettent de varier heureusement l'ordinaire des popotes.

*
* *

Le chiffre de la population indigène essentiellement flottante ne dépasse guère 600 ; il comprend, pour une bonne

part, un élément hétérogène et hétéroclyte « la boyerie ». Les membres de cette corporation peu intéressante, dont l'âge varie de 8 à 25 ans, forment un véritable syndicat, et il n'est pas rare d'apprendre que, dans une de ses assemblées, il a été décrété que tel patron, trop exigeant, serait privé de boy ou de cuisinier : la sentence est impitoyablement exécutée. Les salaires demandés par ces domestiques d'occasion sont fort élevés : un cuisinier qui sait à peine confectionner l'ordinaire poulet rôti ou le « poisson sauce du vin » exige 45 francs par mois ; un jeune boy tout juste bon à respecter comme de précieuses reliques les couches de poussière et les toiles d'araignée ou à laisser les cancrelats se multiplier à leur aise dans les armoires et les chambres exige de 15 à 20 francs. Inutile de parler de la casse et de la volatilisation rapide du matériel !

Le chiffre de la population européenne de Bingerville est passé de 40 environ en 1901 à 78 en 1909, 112 en 1910 et 127 en 1912, avec une moyenne de 25 femmes et 5 enfants.

De la case au bureau, du bureau à la case, telle est la vie normale de l'Européen à Bingerville. A 9 heures du soir, le silence plane sur la capitale. Tout au plus entend-on parfois se mêler au grillonnement des multitudes d'insectes, au cri perçant de l'ahua grimpeur, au roulement d'un tam-tam lointain les rengaines d'un phonographe usé, le souffle d'un minuscule et poussif harmonium, voire la plainte d'un cor de chasse au bord de l'eau. Toutefois, le samedi soir fait exception. « La Jeunesse Élégante », union des jeunes noirs du pays qui occupent de hauts emplois dans l'administration (dactylographes, ouvriers d'imprimerie, etc.), donne son bal hebdomadaire ; les Européens en quête de divertissements

peuvent admirer, dans une salle de bal illuminée de lustres en bois ornés de bougies de traite, les danseuses en costume national et les danseurs en complets dernier-chic exécuter des valse qui, malheureusement, vont la plupart du temps au pilou-pilou national. Mais nos visiteurs auront rapidement assez des effluves d'étranges parfums de traite qui voltigent dans la salle, et du charivari d'un orchestre — O ! père Desgranges qu'en dirais-tu ! — dont le principal instrumentiste détient une scie qu'il assouplit à l'aide d'une lime pour en arracher des grincements vraiment peu harmonieux.

Avant la tombée du jour les Européens épris de footing — ils sont peu — trouvent autour de Bingerville de ravissantes promenades dans les allées tracées à travers la forêt de palmiers ou la savane herbeuse à bouquets de goyaviers qui entoure le plateau. Les routes d'Adjamé, d'Abidjan, de Santé, d'Aghien ont été fort bien aménagées ; cette dernière conduit à un belvédère d'où l'on voit se dérouler un panorama superbe : à la lagune Potou qui s'étend au pied d'une falaise à pic de près de cent mètres succède une forêt étendue parmi les ondulations de laquelle se distinguent les villages de Grand-Alépé et de Grand-M'Bato situés à plus de 25 kilomètres à vol d'oiseau. Quelques vaillantes équipes de tennis ont à leur disposition deux beaux emplacements réservés à ce jeu si à la mode aux colonies. Le dimanche des groupes de chasseurs s'en vont à la recherche d'une biche, d'un pigeon vert, d'un porc-épic ou d'un rat palmiste dans l'espoir — trop souvent déçu — d'agrémenter la popote d'un plat rare.

Une activité fiévreuse dans les bureaux, un calme décevant dans la ville : telle est la caractéristique de la cité

administrative de la Côte d'Ivoire. Dans ce béguinage administratif, d'une discipline claustrale, l'Européen trouve la distraction la plus saine en s'attachant et en s'intéressant à ses fonctions ; c'est ainsi qu'il voit arriver, sans impatience, le terme de son séjour, l'heure où il pourra s'embarquer vers la France pour prendre, près des siens, un repos mérité (1).

(1) Depuis la publication de cet article, d'importants aménagements ont été apportés à Bingerville. Le flanc du coteau a été complètement débroussé ; seuls les palmiers à huile nombreux ont été épargnés. Le jardin d'essai — un petit Buytenzorg — couvre une vaste superficie autour du nouvel hôtel du Gouvernement ; ses allées, ouvertes à travers des plantations de palmier à huile, de cacaoyer, de caféier, de bananier et d'arbres à parfum sont devenues un but de promenade. Les principales rues de la ville ont été empierrées et sont carrossables pour les camions automobiles qui assurent régulièrement le service de la lagune au plateau. Des routes pour autos relient Bingerville à Bassam et Abidjan. Aux fossés ravinés par les grandes pluies ont été substitués des caniveaux en pierre et ciment assurant aux eaux un écoulement normal vers la lagune. La mission catholique a édifié une vaste église près de son ancienne chapelle. Au village indigène de Bagba les cases ont été alignées le long de belles avenues et refectionnées pour assurer à leurs habitants plus d'hygiène et de confort. Un village a été créé sur le plateau près du camp des gardes pour les employés indigènes de l'administration. Un appontement solide a été construit au débarcadère permettant aux plus gros vapeurs de la flottille lagunaire d'accoster à quai. Enfin la ville est depuis quelques mois éclairée à l'électricité.

GRAND-BASSAM (1)

« Elle est bien triste, bien morne, bien de la couleur de sa destinée, cette pauvre petite bourgade blanche... Elle sent l'agglomération improvisée d'hier, le campement à peine débarqué sur le sable, à peine monté, avec ses factoreries espacées et ses maisons de bois à véranda entre des jardins faiblement tracés parmi les fleurs sauvages. » Ainsi Grand-Bassam, aujourd'hui le principal centre de la Côte d'Ivoire, apparut, en 1897, à Pierre d'Espagnat, l'auteur des « Jours de Guinée ».

Du paquebot ancré au large, le voyageur chercherait en vain, à travers l'embrun de poussière marine, les traces de la triste petite bourgade de jadis. Bâtie à fleur d'eau, entre mer et lagune, sur une bande de sable de 200 à 250 mètres de large, longue agglomération effilée dont les habitations à toits rouges et à parois blanches s'égrènent vers l'Occident, Grand-Bassam a pris l'aspect coquet et séduisant d'une vraie cité coloniale.

Le Bassam rebutant d'autrefois, le Bassam que vous pouvez voir reproduit en gravures fidèles dans les relations du

(1) Extrait du *Bulletin de l'Afrique française* [janvier 1914].

vice-amiral Fleuriot de Langle qui remontent à quarante ans ou dans les *Six mois dans l'Atté* de Camille Dreyfus, ouvrage qui date de quinze ans, ce Bassam aux huttes sordides plantées dans le sable à la grâce de Dieu, aux marigots infects, aux rives lagunaires sales et broussailleuses, ce Bassam a complètement disparu. Son cadre seul est resté le même : le rideau sombre de la forêt commençante. Et son sol, demeuré rebelle à toute flore arborescente, laisse parci-moniéusement quelques longs stipes de cocotiers dominer les bâtisses de leurs coiffes inertes.

*
* *

A bord du bateau, au milieu d'un brouhaha intense dont l'analyse décèle le grincement des cordages, le bruit métallique des treuils en action, les cris et les appels des manœuvres noirs, le passager à destination de la Côte d'Ivoire prend place dans une sorte de panier de bois à quatre petites places, puis, brusquement enlevé, il se trouve déposé dans une baleinière ballottée au flanc du navire. Une douzaine de solides payeurs l'emmènent en chantant au pied du wharf sur lequel est hissé le panier où il est resté immobile. Sans regrets, il abandonne son siège étroit et dur pour se hâter d'atteindre la terre ferme. Et, après Conakry, la vision de ses frais jardins, de ses baobabs, de ses gros manguiers, de ses jets d'eau, il s'étonne que Bassam ne lui apparaisse pas comme l'escale ingrate qu'on lui avait jadis décrite.

Le boulevard Treich-Laplène qui court le long de la mer en une ligne droite ombragée par une double rangée de

cocotiers est tout entier cimenté. L'animation y est grande. Piétons, cyclistes, Européens en monoroue ou en hamac empruntent cette voie pour se rendre à leurs affaires. Le boulevard est bordé des maisons de commerce et des principaux bâtiments administratifs. Ces habitations, la plupart à étage, sont d'une composition sobre, adéquate aux nécessités du climat, et rivalisent de bien-être et d'originalité architecturale à la fois. Certaines d'entre elles sont entourées de jardinets fleuris toute l'année durant et dont l'entretien représente bien des soins minutieux et patients.

Des rues transversales accèdent au boulevard Bonhoure qui longe la lagune. Sur la rive de celle-ci sont les appontements des maisons de commerce en possession de vapeurs et de chalands. En bordure du boulevard se trouve le nouveau marché, vaste construction bien aérée, pouvant soutenir la comparaison avec les marchés de beaucoup de nos villes de province. A l'extrémité est bâti le quartier indigène qui comprend des petites boutiques de traitants et des échoppes d'artisans. Ces habitations bien propres, bien entretenues, construites en briques, couvertes de tôles ou de tuiles, sont soumises à une surveillance administrative très sévère.

Ainsi se présente dans son ensemble Grand-Bassam, la première ville commerciale de la Côte d'Ivoire, vieille de soixante-dix ans et dont l'histoire tourmentée mérite d'être rappelée.

*
* *

En 1842, Bouët-Villaumez, Gouverneur du Sénégal, établit le protectorat de la France sur plusieurs points du littoral.

ral de la Côte d'Ivoire, notamment à Lahou, Fresco, Bassam et Assinie. A ce moment, Bassam comptait seulement deux comptoirs commerciaux : l'un français, appartenait à un commerçant français M. Verdier, l'autre anglais était la maison Swanzi. Pendant la guerre de 1870, M. Verdier eut l'honneur de maintenir les droits acquis par la France sur cette partie de la côte de Guinée. Les affaires se développaient dans la localité au fur et à mesure de la pénétration du pays, le nombre des factoreries augmentait. Le 1^{er} janvier 1890, un résident officiel fut nommé à Bassam. Ce fut Treich-Laplène. Le Gouvernement de la République récompensait ainsi les services éminents qu'avait rendus à son pays l'explorateur du bassin de la Comoé. Ses successeurs furent les Administrateurs Desailles et de Beckmann. Un décret du 10 mars 1893 créa le Gouvernement autonome de la Côte d'Ivoire à la tête duquel fut placé M. Binger. Il résida à Bassam et eut pour successeurs les Gouverneurs Bertin, Mouttet et Roberdeau. Sous l'administration de M. Roberdeau, le 15 novembre 1900, le chef-lieu administratif de la colonie fut transporté à Bingerville, à la suite des épidémies de fièvre jaune qui décimèrent une partie de la population européenne de Grand-Bassam. 1899, 1900, 1902 furent les années d'apparition du fléau dans la ville où le moustique stégomya trouvait, parmi les marigots infects, un foyer propice à son développement en saison humide et aux hautes eaux. En 1899, 75 0/0 des Européens moururent en quelques semaines. On conçoit qu'à dater de ce moment, Bassam fut pour un temps l'escale redoutée et maudite.

Le transfert de la ville en un point salubre fut étudié et, à la suite de diverses missions, on choisit le plateau d'Abid-

jan sur la côte nord de la lagune Ebrié. On espérait en la possibilité d'y transporter un jour le chef-lieu administratif et les maisons de commerce, d'en faire le point de départ du rail vers l'intérieur et d'y construire le port de la colonie par l'ouverture d'un canal à travers le cordon littoral de Port-Bouët. Mais, en dépit des patients efforts de plusieurs années, la percée de Port-Bouët ne put être réalisée. Force fut donc, en attendant l'étude et l'exécution d'un autre projet, de songer de nouveau à Bassam, déjà doté d'un wharf, et de perfectionner provisoirement le seul débouché pratique de la Côte d'Ivoire. Le développement rapide des affaires ne permettait pas d'entrevoir d'autre solution, et, c'est dans ces circonstances que la ville dont nous nous occupons sortit de l'oubli et du marasme dans lequel elle végétait.

A dater de 1908, l'assainissement de Bassam fut entrepris avec une persévérance tenace. Aucune mesure d'hygiène ne fut négligée pour éviter le retour des épidémies de fièvre jaune. Les progrès réalisés par la science en ces dernières années, les résultats remarquables obtenus dans plusieurs villes d'Amérique où la fièvre jaune était à l'état endémique, les enseignements acquis tant sur le mode de propagation du typhus amaryl que sur la prophylaxie à instituer pour éviter sa propagation permirent de mener à bien l'œuvre d'assainissement dont le détail sera exposé plus loin. Constatons dès maintenant, qu'en ces dernières années, le redoutable fléau a épargné Bassam alors qu'il a fait des apparitions sur plusieurs points voisins de la côte occidentale d'Afrique.

*
* *

Nous avons exposé à la suite de quelles circonstances la question de Bassam dut être reprise en 1908, cinq années après la dernière épidémie. Ajoutons que la ville possède, économiquement, une situation géographique privilégiée qui justifie son choix par les premiers arrivants.

Placée à droite de l'embouchure de la Comoé, Bassam est le point d'attraction du commerce de la lagune Ebrié longue de plus de 100 kilomètres. Sur les rives de celle-ci sont édifiées plusieurs villes (Abidjan, Dabou, Jacqueville, etc...), où les sociétés commerciales de Bassam ont établi des succursales. Les indigènes riverains, très laborieux, exploitent activement le palmier à huile qui est, par l'étendue de ses peuplements, la richesse de la région. La lagune parcourue par des vapeurs, est la voie naturelle que prennent les ponchons d'huile, les sacs de palmistes, les bois d'acajou descendus par les rivières côtières pour, de Bassam, être chargés sur les cargos à destination d'Europe. De la Comoé, navigable jusqu'à Alépé, descendent les mêmes produits. Bassam est, en outre, le débouché de Bouaké, Dimbokro, Agboville et des stations intermédiaires de la voie ferrée vers lesquelles convergent tout un réseau routier. Par le rail lui sont amenés les produits de l'exploitation forestière (acajou, caoutchouc, huile, cola, etc...), et les produits du Nord (peaux de bœuf, coton, ivoire, etc.).

Débouché d'un fleuve, d'une lagune, d'une voie ferrée, Bassam ne pouvait être sacrifiée inopinément, sans remplaçante, et prouvait ainsi la nécessité de sa vitalité.

*
* *

Une autre cause devait faire momentanément de Bassam le principal centre commercial de la colonie. Bassam était le seul point du littoral de la Côte d'Ivoire qui fût doté d'un wharf. Le port possédait l'outil indispensable au transbordement des marchandises sur les côtes où se produit le phénomène de la barre. Le wharf évite les pertes de barre si fréquentes par le transport aléatoire des marchandises au moyen de baleinières et, passant les volutes dangereuses, il rend possible le travail de manutention même aux jours de grosse mer.

Elevé à 5 mètres au-dessus du niveau de la mer et long de 223 mètres, le wharf fut construit, en 1897, par la maison Daydé et Pillé. La colonie le prit à son compte en 1907 à un moment où son état nécessitait une réfection complète. D'importants crédits furent prévus au budget local tant pour effectuer les travaux indispensables à son fonctionnement que pour augmenter un matériel qui ne répondait plus à l'importance croissante des transactions commerciales. En l'état actuel des choses, si le temps est beau, il est possible de transborder, par le wharf, 500 tonnes de marchandises. Ainsi que l'indique le tableau ci-après, le tonnage du wharf est passé de 20.000 tonnes en 1907 à 65.000 tonnes en 1912 :

Années	Tonnage	Recettes
1907	20.000	111.506 66
1908	30.023	349.529 40
1909	46.088	414.337 93

1910	43.710	423.430 54
1911	61.482	530.000 »
1912	65.000	621.421 28

Les travaux d'entretien sont, malgré tout, restés onéreux et les dépenses qu'ils occasionnent annuellement sont à peine compensées par les recettes :

Dépenses du Wharf

	Francs
1907	116.235 08
1908	370.808 31
1909	290.139 09
1910	361.993 74
1911	471.400 26
1912	678.324 21

En raison du mouvement croissant des navires, — plus de 400 vapeurs de toutes nationalités visitent chaque année Bassam, — il était urgent de substituer à cet outillage d'attente un port véritable répondant aux besoins économiques nouveaux. Nous examinerons, en terminant cette étude, ce qui sera fait dans ce but dans un avenir prochain.

Si le tonnage des marchandises manutentionnées au wharf indique l'importance de Bassam, les recettes effectuées, dans cette localité, au titre des droits d'importation et d'exportation, laissent mieux voir encore la part de ce port dans le commerce général de la Côte d'Ivoire.

Recettes effectuées en 1912 au titre des droits

	D'importation	D'exportation
Total pour la colonie . . .	3.937.508 67	424.304 69
Port de Grand-Bassam. . .	1.614.032 53	129.321 34

*
* *

Toutes les maisons de commerce ne disposant pas de chaloupes et de chalands pour assurer leurs transports, la concentration de l'activité économique en ce point du littoral rendait utile la création d'un service de vapeurs en lagune. En mars 1907, la Compagnie des Chargeurs Réunis installa un agent à Grand-Bassam et fit entrer en lagune, par l'embouchure de la Comoé, un premier vapeur de 100 tonnes, l'« Eclaireur ». En 1908, elle augmenta le nombre des voyages à Dabou, Jacqueville, Toupa et Graffy. En 1909, elle lança l'« Avant-Garde », du type « Eclaireur » (1). Et le nombre des voyages s'accrut. Peu après, la compagnie construisit à Bassam, pour sa flottille lagunaire, un coquet appontement avec gare-abri pour les passagers et les marchandises.

L'administration passa, en 1911, avec les Chargeurs Réunis une convention en vertu de laquelle celle-ci s'engageait à transporter le personnel et le matériel dépendant des divers budgets (général, local, colonial, etc.). Ce contrat permit au gouvernement local de supprimer la flottille qu'il entretenait à grands frais en lagune.

(1) A présent, le service de la lagune est assuré par l'« Adjamé ».

La Compagnie des Chargeurs Réunis possède depuis peu — en dehors de plusieurs vapeurs — le yacht « Anoma », qui, quotidiennement, fait le parcours Bassam-Bingerville-Abidjan retour. Le bateau arrive et quitte Abidjan aux heures correspondantes à celles de départ et d'arrivée des trains.

*
* *

Avant d'aborder la question de l'assainissement de Grand-Bassam, il nous faut dire quelques mots du climat de la localité.

La ville est sous la complète influence de la mousson du Sud-Ouest, qui lui apporte une grande partie de l'année des vents pluvieux. Les chutes d'eau, à Bassam, sont plus élevées que dans les autres stations météorologiques de la Côte d'Ivoire où des observations ont été faites :

1909.	. . .	2.502 mm.	169 jours de pluie
1910.	. . .	2.504 mm.	108 —
1911.	. . .	2.815 mm.	102 —

La grande saison des pluies commence vers le 13 mai et s'achève vers le 15 juillet. Le mois le plus pluvieux est juin. La petite saison des pluies se manifeste en octobre et novembre.

Grand-Bassam constituant une sorte de presqu'île, se trouve être dans une zone d'évaporation particulièrement intense. L'humidité relative de l'atmosphère se rapproche souvent du point de saturation ; mais, par contre, elle descend exceptionnellement au-dessous de 70. Le ciel est en général assez couvert. La nébulosité moyenne de l'année est de + 6.

La moyenne annuelle des températures maxima et minima à l'ombre paraît être de 26°3 ; mais le thermomètre marque parfois moins de 20° pendant les quelques jours de janvier où souffle la mousson nord-est, fraîche et sèche (harmattan).

Prendre toutes les mesures sanitaires possibles pour éviter le retour d'une épidémie de fièvre jaune, telle fut, à dater de 1908, la constante préoccupation de l'administration. Or, ces mesures revenaient en somme à détruire tous les foyers de propagation du moustique *stegomya*.

Dès 1908, le marigot du centre de la ville fut comblé ; des avenues larges, convenablement empierrées, furent ouvertes à travers les cases indigènes délabrées. Un square fut dessiné. Des bâtiments spacieux et solidement construits s'élevèrent un peu partout. Des maisons de commerce nouvelles s'installèrent ; d'anciennes s'agrandirent. Un pont de 200 mètres relia la ville au plateau de Moossou à travers la lagune Ouladine, et une chaussée empierrée, longue de 400 mètres, prolongea ce pont sur l'emplacement aménagé d'un ancien marigot. Au faubourg dont Bassam se trouvait ainsi doté furent transportés le village indigène d'Impérial ainsi que l'abattoir. Le camp des gardes-cercles fut établi à l'Ouest de la ville. Et l'ancien marché disparut, remplacé par un vaste bâtiment couvrant une aire cimentée.

Administrateurs, médecins, agents des Travaux Publics rivalisèrent de zèle et, dans une étroite collaboration, participèrent à cette véritable métamorphose de Grand-Bassam.

Par un arrêté du Gouverneur Général en date du 1^{er} janvier 1911, la ville eut son budget urbain qui, l'année même, fut arrêté en recettes et en dépenses à 37.000 francs. Ce bud-

get, alimenté par des ressources spéciales, est destiné à faire face aux dépenses d'hygiène, de voirie et d'entretien courant de la ville et des agglomérations indigènes voisines qui y sont rattachées. Le programme d'assainissement, élaboré en 1911, comprenait l'achèvement de la chaussée de Moossou, le remblai partiel du marigot de l'Ouest, le remblai du marigot de l'Est, l'achèvement des installations des salariés de l'administration, l'adduction d'eau, enfin les indemnités dues aux indigènes d'Impérial déplacés.

Des réglementations de police furent prises pour imposer aux concessionnaires de terrains et aux propriétaires d'habitations les formalités indispensables à la salubrité de la ville. Elles visent spécialement les dépôts d'immondices et de réipients, l'entourage des concessions, le débroussaillage des terrains non bâtis. Mais il faut constater ici que l'administration fut étroitement secondée dans l'œuvre d'assainissement par le commerce. Les nombreuses firmes installées à Bassam présentent des comptoirs spacieux, bien agencés, fort bien tenus, luxueux même.

*
* *

Grand-Bassam est le chef-lieu administratif d'un cercle peu étendu — 512 kilomètres carrés — comprenant quelques villages d'alentour et peuplé de 6.500 habitants. Un Administrateur, assisté d'un adjoint, réside dans la ville. Celle-ci est le siège du tribunal de première instance de la colonie où sont jugées annuellement une moyenne de 150 affaires civiles, commerciales, correctionnelles ou de simple police. Les autres services administratifs sont la

direction des douanes, la direction du wharf, le bureau des Postes et Télégraphes, le bureau du préposé du Trésor, le service de Santé représenté par un Médecin chargé du laboratoire de bactériologie et par un Médecin ayant la direction de l'ambulance.

La Chambre de commerce de la Côte d'Ivoire, créée par arrêté du Gouverneur Général du 23 décembre 1908, siège dans la localité. Bassam possède en outre les succursales de deux banques, les agences de diverses compagnies de navigation françaises et étrangères, un service du câble, une imprimerie.

Ajoutons que les Européens appelés à séjourner quelques jours dans cette escale y trouvent des hôtels confortables où ils peuvent être logés et nourris pour 15 francs par jour, et bénéficier d'une forte réduction en y prenant pension.

La population noire de Grand-Bassam est composée en majeure partie de demi-civilisés. Les Apolloniens, au nombre de 175, vinrent s'y installer les premiers il y a une soixantaine d'années. Très commerçants, ils ont pour concurrents les Sénégalais, au nombre de 175 y compris les employés de l'administration et les gardes-cercles. Les Fantis de Gold-Coast sont environ 160 et pour la plupart petits boutiquiers, bijoutiers ou clercs dans les factoreries. Les Kroomen, environ 300, sont employés comme payeurs et manœuvres : on comprend sous ce nom les noirs recrutés sur toute la partie du littoral comprise entre Lahou et Tabou. Il convient d'ajouter à ces éléments 150 Soudanais, Sous-sous, Gabonais ou Libériens, gens à tout faire, cuisiniers, blanchisseurs, colporteurs de passage, etc., ce qui porte l'ensemble de la population noire à 860 habitants environ.

La population européenne, qui était de 60 commerçants ou fonctionnaires en 1905 et de 125 en 1909, forme actuellement une agglomération de 150 habitants comptant quelques femmes et enfants. Cet accroissement indique non un repeuplement sur place, mais une attraction de l'élément blanc due à l'importance croissante des affaires et au développement de la ville. Les Européens sont en majorité Français ; viennent ensuite quelques Anglais dont les rapports avec nos compatriotes sont empreints de la plus franche cordialité.

De l'aube à la tombée du jour, l'activité fiévreuse à laquelle donnent lieu les affaires ne laisse pas de repos à cette population laborieuse : du côté de la mer comme du côté lagunaire, ce sont d'incessants transbordements de marchandises d'Europe et de produits du pays.

Mais la barre, la grande vague, déferle éternellement le long du rivage. Elle gronde, elle frappe l'enclume sableuse sans répit provoquant d'insensibles mouvements sismiques qui énervent certains jours les tempéraments les plus calmes et les mieux trempés. Si bien que le mot « forte barre » passe assez couramment maintenant pour désigner un état psychologique particulier des Européens du pays. Cet état d'âme enlève aux mots leur valeur habituelle, et l'expression « paroles verbales », inventée par les intéressés eux-mêmes, caractérise les propos violents et injustes lancés sans méchanceté et regrettés dès le lendemain. Aux fortes barres, les Bassamois, si bonnes gens à l'ordinaire, deviennent un tantinet frondeurs. Les uns se rendent, à ces moments, au chef-lieu administratif exposer de vieux griefs exhumés pour la circonstance, les autres, plus pondérés, prennent le sage parti de passer le pont de la lagune Ouladine et d'aller

rêvasser dans un coin charmant du plateau de Moossou où un génial restaurateur fit édifier quelques chalets dénommés « Robinson », « les Hibiscus », etc... En cet endroit champêtre, ils vont se donner l'illusion — on vit beaucoup d'illusions aux colonies — de se trouver dans une guinguette perdue des environs de Chaville, de Meudon ou de Nogent-sur-Marne.

A Grand-Bassam même, les distractions ne manquent pas. Journellement des vapeurs font escale devant la ville. Et nombreux sont les Européens qui se rendent à bord à la recherche de passagers amis ou en quête de provisions fraîches, car les goûts gastronomiques se développent intensément sous les tropiques. Au soleil couchant, hôtels et restaurants regorgent de consommateurs. De vaillants sportsmen se livrent au plaisir du tennis. Au cercle de l'Union, qu'on prendrait pour le casino d'une plage mondaine en plein mois d'août, des groupes par petites tables, prennent l'apéritif, jouent silencieusement au bridge ou dînent à la lumière de jolies lampes électriques. Devant eux, les feux mobiles des navires jettent un peu de gaieté sur la grande bleue que la lune écaille parfois d'argent.

Grand-Bassam a sa presse locale. A l'instar de certains journaux de Paris, beaucoup ne paraissent que tous les trente-six du mois. Mais l'esprit qu'ils contiennent vaut son pesant d'or à en juger par le prix de 0 fr. 50 qu'atteignent certaines feuilles à quatre pages minuscules. On a vu paraître jusqu'à trois journaux à la fois dans la localité. Peu de colonies en Afrique Occidentale Française et en Afrique Equatoriale Française peuvent se vanter d'avoir une presse aussi abondante. C'est qu'en Côte d'Ivoire, on s'improvise

vite journaliste, et nos grands quotidiens à un sou les huit pages pourraient y recruter une profusion de littérateurs d'occasion.

*
* *

Quel avenir est réservé à cette escale dont l'existence fut déjà tant de fois menacée ?

La construction de la voie ferrée Abidjan-Bouaké a porté un rude coup aux escales secondaires voisines de Bassam et au profit de celle-ci. La jonction des lagunes de Lahou et d'Assinie à la lagune Ebrié profitera encore à la ville, vers laquelle il y a tout intérêt à concentrer le commerce pour les raisons exposées. Enfin, la question du port a été reprise ces derniers temps. Deux projets ont été étudiés avec un soin minutieux, et celui auquel on s'est arrêté est sur le point d'être mis à exécution, la Chambre et le Sénat, en votant l'emprunt de l'Afrique Occidentale Française, ayant prévu, pour la construction du port de la Côte d'Ivoire, une première somme de 8 millions (1).

Les travaux comportent, dans leur ensemble, l'amélioration de l'embouchure de la Comoé par la construction de deux jetées presque parallèles et séparées de 350 mètres pour permettre aux navires d'aller mouiller dans la fosse profonde s'étendant de la lagune Ouladine à Moossou. On aménagera par la suite le chenal naturel qui va jusqu'à Abidjan, c'est-à-dire jusqu'au futur port dont Grand-Bassam deviendra le vaste entrepôt. Et, à ce titre, on peut s'en rendre compte, la ville a devant elle un bel avenir de prospérité.

(1) Bulletin de l'Afrique française renseignements coloniaux, 1913, p. 435.

*
* *

Sous peu, sur l'une des places de la localité, s'élèvera, sur l'initiative et grâce aux efforts du Gouverneur Angoulvant, le premier monument érigé dans la colonie. La Côte d'Ivoire l'offre à ses morts. Qu'il rappelle aux générations futures ce qu'ont coûté d'existences, de dévouement, d'abnégation et d'héroïsme la pacification, l'assainissement et le développement économique de ce pays aux richesses innombrables, mais qui, pendant cinq siècles, rebuta les plus intrépides navigateurs et explorateurs de la côte d'Afrique ! (1)

(1) Bien des changements ont été apportés à la ville depuis la rédaction de cet article. Les agglomérations indigènes qui en dépendent s'agrandissent et se peuplent rapidement. Bassam — ses avenues et une bonne partie de ses habitations — bénéficie de l'éclairage électrique. Les automobiles circulent de plus en plus nombreuses depuis l'ouverture des routes excellentes vers Azuretti le long de la plage et vers Bingerville par le plateau de Moossou. La végétation est plus touffue : les amandiers de Malabar et les filaos ajoutent leur ombrage à celui des cocotiers. Enfin la plupart des rues sont à présent cimentées.

BONDOUKOU (1)

Quel contraste étrange elle forme, cette petite cité musulmane, avec les agglomérations primitives aux cases couvertes d'herbes et de feuilles de palme de la Côte d'Ivoire méridionale et centrale !

Avec ses maisons en terre, ses argamasses basses et crénelées, ses minarets et ses colonnades pointues elle fait songer à une termitière gigantesque, isolée dans la pleine brousse, rongée, déchiquetée, ruinée sous l'effet des intempéries. Et, cependant dans la grossièreté des bâtisses flanquées d'épaisses pyramides quadrangulaires à forme d'obélisque, dans le parallélisme de ses terrasses et des longs murs qui séparent chaque quartier, Bondoukou décèle un semblant de civilisation, donne dans son ensemble une impression singulière de régularité presque artistique.

Petite cité sainte, extrême avant-poste de l'Islam en pays païen, blottie à l'orée de la forêt, au pied d'un massif de montagnes l'encerclant au Nord, au Sud et à l'Ouest, elle est dissimulée par un rideau de végétation qui épouse les sinuosités infinies d'un marigot capricieux. Les quelques

(1) Supplément au *Bulletin de l'Afrique Française*, novembre-décembre 1915.

bombax qui la dominent sont si hauts, si puissants par rapport à ses maisons qu'on se demanderait pour un peu si celles-ci sont habitées par des Lilliputiens ou si ceux-là sont d'extraordinaires géants de la flore tropicale.

De l'aube où la cité s'éveille dans les brumes à la tombée du jour où sur les terrasses stagne la fumée bleue qui lentement monte droite des foyers et couvre la ville d'un voile épais, de la saison des pluies où les murailles sont décrépies et rougeâtres à la saison de sécheresse où la ville reprend çà et là sa blanche parure, Bondoukou subit une perpétuelle métamorphose. Les montagnes de Zanzan et de Sapia lui sont un cadre de rêve par la variété de leurs tons violets et lilas qui se confondent parfois avec les grisailles des brouillards lointains.

A l'exception de quelques rues larges et rectilignes que l'on reconnaît tracées ou rectifiées par des Européens, la ville est sillonnée d'impasses au sol latéritique et rocheux, tortueuses et parfois si étroites que deux individus n'y pourraient circuler de front. Des murs s'échappent d'innombrables et longues gargouilles d'écorce faites pour déverser, le cas échéant, la pluie tombée sur deux à trois mille mètres carrés de terrasses dans les ruelles alors transformées en ruisseaux torrentueux. En bordure des argamasses sont plantés une infinité de petits pâtés de terre à forme conique dont les plus gros sont du volume d'un pain de sucre. Ils supportent à leur sommet le plus souvent une brindille de bois, quelquefois un œuf d'autruche, une vieille lampe, une tasse et parfois même sont recouverts de vases de nuit vraisemblablement hors d'usage...

Chaque quartier forme un îlot de cases, de cours, de

passages et de places. Et tous ces cubes de terre, toutes ces flèches quadrangulaires et ces pâtés coniques, toutes ces murailles lézardées, incrustées de vieilles assiettes rappellent avec les rares coiffes de dattier qui en surgissent quelque bourgade des pays africains du Nord.

En Côte d'Ivoire, Bondoukou et Kong sont sœurs par leur aspect et leurs habitants. La première est plus cachée, bâtie dans une campagne sylvestre et accidentée, alors que la seconde repose dans une vallée découverte devenue presque une plaine tant elle est effacée par les temps.

*
* *

Pour connaître les gens d'une cité noire et de ses environs rien ne vaut une visite à son marché. Celui de Bondoukou est situé sur une belle et vaste place en rectangle aux grands côtés de laquelle s'élèvent de longs et spacieux abris à couverture de paille supportée par des colonnades de rônier.

Sous l'un de ces abris se tiennent les bouchers dont les étales attirent des multitudes de mouches et l'unanimité des charognards de la ville. Oh ! ces oiseaux informes à tête dénudée et grise, si laids, si effrontés, si gauches dans leur sautaillement ! On les laisse vaquer en paix parce qu'après tout ils ont leur rôle ici-bas. Ils sont les nettoyeurs de la ville, on les trouve là dès l'ouverture du marché, on les trouve plus tôt à l'endroit où le bétail est abattu, on les rencontre dans les amas d'ordures, partout enfin d'où s'échappent des relents de chair et de sang en décomposition. Et, le soir, on les voit remonter lourdement à leur perchoir, à

grands et lents coups d'ailes, ils vont vers les hautes cimes où ils sont les sombres ornements des bombax squelettiques et des baobabs mastodontes. Près des bouchers sont installés des Soudanais marchands de pagnes, de couvertures du Mossi, de bagues, de bracelets de cuir, de fer et d'argent, des ambulants venus de Coomassie pour vendre au détail divers articles européens (fil, allumettes, pétrole, etc.). Le second abri est surtout occupé par des femmes qui nonchalamment filent du coton dans l'attente de l'acheteur. Elles vendent des produits vivriers, et, selon les saisons, des ignames, des boules de beurre de karité, du coton, du riz, des arachides, des bananes, des papayes, du manioc, des oranges, du piment, des épis de maïs, du soumbara, des chenilles séchées et des champignons. Un peu plus loin d'autres femmes préparent des crêpes de maïs, et près d'elles des étrangers de passage, des Mossis, surtout offrent pour quelques cauris du poisson sec, de la galène, du sel, des perles, des colas et des fagots de bois. On trouve de tout dans ce marché. L'aveugle du Pont-des-Arts y flairerait son collègue. Un coiffeur y a installé son salon. Moyennant quelque monnaie il passe comme au papier de verre le bouclier encéphalique de ses clients peu exigeants. Il est en même temps préposé à la circoncision des jeunes dioulas et opère le jour où l'Almamy gratifie l'enfant d'un nom. Son intervention chirurgicale vaut aux parents du bambin une dépense de 400 à 800 cauris et l'offre d'un morceau de mouton. Dans cette foule qui va et vient parmi les cabris et les porcs en quête de détritits ou assoupis sous le soleil dru, que de comérages principalement lorsque tous les six jours se tient le grand marché. Quelle occasion pour les femmes dioulas de

se montrer dans toute leur beauté avec leur coiffure en cimier fixée pour trois semaines à la graisse de karité et couverte d'un long voile blanc, bleu ou jaune tombant non sans élégance sur les épaules et le long du corps. Elles stationnent en groupes et bavardent tandis qu'elles tiennent en équilibre unealebasse ou un plateau, dans un geste d'égyptienne, sur la paume de la main renversée, le bras plié et encerclé de lourds bracelets d'argent s'échappant avec grâce du voile de linon.

*
* *

Bondoukou viendrait de Gotogo et ce nom est d'ailleurs celui sous lequel la ville est connue des Soudanais. Gotogo viendrait lui-même de « Goutouany » qui, en coulango, signifie « quelqu'un vient derrière ». Plusieurs versions expliquent l'origine de ce mot.

— « Il y avait, dit-on, non loin du quartier des forgerons un campement de chasse où habitaient des Gbeins. Des étrangers s'adressèrent à l'un des chasseurs, lui demandèrent le nom de son village, et celui-ci ne comprenant pas aurait répondu « Gou tou any ». Les étrangers appelèrent ainsi l'emplacement. De « Gou tou any », on fit Gotogo que les Dioulas appelèrent Bondoukou. En disant Gou tou any, le Gbein aurait voulu expliquer que le campement était un point de passage, et que beaucoup de monde passerait encore derrière les étrangers qui l'interrogeaient.

L'autre version tient davantage de la légende. « Il est près de Bondoukou du côté Nord deux marigots. Quand on passait le premier, raconte-t-on, il disait — « Danlé ? » — (Tiens, tu passes aujourd'hui ?) — Le deuxième marigot

disait — « Ouambo » (Que tu es fatigué!). Et le premier habitant établi à Bondoukou disait « Gou tou any » — (Quelqu'un vient derrière). Ce qui signifiait qu'étant donnée la bonne situation du campement, nombreux seraient ceux qui viendraient encore s'y installer à la suite du nouvel arrivant ».

— « Bondoukou ou Bitougou, a écrit Binger, est plus ancienne que Djenné : sa fondation est antérieure à 1043 (1). » Suivant d'autres auteurs la ville ne serait vieille que de cinq siècles. Une bonne partie des musulmans vinrent de Begho en Gold-Coast, cette ville ayant été abandonnée à la suite d'une querelle de femmes qui divisa ses habitants. La conquête des Abrons puis celle de Samory marquent les faits saillants de l'histoire de Bondoukou jusqu'à l'établissement de l'autorité de la France dans le pays. Celle-ci fut précédée des explorations de Treich-Laplène en 1888, de Binger au mois de décembre de la même année, lequel visita de nouveau la ville en 1892. De 1896 à 1897, un détachement anglais commandé par un colonel campa au Sud de Bondoukou où peu après son départ arrivait l'Administrateur Clozel qui y installait le premier Chef de poste, M. Lamblin.

La résidence et ses annexes furent construites en 1898 en bordure de la ville dans sa partie Nord-Ouest. Pour des raisons sanitaires, principalement à cause de la proximité du ruisseau Ouambo à sec une partie de l'année, le poste, devenu chef-lieu du cercle de Bondoukou, fut transféré une dizaine d'années plus tard sur le plateau de Faraka (en mandé : sur la roche) de constitution latéritique, à peu près

(1) Binger, *Du Niger au golfe de Guinée*, page 161.

dénudé, situé au Nord de l'agglomération, à 500 mètres environ de celle-ci.

De l'ancien poste, il ne subsiste aujourd'hui que de pauvres, vestiges, des cases devenues l'école, le bureau des postes et télégraphes et le gîte d'étapes. Il reste dans ses environs des tapis de gazon d'Australie, de magnifiques allées de citronniers, d'orangers, d'acacias et de flamboyants dont les grosses inflorescences rouge-sang jonchent le sol de leurs fleurs en certaines époques de l'année. Cet ombrage, cette fraîcheur, ces fleurs faisaient de Bondoukou le poste envié, le séjour enchanteur, l'oasis délicieusement reposante.

L'emplacement nouveau de la résidence et du poste est mieux exposé à la brise de l'Ouest ; mais assez loin du village, isolé et sur un sol aride, il n'aura jamais quoiqu'on fasse la beauté du premier. Et combien à Bondoukou plus qu'ailleurs peut-on se rendre compte de l'effrayant provisoire des efforts réalisés par tant d'Européens. Que de labeur, d'ingéniosité et de persévérance il représente à lui seul cet ancien poste réduit à quelques allées d'arbres, à un îlot de verdure, à quelques pans de mur en brique sèche !

La moyenne annuelle de la température de Bondoukou est de 26°8 à 27°. Les nuits sont en général fraîches, les minima oscillant de 17° à 23° tandis que les maxima varient le jour de 25° à 37°. L'amplitude des températures extrêmes de vingt-quatre heures est de 9° à 15°. Entre les mois de mars et de novembre la température minimum observée (1914) a été en août de 16°8 (mois le plus frais avec 25°2 de température moyenne), la température maximum observée a été de 38° en avril, mois le plus chaud (moyenne 28°6).

Les vents dominants sont d'Ouest. L'harmattan du Nord-

Est se fait sentir surtout en janvier, et les tornades font des apparitions fréquentes en octobre et novembre.

Le ciel généralement limpide après le coucher du soleil assez couvert le jour. L'atmosphère est souvent d'apparence brumeuse, mais ce phénomène, est dû à la présence dans l'air d'une nuée de parcelles microscopiques de mica faciles à recueillir sur une plaque de gélatine préalablement mouillée et à observer ensuite au microscope.

Les pluies annuelles ne dépassent pas 1 m. 30 à 1 m. 50, et l'état hygrométrique varie dans les limites de 55 à 80.

Les premiers Européens venus à Bondoukou ont signalé les eaux de l'endroit comme mauvaises. Ils les disaient empoisonnées fréquemment par les racines d'un arbre commun à la région, l'*erythrophelium guineensis*. Il est évidemment regrettable de ne pouvoir utiliser les sources fraîches qui jaillissent du pied des massifs ferrugineux situés à quelques kilomètres au Nord de la ville, mais l'eau des puits, une fois filtrée ou bouillie est aussi potable et non plus mauvaise que celle commune dans la majorité des postes de la Côte d'Ivoire. L'état sanitaire de la population européenne de Bondoukou est au reste satisfaisant pendant la plus grande partie de l'année.

La population fixe de Bondoukou évaluée à 2.800 habitants comprend des éléments des races les plus diverses où dominant nettement les Mandés-Dioulas, au nombre de 2.300 environ.

Les Gbeins forment un groupement de 80 individus et paraissent être les vrais autochtones.

Les Gans ou Wandaras dont le nombre ne dépasse pas 150, occupent de petits campements de culture, aux envi-

rons de la ville. Ils ont un dialecte propre, et leur chef Bandara Massa ou Sié Coffi est le maître de la terre. Il veille à ce qu'elle ne soit pas souillée, chaque souillure (adultère, vol, etc.) donnant lieu à un sacrifice au fétiche de la terre. La population, même musulmane, est soumise envers lui à certaines obligations coutumières. C'est ainsi que les bouchers dyoulas ne peuvent tuer un bœuf ou tout autre animal domestique (mouton, cabri) sans remettre au boy envoyé par Sié Coffi une pièce de viande que celui-ci distribue aux gens de sa cour. A ce propos, il convient de constater que l'Almamy, mais à titre de chef religieux des musulmans, a lui aussi une part obligatoire de tout animal tué, de préférence un morceau de cou et de foie.

Les Gorombos, avec leur chef Kri Coffi, disparaissent peu à peu et ne sont plus qu'une trentaine. Ils parlent Gan et sont apparentés aux Wandaras.

Vient ensuite l'élément musulman provenant de Begho et qui est le plus important. Il comprend :

1° Les Noumourous ou forgerons, les Ligbis partis presque tous à Dabakala avec leur chef Sanoussi après la conquête de Samory, les Huélas et les Dioulas proprement dits (Kari Dioula et Wattara), enfin les Malaras ou Haoussas.

Les musulmans sont répartis en neuf quartiers :

Timité, Donzo, Koumala, Malara, Kari Dioula, Koumpraya, Koko, Neneya et Huéla.

Au Nord de la ville, non loin du plateau de Faraka, se trouve une agglomération de paillottes qu'habitent au nombre de 300 environ, des gens de tous les coins du Soudan méridional et de la haute Côte d'Ivoire. Djiminis et Diamalas de la région de Dabakala, butin des bandes de Samory,

vendus en Gold-Coast et venus par la suite à Bondoukou trouver la liberté, Pallakas, Tagbas, et Senoufos de la région de Koroko. Isolés, minables, craintifs, agriculteurs laborieux, animistes en majorité, ils sont méprisés des Dioulas et vivent sous notre protection ainsi que dans un village de liberté.

Les Dioulas de Bondoukou montrent assez peu de dispositions pour le travail. A toute heure du jour, on les trouve nombreux accroupis le long des murs en contemplation du néant ou occupés béatement à égrener leur chapelet.

Les professions les plus recherchées sont sans conteste celles de pédagogue près des écoles coraniques et de marchand ou colporteur. Du Karamoko et du commerçant quel doit être le plus considéré ? C'est là l'objet de discussions fréquentes. Le premier prétend qu'Allah lui saura gré d'avoir passé son existence à prier et à enseigner la prière ; le second déclare que les bénéfices qu'il réalise lui permettront d'avoir des funérailles convenables qui lui assureront un au-delà merveilleux.

On peut évaluer à près de 200 le nombre de bambins fillettes mais garçons surtout qui fréquentent les huit écoles coraniques élémentaires de la cité. Ils y travaillent — oh ! sans crainte de méningite — le matin et le soir, sauf le mercredi après-midi, le jeudi matin et après-midi, le samedi matin.

Une école coranique d'enseignement supérieur se trouve dans chacun des quartiers de Donzo, Coumbala et Timité, ce dernier étant la pépinière des marabouts de renom, celui où sont choisis les « Almamy ». Les études y sont poussées assez à fond par des Karamokos qui ont été compléter leur instruction arabe en Gold-Coast à Duña.

La plupart des Karamokos vivent de la vente de gris-gris aux populations fétichistes du pays. Certains notables abrons et coulangos en sont couverts aux jours de fête, et portent autour de la tête de volumineux grimoires écrits à l'encre rouge et noire qu'ils ont dû payer fort cher à n'en pas douter.

Les teinturiers et les tisserands entrent également dans la catégorie des indigènes jouissant d'une certaine considération. Les premiers habitent le quartier haoussa de Malara et travaillent à 38 puits. Les feuilles qu'ils utilisent pour la teinture sont pilées, transformées en grosses boules, jetées dans les puits remplis d'eau qu'on agite avec de longues perches pour activer la dissolution des couleurs. Puis ces boules retirées des puits, sont séchées, transformées en briques mélangées à du beurre de karité et à de la graisse de cabri, lissées avec des cailloux pour fournir un damage cimenté excellent.

Les tisserands sont la plupart étrangers à Bondoukou. Ils viennent de Kong ou des villages coulangos des environs.

La teinture d'un pagne ordinaire coûte trois francs, le tissage trois francs, la couture des bandes 0,50 et le pagne se vend dans l'Indénié à Aboisso, dans l'Attié et sur les marchés anglais jusqu'à quinze francs. Le principal bénéfice est réalisé par le teinturier et le vendeur. Le tisserand gagne peu.

On trouve dans la ville quelques savetiers, quelques bijoutiers qui travaillent surtout l'argent; dans les quartiers de Coumbala et de Huéla des fabricants de paniers et de nattes.

Puis viennent les métiers méprisés de boucher et de for-

geron. Ceux qui exercent cette dernière profession forment, comme dans toute la haute Côte, la caste des Noumourous. A Bondoukou ils n'extraient pas le fer de la latérite et n'emploient que de vieilles ferrailles pour la fabrication d'outils agricoles. Leur enclume ou *suluku* est l'un des fétiches inspirant le plus de crainte aux gens du pays.

Enfin parmi les principales cultures de la région, il convient de citer celles de l'igname, du maïs et du coton.

Attirer l'étranger, l'amener à stationner le plus longtemps possible chez lui paraît être le plus grand souci du Dioula de Bondoukou. C'est ce qui explique, en dehors de l'influence de la nature et du milieu, son goût tout particulier pour les réjouissances à tout propos en dehors même des beaux clairs de lune et des fêtes annuelles des pintades, de l'eau, du ramadan, des jeunes filles, des mariages, du mouton, etc. Cette misère dorée saisit toutes les occasions pour s'endimancher, s'affubler de boubous sensationnels, esbroufer sa clientèle de passage.

Une physionomie intéressante domine cependant la masse de la population ; c'est celle de l'Almamy Kounandi Timité dont l'influence religieuse s'étend non seulement sur l'élément musulman de la circonscription mais sur des villages islamisés de la Gold-Coast (Dienéné, Tougoula, Wanchi, etc.). Agé de 56 à 58 ans, intelligent, lettré, orgueilleux dévoué à notre cause, Kounandi Timité a été pour nous un auxiliaire précieux lorsque vers 1896 les Abrons manifestèrent quelque turbulence.

Son prestige moral s'exerce même sur les Coulangos et les Abrons, et il jouit près de leurs chefs d'un ascendant personnel incontestable. L'intérêt qu'il a porté de tout temps

à l'évolution de notre administration est vu d'un assez mauvais œil des notables des quartiers dioulas de la ville confinés dans la routine. Ne lui ont-ils pas interdit, il y a quelques années, de porter des sandales brodées d'or et de fréquenter l'école française sous prétexte que la coutume ne le prévoyait pas ? En somme, l'Almamy a des allures d'indépendance contrastant assez avec l'austérité qui convient à un chef religieux. Kounandi Timité s'est de plus trop occupé de commerce sans doute dans l'espoir d'arriver à faire face aux dépenses que nécessitent son train de vie. Soit qu'il ait voulu spéculer sur les bœufs, les colas ou le karité il a toujours fait de mauvaises affaires et s'est endetté. Cette situation l'a mis parfois en si fâcheuse posture qu'il a tenté sous divers prétextes de s'installer hors de Bondoukou. L'obligation d'y séjourner que lui imposent les chefs de quartier par la menace de le remplacer ne lui ont jamais permis de réaliser son projet.

Bondoukou était un gîte d'étapes important pour le caravanier du Soudan soit que celui-ci se rendît dans l'Ashanti anglais pour vendre du bétail ou des pagnes, soit qu'il en revint avec des colas, de la poudre, du sel ou d'autres produits d'importation européenne. Dans cette ville de plaisir où les fêtes coutumières se succèdent et où naturellement les occasions de dépenses sont nombreuses, les noirs étrangers aimaient à stationner après avoir traversé des villages habités par des indigènes de races différentes et parlant d'autres dialectes. Les caravaniers arrivaient à Bondoukou et descendaient dans l'un de ses quartiers comme dans un hôtel. Amenaient-ils un troupeau, ils payaient à leur hôte 1 fr. 25 par tête de bœuf et 0,60 centimes par tête de mou-

ton. Ils payaient leur nourriture et celle de leurs bergers ou de leurs porteurs. L'hôte dioula se chargeait souvent lui-même de la vente du bétail à Wanchi, à Sikassiko et à Coomassie. Et, pendant ce temps le marchand demeurait à Bondoukou où, avant son départ, on s'entendait à lui faire dépenser, par les femmes et par le jeu, le plus clair de ses bénéfices. Cet état de choses subsiste toujours. Mais, pour des causes diverses le nombre d'étrangers passant par Bondoukou semble diminuer depuis deux ans. Les troupeaux de bœufs sont plus rares, et les charges de colas transitant dans le cercle sont bien moins nombreuses.

En 1901, en effet, l'Administrateur signalait que, dans le seul mois de mars, il était passé à Bondoukou 129 caravanes comprenant 1.100 personnes et provenant de San, Boromo, Ségou, Bandiagara, Sikasso, Bobo, Safana et Touba, c'est-à-dire surtout des villages situés sur la grande voie commerciale du Soudan vers Tombouctou. La vente du bétail et particulièrement l'achat des colas rouges en pays Ashanti avaient créé ce mouvement. Il y a lieu de penser que l'arrivée de la voie ferrée à Bouaké, centre commercial qui a pris en quelques années une importance très grande au cœur de la Côte d'Ivoire, est pour beaucoup dans le ralentissement des transactions. En tout état de cause, cette situation économique qui s'est révélée assez brusquement atteignant une population nombreuse n'a pas manqué d'appeler l'attention de l'administration locale qui se préoccupe de diriger les indigènes vers les travaux agricoles susceptibles de leur procurer de nouvelles ressources.

De Bondoukou partent deux voies commerciales impor-

tantes : celle de Coomassie et celle d'Aboisso par l'Indénié, cette dernière de moins en moins fréquentée.

Pour détourner au profit de la Côte d'Ivoire et de son chemin de fer le commerce qui se fait de Bondoukou vers Coomassie, il faudrait arriver à drainer les produits du cercle et ceux venant du Soudan soit sur Bouaké par la nouvelle route de Groumania, soit sur Dimbokro par la route d'Akakoumoékrou, soit enfin sur Agboville par l'Indénié et l'Attié.

Dans le Sud de Bondoukou et sensiblement jusqu'à la latitude de Bondoukou, la culture du cacaoyer commence à se développer dans de bonnes conditions. L'exploitation des gites aurifères de la région est susceptible également de procurer aux indigènes des revenus appréciables. Les essences latécifères, principalement le *funtumia*, abondent dans la forêt du sud et leur exploitation rationnelle et méthodique peut, chaque année, fournir quelques tonnes de bon caoutchouc. Au Nord de la ligne Bondoukou-Groumania, les efforts des indigènes doivent être surtout orientés dans la voie de l'extension des cultures du coton et du riz (cantons du Bini, du Barabo, du Nasian), de l'exploitation des lianes à caoutchouc et de la cueillette du kapok blanc. Ce dernier produit acheté jusqu'à 0,70 le kilo égrené peut être récolté et égrené par les enfants, puis pressé dans des sacs qui seraient mis à la disposition des indigènes par les maisons de commerce. Dans le Nord, notamment dans la région de Bouna, la graisse de karité commence à faire l'objet d'une exploitation sérieuse, puisque six tonnes en ont été exportées dans les premiers mois de 1914.

Le cercle de Bondoukou n'est pas encore assez étudié au

point de vue de sa flore et de sa géologie pour que son avenir économique et minier puisse encore faire l'objet de prévisions bien établies. Cette étude peut réserver d'intéressantes découvertes. C'est ainsi qu'il y a quelques années on a signalé la présence en abondance dans la forêt d'une essence, le « *cinchona africana* », de l'écorce duquel il sera peut-être possible de tirer des sels de quinine. C'est ainsi que plus récemment j'ai pu recueillir dans le massif de Kinta des roches syénitiques renfermant des éléments titanifères.

Mais le problème délicat qui se pose pour le moment est celui de l'évacuation des produits du cercle vers la voie ferrée de la Côte d'Ivoire. Bouaké est environ à 280 km. de Bondoukou, Dimbokro approximativement à la même distance et pour atteindre ces centres commerciaux l'indigène est obligé — ce qui le rebute assez — de traverser de grands cours d'eau comme la Comoé et le N'Zi. L'établissement d'un caravansérail et d'un vaste hangar abri à Groumania sur les bords de la Comoé serait susceptible de solutionner la question. Les commerçants de Bouaké établiraient en ce point de petites boutiques. Ils achèteraient aux indigènes du cercle de Bondoukou leurs produits et leur vendraient les marchandises européennes qu'ils vont actuellement chercher à Cocomassie (fil, pagnes, pétrole, sel, allumettes, etc.). Ce moyen éviterait aux vendeurs le long portage entre Groumania et le rail, alors que le commerce de Bouaké pourrait faire venir soit par charrettes soit par auto-camions, à Groumania où il les achèterait, les produits indigènes rassemblés en quantité suffisante. De la sorte, même la vente du riz, produit pauvre, serait rémunératrice pour l'indigène du Barabo, du Nasian ou du Bini (cantons proches de Groumania). Le commerçant

— sans songer à faire l'exportation de ce riz — trouverait de son côté mille occasions de le céder dans la Colonie par exemple pour la nourriture de la nombreuse main-d'œuvre que demandera encore la construction du prolongement Nord et de l'embranchement Ouest de la voie ferrée ou pour celle de l'importante garnison de tirailleurs qui sera stationnée à Bouaké.

La question envisagée est évidemment un peu en dehors du sujet. Mais il paraissait indispensable de l'exposer puisqu'elle intéresse l'avenir même de la ville de Bondoukou dont les habitants vivent encore des transactions commerciales entre Soudan et Gold-Coast alors que comme les Coulangos, autochtones du pays, ils seront peut-être, dans un avenir très prochain, obligés de rechercher une partie de leurs ressources dans les travaux agricoles.

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

	Pages
Fig. 1. — Variation annuelle des températures en 1911.	10
— 2. — Pluies en 1910	17
— 3. — Pluies en 1911	17
— 4. — Côte d'Ivoire. — Carte des grandes lignes du relief . . .	51
— 5. — Profil de la Côte d'Ivoire, de la mer à Bouaké	53
— 6. — Densité de la population	92
— 7. — Répartition des groupes ethniques	98
— 8. — Plan de Bingerville	166
— 9. — Grand-Bassam. Blockhaus en 1891	186
— 10. — Grand-Bassam en 1916	189

Carte de la Côte d'Ivoire, hors texte	221
---	-----

TABLE DES GRAVURES

Planches	Figures	Pages
I.....	1. La plage de Grand-Bassam.	27
	2. Baleinière de mer servant au transbordement . . .	27
	3. La barre à Grand-Bassam	27
II.....	4. Vapeur sur la lagune Ebrié.	31
	5. Le cordon littoral (rive lagunaire)	31
	6. Rive de l'île Lauzoa (lagune de Lahou)	31
III....	7. La Bandama aux basses eaux à Zambakro	35
	8. Barrage rocheux sur la Bandama	35
IV....	9. La Bandama près de Bocabo	37
	10. Le Nzi aux environs de Dimbokro.	37
V....	11. Le poste d'Alépé et la Comoé	41
	12. Le Cavally à Fété	41
VI....	13. Vue prise du Tandarabakro (pays Akoué)	53
	14. Ondulations du massif Yaouré.	53
VII..	15. Le massif Akoué	61
	16. Le massif de Kokumbo	61
VIII..	17. Puits aurifères sur le Kokumbo	63
	18. Affleurements d'orthogneiss (route de Dabakala à Kong)	63
IX....	19. Le daman d'arbre (<i>procavia dorsalis</i>)	71
	20. Echinidies (genre <i>Rotula</i>)	71
X....	21. La forêt dense	79
	22. Savane d'Adjamé.	79
XI....	23. Aspect de la grande forêt	81
	24. Une termitière	81
XII...	25. Savane du Baoulé	83
	26. Peuplement de palmiers à huile	83
XIII .	27. Plantation de bananiers et de cacaoyers.	85
	28. Chantier d'exploitation de bois d'acajou	85

Planches	Figures	Pages
XIV ..	29. Type Dioula	401
	30. Femme d'Odienné	401
	31. L'Almamy de Bondoukou	401
XV...	32. Femme Lobis, district de Bouna	405
	33. Type de case Coulango	405
XVI ..	34. Types Ebriés	409
	35. Femme attié	409
	36. Tam-tam Ebrié	409
XVII..	37. Kroomen employés au passage de la barre	411
	38. Tam-tam Adioukrou	411
XVIII.	39. Indigène atteint de goundou à la face	415
	40. Tan Daté, roi des Abrons	415
XIX ..	41. Dioulas de Bondoukou	417
	42. Chefs Abrons et leur suite	417
XX...	43. La mosquée de Bouna	425
	44. Vue de Bondoukou	425
	45. Le poste de Bouna	425
XXI ..	46. Poids locaux pour peser l'or	437
	47. Poids locaux pour peser l'or	437
XXII..	48. Hache de Lowiguié	445
	49. Outils polis	445
XXIII.	50. L'Hôtel du Gouvernement à Bingerville	471
	51. Une rue à Bingerville	471
XXIV.	52. Route d'Abidjan à Bingerville	476
	53. Pirogues en lagune Ebrié	476

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00092 5859